

Bécassine en apprentissage /
[texte de Caumery] ;
illustrations de J. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine en apprentissage / [texte de Caumery] ; illustrations de J. Pinchon. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

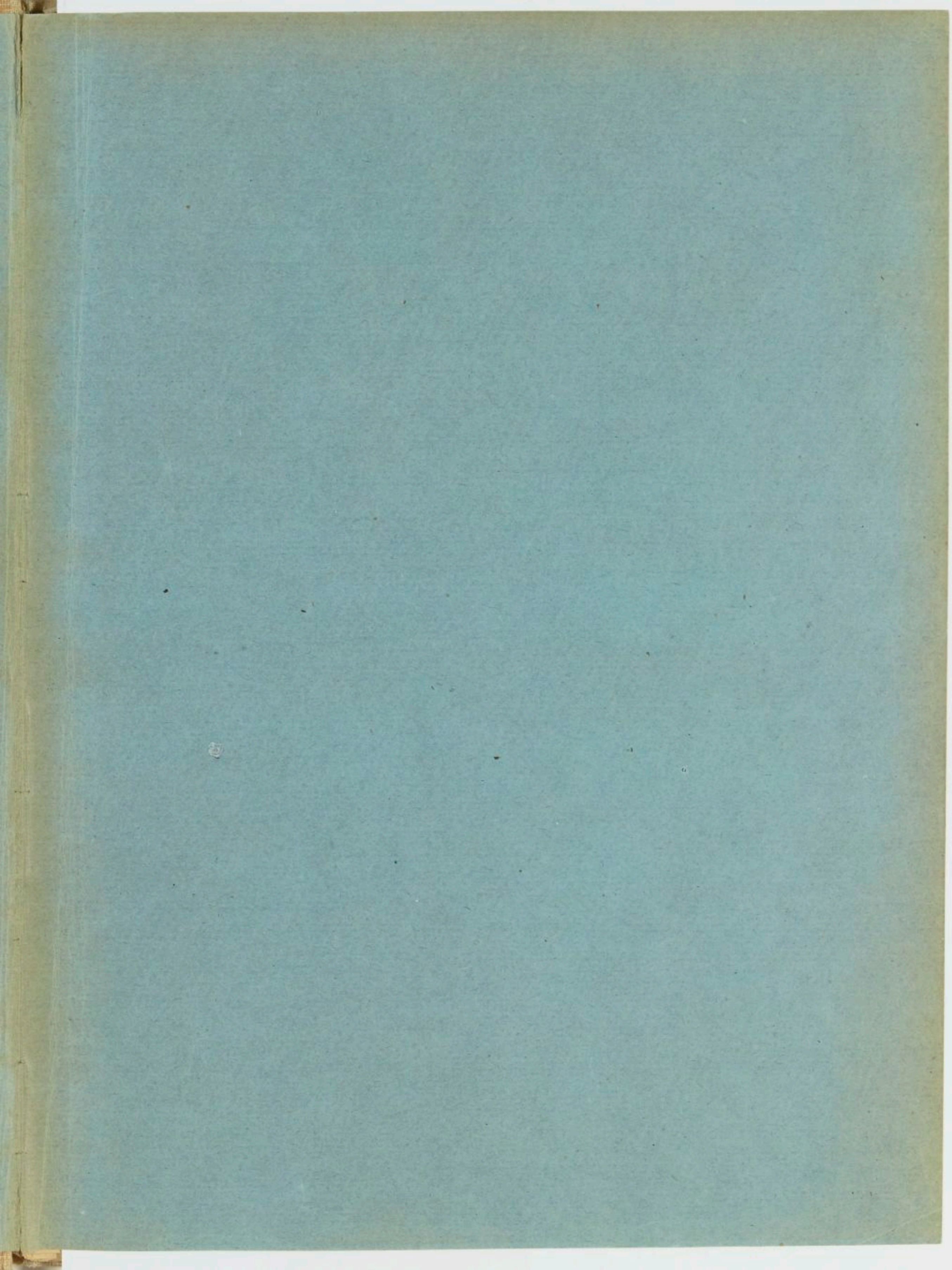
Jan. 1904
Chap. 11. 4. 1904

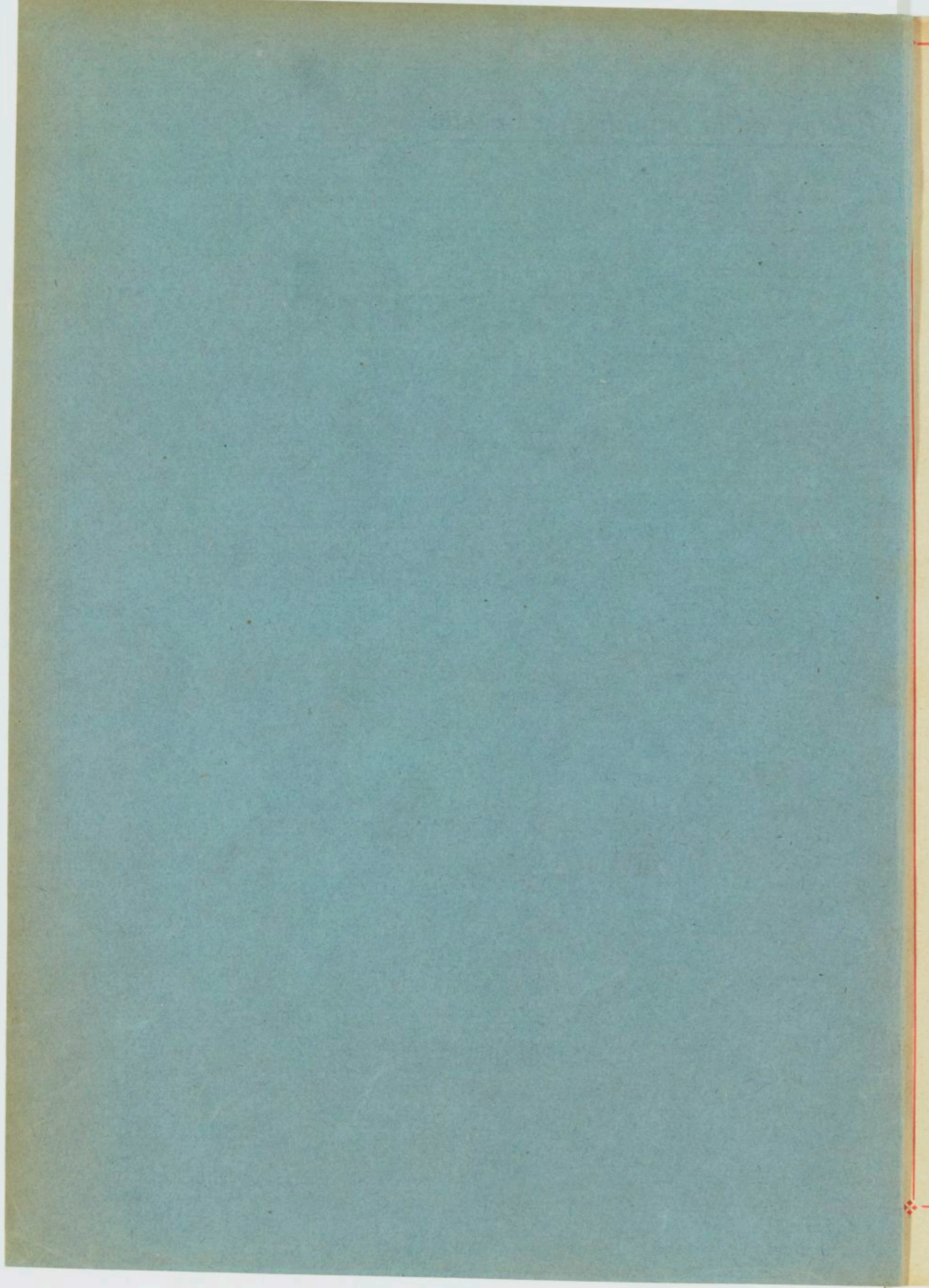
BECASSINE

EN APPRENTISSAGE.



Édition de la 'Semaine de Suzette' 55 quai des G^{ds} Augustins Paris.





Édition de la Semaine de Suzette

Bibliothèque Nationale
R.F.
IMPRIMÉS

DON
179434

Bécassine en Apprentissage

Illustrations de J. PINCHON



LIBRAIRIE HENRI GAUTIER
GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55
PARIS

(C.)

~~4.0.7.2
6/26~~
4. Ka. 135 (2)

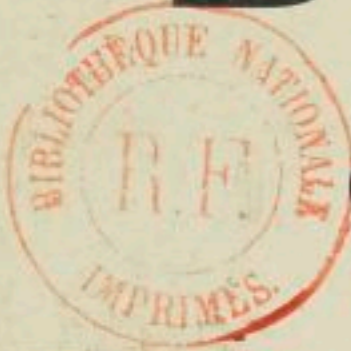
EN VENTE

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.....	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.....	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.....	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.....	—
<i>L'Album broché</i>	7 fr. 50
— <i>relié</i>	10 fr. »

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation et de représentation réservés
pour tous pays.

Copyright by Gautier et Languereau, 1919.

BÉCASSINE



en apprentissage



Par ce beau matin d'hiver, l'auberge du Soleil-d'Or, à Quimper, est si calme qu'elle paraît déserte. Au dernier coup de midi, une charrette franchit bruyamment la porte cochère et vient s'arrêter au milieu de la cour.

Une fillette s'est levée aussitôt de la banquette. C'est Anaik Labornez, plus connue sous le nom de Bécassine. Aussi vite que lourdement, elle saute à terre... La cour est propre, bien tenue; mais un peu de pluie de la veille est restée dans un creux de pavé.



La malchance veut que Bécassine ait sauté juste dans l'unique flaque, grande comme un mouchoir de poche. « Maladroite! » s'écrie l'oncle Corentin, conducteur de la charrette. Et Mme Labornez ajoute avec angoisse : « Ta robe neuve va être gâtée! »

« Vous tourmentez pas, répond avec calme Bécassine : c'est pas de la boue méchante. » On répare tant bien que mal le désastre avec un peu d'eau prise à la pompe...

... puis l'oncle Corentin détèle sa jument, la conduit à l'écurie, tandis que la mère de Bécassine entre à l'auberge pour commander le déjeuner. Bécassine, restée dans la cour, se sèche au soleil. Survient maître Bogozier, patron du Soleil-d'Or. Bécassine le regarde, puis...



... se plantant devant lui : « Vous me reconnaissez pas m'sieur? — Pas du tout, petite. — Pourtant, j'suis déjà venue. — Et quand donc? — Y a trois ans, un jour de marché. On a laissé la voiture ici pendant qu'on allait en ville. »

« Qué drôle de petite bonne femme! dit en riant Bogozier. Elle a passé chez moi cinq minutes, il y a trois ans, un jour où l'auberge était pleine comme un œuf; et faudrait la reconnaître! — Ben, pourquoi pas? riposte Bécassine vexée : moi, j'vous reconnais ben!

Elle tire de sa poche un carnet que l'institutrice de Clocher-les-Bécasses, son pays natal, lui a donné avec recommandation d'y noter ses impressions pour en faire le sujet de fréquentes lettres. Gravement, elle écrit : « *Lé gensses de la vil, i zont pas de mémoar, ou ben y jon espré de pa reconnaître lé gensses de la ham-bagne.* »





Mais l'oncle Corentin est sorti de l'écurie et appelle sa nièce. « Tiens, c'est toi, mon vieux Corentin, s'écrie Bogozier ; et c'te drôle de petite bonne femme est ta nièce ! Fallait le dire, gamine. Un ami de trente ans, ton oncle !... On va déjeuner ensemble, et, au dessert, on trinquera avec un petit vin de Saumur dont vous me direz des nouvelles. »

Attablé avec les Labornez, Bogozier apprend que, l'heure étant venue pour Bécassine de gagner sa vie, on va la mettre en place à Quimper. « Confiez-la-moi, propose-t-il. J'ai justement besoin d'une bonne. Et elle me plaît, cette drôle de petite bonne femme. Elle n'a pas l'air bien futée, mais elle me plaît... C'est dit, hein?... Je la prends... »

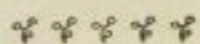


L'oncle Corentin s'est levé avec l'expression majestueuse qu'il revêt dans les grandes circonstances. « Impossible, mon vieux Bogozier, dit-il. La place est déjà trouvée par notre bonne châtelaine, M^{me} la marquise de Grand-Air, qui s'intéresse à ma nièce. Bécassine est attendue dans un palais... oui, Bogozier... DANS-UN-PA-LAIS ! »



— « Un palais?... Quel palais?... Y a pas de palais à Quimper. — Il y en a au moins un, affirme l'oncle Corentin de plus en plus solennel !... Regarde plutôt... » Il prend dans sa poche une enveloppe, l'ouvre d'une main tremblante d'émotion, en tire et met sous les yeux de son ami la carte que nous reproduisons.

AU PALAIS DES DAMES



M^{ME} QUIQUOU

ROBES, MANTEAUX, MODES,
LINGERIE, CHAUSSURES

ET TOUS EFFETS D'HABILLEMENT
POUR DAMES ET ENFANTS



— « Ah ! il s'agit du Palais des Dames, dit Bogozier, nullement impressionné... Tu sais, c'est un palais si on veut, et je verrais plutôt Bécassine à mon service qu'employée dans ce palais... Enfin, la directrice est très bonne ; ta nièce ne sera pas malheureuse... Tout de même, si quelque chose cloche, n'oubliez pas mon offre... Maintenant, buvons mon petit Saumur aux succès de Bécassine. »



Il fait sauter le bouchon, remplit les verres. « — N'en donnez pas à Bécassine, implore M^{me} Labornez. Ça lui ferait mal; elle n'a jamais bu de vin. — Bast! un petit verre... — Un tout petit alors. » Tous trinquent. Bécassine trouve délicieux le Saumur, et profite d'un instant d'inattention de sa mère pour tendre son verre, qui, de nouveau, est rempli et absorbé. L'effet ne se fait pas attendre.



D'abord, Bécassine se met à rire sans motif; puis, d'une voix bre-douillante: « M'sieu, dit-elle, faudra faire venir le maçon pour *solider* vot' maison. Elle remue, elle tourne, elle tourne... Ben sûr, elle va tomber sens dessus dessous. — Mon Dieu! Bécassine est malade, s'écrie M^{me} Labornez. C'est le Saumur; je l'avais bien dit. — La présenter en cet état au palais! ... » gémit l'oncle Corentin. Heureusement, ce début de malaise se dissipe rapidement.



« Bécassine, dit alors l'oncle Corentin, le moment solennel approche. Tu vas faire tes vrais débuts dans la vie. Tu vas entrer dans un palais... DANS-UN-PA-LAIS, songes-y bien, mon enfant!... Heureusement, ton vieil oncle, qui connaît les belles manières, a pu t'apprendre comment on doit se présenter dans un palais... Tu te rappelles?... le compliment?... les révérences? — Oui, oncle, je me rappelle. »



« Récite-moi tout bas le compliment, mon enfant. » A l'oreille de son oncle, sans trop d'erreurs, Bécassine débite le compliment que celui-ci a composé et lui serine depuis la veille.



Bogozitr suit la scène d'un œil amusé, en se disant qu'une fois de plus son vieil ami s'est laissé emporter par son imagination, et qu'il aura quelque déception quand il verra le fameux palais.



« C'est bien, dit l'oncle Corentin. Je suis rassuré, j'ai confiance... Partons... Au revoir, mon vieux Bogozitr. Venez, ma nièce; viens, Bécassine. » Ils partent, accompagnés jusqu'au seuil par le patron du Soleil d'Or.



« Drôle de petite bonne femme, décidément, monologue celui-ci en rentrant... Pas dégourdie, mais bonne et franche comme l'or... Dommage qu'on n'ait pas voulu me la donner... Mais M^{me} Quiquou a beau être patiente et désireuse de plaire à la marquise de Grand-Air, Bécassine lui fera trop de bêtises... Et elle me reviendra... Du reste, je m'informerai. Moi aussi, on me verra au palais... AU-PA-LAIS, comme dit ce bon Corentin. »



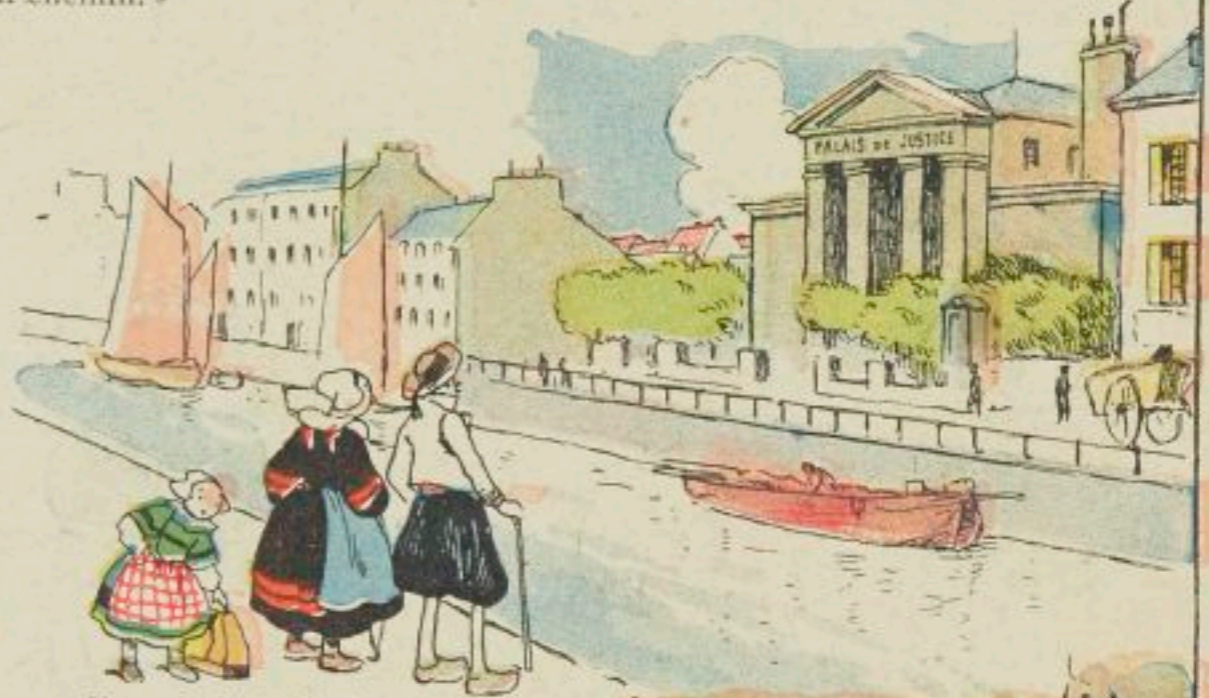


La famille Labornez se hâte vers le Palais des Dames. L'oncle Corentin marche en tête, suivi de sa nièce. Bécassine ferme la marche, portant péniblement son sac. « Voyons, fait l'oncle, Bogozier m'a dit d'aller tout droit, puis de tourner à droite, puis de tourner à gauche. Est-ce ici qu'il faut tourner à gauche? »

Perplexe, il regarde la rue qui s'ouvre à sa gauche. Non, c'est une rue étroite ; ce n'est pas une rue de palais. L'oncle se remet en marche. « Qué drôle d'idée, opine Bécassine, d'fabriquer un tas d'petites rues qui tourniquent. A Clocherles-Bécasses, y en a qu'une ; c'est bien plus commode pour suivre son chemin. »



L'oncle Corentin néglige de répondre. Il est inquiet. Bogozier lui a dit qu'il n'avait que dix minutes de chemin ; et il marche depuis une demi-heure. Il doit avouer qu'il s'est égaré... Mais on va s'informer. « Pour aller au Palais? s'il vous plaît? » demande-t-il à un passant. — De l'autre côté de la rivière, le bâtiment qu'on voit d'ici, »



« J'aurais dû le deviner, fait l'oncle, c'est grand, c'est majestueux. Oui, voilà notre Palais. » Mais, arrivé devant le monument, il faut reconnaître qu'il y a erreur : sur le fronton se lit en grosses lettres l'inscription : Palais de Justice.

DES DAMES



Cette fois, l'oncle Corentin s'informe auprès d'un agent de police. « Y a pas d'autre palais à Quimper que celui-là, » répond d'abord l'agent. Puis, après avoir vu la carte que lui tend son interlocuteur : — « Ah! le Palais des Dames! Fallait donc le dire... Venez, j'ai affaire par là, j'vas vous conduire. »



« Vous y voilà! » dit-il après quelques minutes de marche, en montrant, au rez-de-chaussée d'une vieille maison, un magasin de tranquille et simple apparence. L'oncle Corentin est stupéfait. Ce qu'il voit est si loin des splendeurs rêvées! — « Après tout, dit-il enfin, il y a des palais qui ne sont luxueux qu'à l'intérieur... Entrons. »



La porte franchie, il se trouve en présence d'une dame portant un joli costume breton, en drap fin, orné de belles broderies. — « Je voudrais parler à M^{me} Quiquou... à M^{me} la Directrice du Palais. — C'est moi, monsieur. — Bécassine, dit l'oncle Corentin d'une voix tremblante d'émotion, c'est M^{me} la Directrice du Palais... Fais tes révérences!... Dis ton compliment!... »

Aussitôt, Bécassine exécute un tel plongeon qu'elle disparaît presque entière dans sa jupe. On dirait qu'elle a brusquement perdu ses jambes. « Une ! » dit-elle en se relevant. Deux pas en avant, nouveau plongeon. « Deux ! » fait Bécassine.



Mais elle se trouve maintenant nez à nez avec la dame. « Madame, dit-elle, faudrait qu vous auriez la complaisance d vous reculer pour la troisième. » Stupéfaite, M^{me} Quiquou s'est reculée. Bécassine a exécuté un troisième plongeon. Et alors, hésitant, ànonnant, regardant son oncle qui la souffle quand les mots lui manquent, elle commence à débiter son compliment, qui commence ainsi : « C'est le cœur battant et éperdu de ce grand honneur que j'entre, humble villageoise, dans ce somptueux Palais. »

L'étonnement, d'abord, a rendu muette M^{me} Quiquou ; mais elle reprend vite ses esprits, et, comme elle est un peu « soupe-au-lait », c'est d'une voix courroucée qu'elle s'écrie : « Qu'est-ce que c'est que cette mascarade?... Sommes-nous en Carnaval? Qui êtes-vous donc pour vous permettre de venir me faire perdre mon temps et vous moquer de moi dans ma maison? »

L'oncle Corentin est tout décontenancé ; Bécassine, figée sur place, fond en larmes. M^{me} Labornez sauve la situation en expliquant qu'ils viennent présenter l'employée recommandée par M^{me} de Grand-Air. Et bien sûr on n'a pas voulu faire offense à M^{me} la Directrice ; les saluts, les compliments, c'était, au contraire, une marque de respect. On s'est trompé, faute de connaître les usages de la ville, mais on avait bonne intention.



« Et puis, conclut Bécassine, je vois bien qu j'étais trop bête pour entrer même dans un tout p'tit palais. J'somme mieux à ma place avec les vaques et les dindons... Faut retourner chez nous, oncle ! »

M^{me} Quiquou est émue par les larmes et la modestie de Bécassine. « Allons, lui dit-elle en l'embrassant, ne te désole pas. Ce n'était qu'un malentendu... Madame Labornez, M^{me} de Grand-Air m'a parlé avec éloge de votre fille. Je la prends, c'est convenu. »

A ce moment, la porte du magasin s'ouvre, des clientes entrent : « Impossible de m'occuper de vous maintenant, dit rapidement M^{me} Quiquou aux Labornez. Revenez vers cinq heures ; nous serons plus à l'aise pour causer. »



A cinq heures précises, les Labornez reviennent au Palais des Dames. M^{me} Quiquou les reçoit dans son bureau. Dès l'entrée, Bécassine tire son oncle par la manche, et lui murmure tout bas : « Dis donc, oncle, elle doit pas avoir beaucoup de sous, M^{me} la Directrice : il n'y a que des vieilles choses chez elle ! »

— Tais-toi donc, petite bête, riposte l'oncle ; c'est très joli ; on dirait un musée. » Et en effet, M^{me} Quiquou, femme de goût et Bretonne dans l'âme, a rassemblé dans sa vieille maison des boiseries sculptées, des armoires anciennes, des cretonnes à fleurs, des faïences de vieux Quimper.



Elle est flattée de la réflexion de l'oncle Corentin. « Oui, dit-elle, tout est breton ici, jusqu'à mon costume et à celui de mes employées. Cela plaît aux clientes. Je les habille à la mode de Paris, mais je ne les imite pas... Maintenant, asseyez-vous, et parlons de Bécassine... »



« ... Elle a tout à apprendre, elle ne me rendra guère de services au début. Elle sera nourrie, je la coucherai... » A ces mots, Bécassine fait un geste de surprise. « Qu'est-ce qui t'étonne ? reprend la directrice. Je te coucherai, c'est tout naturel. — Tout naturel, » appuient en chœur l'oncle et M^{me} Labornez.



« Donc, je coucherai Bécassine, mais, pour commencer, elle ne sera pas payée. Cela vous convient-il ? » Cela convient parfaitement aux Labornez. Ils remercient, puis se retirent. Bécassine est très émue.



Les autres jeunes filles, qui sont également nourries dans la maison, ont congé ce soir-là. Bécassine est d'abord intimidée de dîner seule avec la directrice, mais celle-ci la fait parler, la met en confiance. Le temps passe très vite.



Neuf heures sonnent à l'horloge : — « Il est temps que je te montre ton lit, petite. Tu dois être fatiguée. » Elle la conduit à un cabinet proche de sa propre chambre : « Là te voilà chez toi... Bonsoir. Dors vite ! »



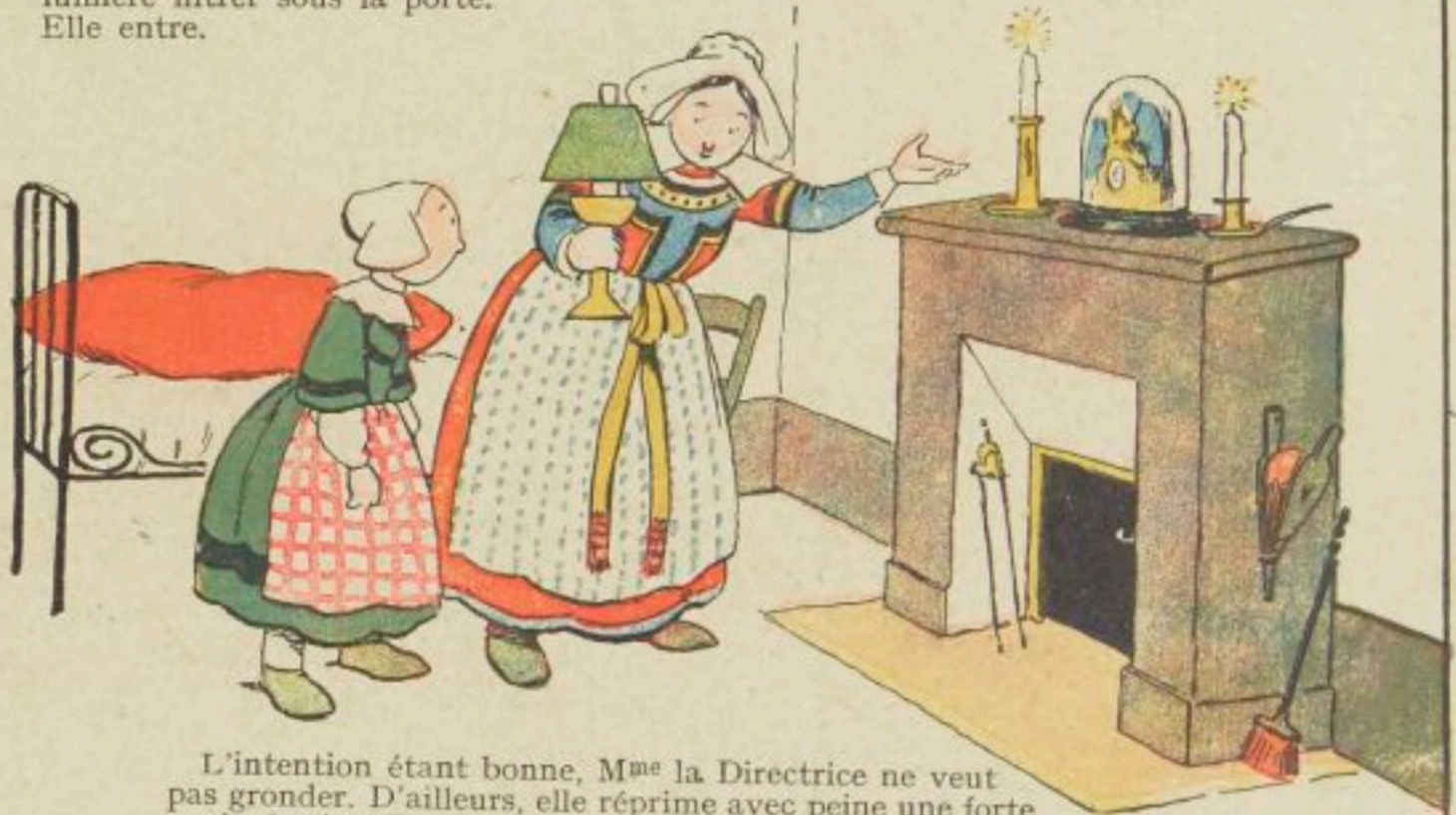
M^{me} Quiquou est retournée dans son bureau, a travaillé à des comptes. Elle va à son tour gagner son lit...

... Mais, en passant devant le cabinet de Bécassine, elle est surprise de voir de la lumière filtrer sous la porte. Elle entre.

Deux bougies brûlent. Bécassine, droite et raide sur la chaise, dort à poings fermés. M^{me} Quiquou la secoue, la réveille : — « Qu'est-ce que tu fais là? Pourquoi n'es-tu pas couchée? »



— « Ben, c'est par obéissance. Madame m'a dit de dormir vite. J'ai dormi tout de suite. Et Madame a dit tantôt qu'elle me coucherait. Alors j'ai attendu Madame. Ça m'a étonnée, parce que j'sais bien me coucher seule, mais j'ons pas voulu désobéir. »



L'intention étant bonne, M^{me} la Directrice ne veut pas gronder. D'ailleurs, elle réprime avec peine une forte envie de rire. Elle explique à Bécassine qu'elle pouvait en effet se coucher seule. Puis, avisant les deux bougies allumées : « C'est une de trop, petite. Il faut être économe et ne jamais brûler qu'une bougie à la fois — Bien madame. »



M^{me} fait un tour pection sa maison.

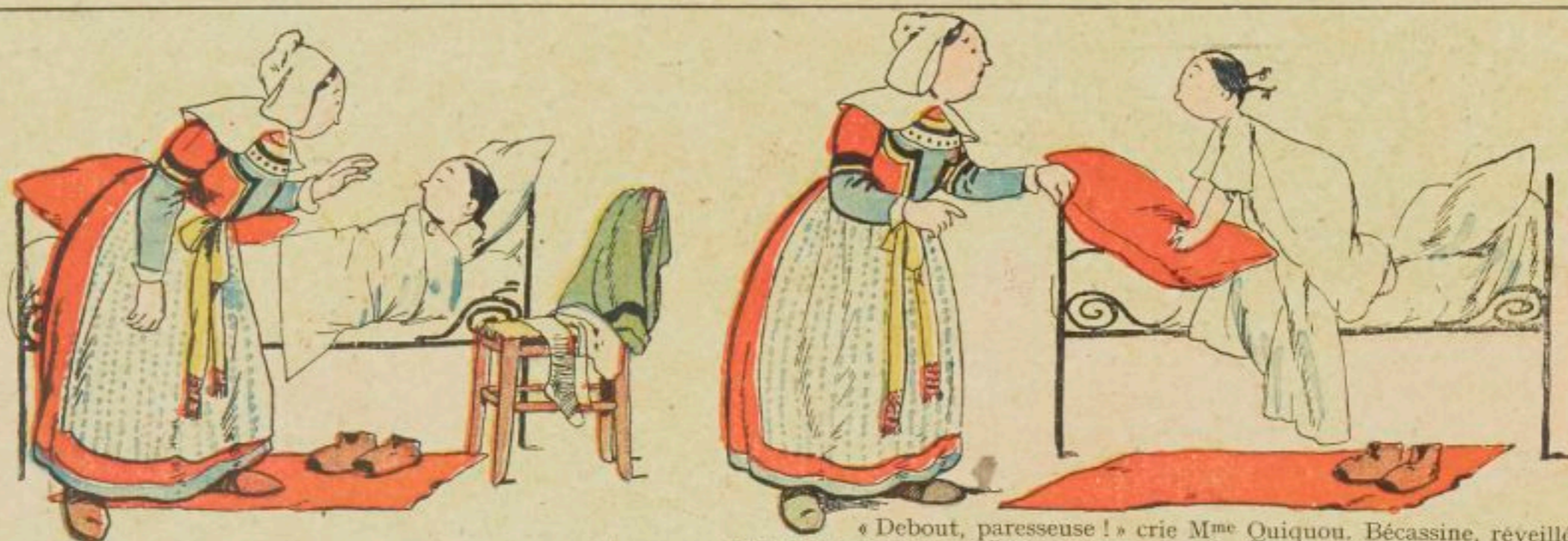
Quiquou dernier d'ins-dans Puis, avant de gagner définitivement sa chambre, elle revient voir si, maintenant, rien ne cloche dans celle de Bécassine.



Bécassine range ses effets dans la commode. Elle continue à être éclairée par deux bougies : « Bécassine, fait sévèrement la Directrice, qu'est-ce que je t'ai dit?... ces deux bougies... » Mais aussitôt Bécassine proteste. « C'est pas deux bougies, madame; c'en est une seule que j'ai coupée par le milieu. Ah! j'sais obéir, moi! »



M^{me} Quiquou commence à craindre de n'avoir pas découvert une perle. Aussi éprouve-t-elle le besoin de se rassurer un peu en relisant la lettre de recommandation de M^{me} de Grand-Air.



Il est sept heures du matin. Nul bruit ne s'est fait entendre dans la chambre de Bécaassine. Mme Quiquou, déjà habillée, prête au travail, entre chez sa nouvelle employée. Celle-ci dort profondément.

« Debout, paresseuse ! » crie Mme Quiquou. Bécaassine, réveillée en sursaut, se dresse, effarée, les yeux bouffis de sommeil. — « C'est-y que le coq a chanté? demande-t-elle. J'l'ons pas entendu. A Clocher-les-Bécaasses on s'lève quand le coq chan' au Palais des Dames, il n'y lève à 6 heures 1/2 pour

— Possible, dit Mme Quiquou, mais, a pas de coq et on se être prête à 7 heures...



«... Habille-toi vite et viens dans la salle à manger.» Rappelée à sa nouvelle condition, Bécaassine passe ses vêtements avec une hâte d'où résulte un peu de désordre dans sa toilette.

Dans la salle à manger, trois jeunes filles achèvent leur déjeuner. Il y a beaucoup d'autres employées au Palais des Dames; celles-ci, logées à la maison, sont les principales, l'état-major de la directrice. — « Mesdemoiselles, dit Mme Quiquou, je vous présente Bécaassine... et je vous laisse: on m'attend-en bas... Faites connaissance. »

Une des jeunes filles s'est levée. — « Complétons les présentations, dit-elle en parlant avec volubilité. Moi, on m'appelle Vif-Argent, parce que je ne reste guère en place. Je m'occupe un peu de tout ici... Je te mettrai au courant... On m'a dit que tu es très bonne, et je ne suis pas méchante. Nous serons amies. Embrassons-nous. »



Bécaassine lui applique deux gros baisers, mais, au moment où Vif-Argent va les lui rendre, elle se recule: « Écoutez, Mamzelle, dit-elle, vaut mieux que vous remettiez à demain de m'embrasser, vu qu'aujourd'hui j'ons guère eu le temps de me laver les joues. »



« Franche comme l'or ! » s'écrie Vif-Argent enchantée. Puis, désignant une autre jeune fille: « Celle-là, dit-elle, c'est Princesse. » A ce nom, Bécaassine, se rappelant les belles manières que l'oncle Corentin lui a inculquées, exécute sa grande révérence de cérémonie, à laquelle Princesse répond avec beaucoup de dignité.

Vif-Argent de rire: « Mais, Bécaassine, Princesse est une employée nous, seulement elle s'occupe surtout des clientes titrées, et elle parle des comtesses et marquises comme si elle en était. — Ma chère, fait Princesse pincée, vous êtes d'un sans-gêne !... »



Vif-Argent ne l'a pas même écoutée. Elle s'est tournée vers sa plus jeune compagne, qui est restée assise, comme en contemplation devant sa tasse. « Voilà Dodo, dit-elle, Dodo, le plus extraordinaire phénomène de Quimper, Dodo qui dort tout le temps, d'où son surnom, et qui, tout en dormant, trouve le moyen d'abattre beaucoup d'ouvrage...

« ... Allons, réveille-toi une seconde, Dodo, et dis bonjour à Bécassine. — Jour, Sine, fait Dodo d'une voix molle, en tendant une main languissante. Lève tât ci. Meil. — Dodo n'a pas le courage de prononcer les mots complets, explique Vif-Argent. Ce qu'elle vient de dire signifie : Bonjour, Bécassine. On se lève tât ici. Sommeil. — Ah ben ! riposte Bécassine, qu'est-ce qu'elle dirait si elle se levait au coq ? »



Dodo ouvre un œil, un seul, ce qui marque qu'elle ne comprend pas, mais elle juge trop fatigant de demander une explication. Elle se rendormirait si Vif-Argent ne secouait tout son monde. « Vite à l'atelier. Nous devrions y être déjà. » Et, comme un caporal diligent, elle prend la tête de son escouade.

— « Bécassine, nous allons juger de ton savoir-faire. Voilà une couture commencée ; continue le travail points devant... Tu m'entends : points devant... Et applique-toi. L'important, pour réussir ici, c'est de bien mordre à la couture. — J'tâcherons, mam'zelle. — Très bien. Maintenant, je vais m'occuper d'un essayage. Je vous laisse ; travaillez bien. »

L'atelier est silencieux. Dodo, somnolente, les yeux à demi fermés, tire activement l'aiguille ; on dirait une sonnambule. Princesse a ouvert un journal de mode et lit avidement les descriptions de réceptions du grand monde. On voit à peine Bécassine, assise tout au fond de la pièce, dans le coin le plus sombre. — « Qu'est-ce que tu fais là, Bécassine ? demande Vif-Argent qui rentre. Tu vas te perdre les yeux. Viens donc au jour. »



Alors Bécassine se lève, s'avance dans la lumière de la fenêtre. Elle tient entre ses dents l'étoffe qui lui a été remise. Elle la serre si fort qu'elle est rouge, cramoisie. Elle suffoque. Non sans peine, Vif-Argent lui ouvre la bouche puis :

« M'expliqueras-tu cette comédie ? » Bécassine, ayant respiré longuement, répond : « C'est pas d'la comédie, mamzelle, c'est de l'obéissance. Vous vouliez que j'travaille point devant : j'ons travaillé derrière. Et j'ons mordu de toute ma force à la couture. »

A ce moment, M^{me} Quiquou vient s'informer des débuts. Vif-Argent ne veut pas se plaindre : « Hum » fait-elle simplement en hochant la tête — « Oui ! » dit la directrice, en hochant la tête pareillement.



M^{me} Quiquou a connu Bogozier, le patron du *Soleil d'or*, lorsque tous deux étaient marchands ambulants, elle d'objets de lingerie, lui de cidre et de victuailles variées. Ils se rencontraient aux foires et aux pardons.

Ils se rendaient de menus services ; souvent, par économie, ils entassaient leurs marchandises sur la même charrette. Ils devinrent vite amis.



Ils firent de bonnes affaires, ce qui leur permit de s'établir, à peu près à la même époque, à Quimper. Le *Soleil d'or* était alors fort modeste ; la maison de confection de M^{me} Quiquou l'était plus encore. Elle n'avait qu'une seule employée, Zéphirine, mère de la jeune Dodo.



Zéphirine cousait du matin au soir et parfois du soir au matin. Dodo, paisible, somnolente, s'asseyait à côté de sa mère, sur un petit tabouret, et, pareillement, cousait sans cesse, assemblant sans utilité, comme par plaisir, les rognures d'étoffe qu'on lui abandonnait.



« Dans not' famille, disait non sans orgueil Zéphirine, on nait autant dire l'aiguille à la main. Mes huit sœurs sont souffrurières, et not' frère est tailleur. » Dodo avait hérité de la vocation familiale. C'est pourquoi elle cousait constamment, machinalement. Aux rares moments où elle ne tenait pas l'aiguille, sa main faisait encore le geste de coudre.

Dodo était la filleule de Bogozier et de M^{me} Quiquou. Pour cette raison, ceux-ci s'appelaient commère. Deux jours après l'arrivée de Bécassine, M^{me} Quiquou vit entrer chez elle l'aubergiste, ce qui ne la surprit pas, car ses visites étaient fréquentes. — « Commère, dit-il, je suis venu voir ce que vous faites de la drôle de p'tite bonne femme ; vous savez, celle qu'à un nom de gibier... Comment^o donc?... Perdrix?... Caille?... — Bécassine. — C'est ça, Bécassine. Combien vous a-t-elle fait de bêtises en ces deux jours ? »



— « Voyons, fit M^{me} Quiquou en comptant sur ses doigts : le coucher un ; les bougies, deux ; le lever, trois ; les points de vants, quatre ; la couture mordue, cinq. Ça fait cinq bêtises. — Cinq en deux jours, c'est bien ; c'est très bien ; je suis enchanté. J'inscris cinq sur mon carnet, et je me sauve. A bientôt, commère. »

— « Quel original ! dit M^{me} Quiquou à Vif-Arget qui passait. Il s'intéresse à Bécassine, et il est ravi qu'elle fasse des bêtises. Il faudra qu'il m'explique ça quand il reviendra... A propos, en êtes-vous plus contente, de Bécassine ? — Oui, madame, ça va mieux, ce matin. »



Ça allait mieux grâce à Dodo, qui s'était improvisé professeur. Elle n'abusait pas des paroles. « Ourlet », disait-elle, ou « surget », ou « point de chaînette », et elle exécutait le travail annoncé. Bécassine regardait et, chose étonnante, comprenait. Plus exactement, elle retrouvait ce que sa mère, déjà, lui avait appris. En somme, elle n'ignorait que les noms.

Sur un morceau de toile, elle a exécuté les divers points qu'on vient de lui enseigner, puis, tendant le morceau à son professeur : — « Est-ce bien ça, Dodo ? » Dodo ouvre un œil, regarde un instant et répond : — « Bien ça ! », le tout sans cesser elle-même de coudre.

— « Bécassine, dit alors Princesse, puisque tu es maintenant une habile ouvrière, tu vas avoir l'honneur de travailler pour une de mes clientes, une duchesse. » Elle lui donne deux morceaux d'étoffe qu'il s'agit d'assembler, en lui expliquant minutieusement ce facile travail. « J'vas vous perler ça, » dit Bécassine. Elle se met à l'œuvre avec ardeur. Princesse est trop pressée pour la surveiller. Elle s'étonne qu'elle soit si longue, mais elle ne veut pas la troubler.



« J'ons fini », déclare Bécassine au bout d'une heure, et elle brandit son ouvrage d'un air triomphant. Princesse le prend. Dodo, réveillée par la curiosité, s'est levée, regarde de ses deux yeux ouverts. Alors elles comprennent pourquoi Bécassine a été si longue.

Elle a bien cousu les deux morceaux ensemble, mais par les quatre côtés, en sorte qu'ils sont l'un par-dessus l'autre au lieu d'être bout à bout. Il faudra défaire tout l'ouvrage. — « Une vraie paysanne ! dit Princesse dédaigneuse. On n'en fera jamais rien. — Essayons encore ! » répond avec indulgence Vif-Arget, qui vient d'entrer.



« Bécassine, dit, le lendemain matin, Vif-Arrent, nous allons voir si, décidément, il est possible ou non de t'employer à l'atelier de couture. Choisis toi-même un travail. Que préfères-tu faire? »

Perplexe, Bécassine s'est tournée vers Dodo, devenue son amie, sa confidente, et même, bien qu'elle ne parle guère, sa conseillère. « Dodo, quoi c'est-y que je ferais le mieux? — Broderie, répond Dodo. — Dodo a raison. Je choisis la broderie. »

Et Bécassine s'étonne de n'avoir pas eu elle-même cette idée. Toute petite, sa mère lui a appris à faire ces belles broderies de soie dont s'ornent les costumes bretons. Elle se rappelle avec fierté qu'elle a collaboré au superbe gilet que son oncle Corentin arbore les jours de fête.



Vif-Arrent a emmené Bécassine dans le cabinet de M^{me} la Directrice. Elle cherche sur le livre de commandes un travail à lui confier. Elle lit à mi-voix : « Une robe tailleur; une *idem* de ville; une *idem* de soir. — Quoi que c'est, mam'zelle, des *idem*? » questionne Bécassine. — « Ça veut dire la même chose. C'est un terme qu'on emploie pour éviter des répétitions de mots. »

« Bon. J'ons compris. — Tant mieux, reprend Vif-Arrent, mais ça ne nous fait pas trouver notre broderie. » Bien qu'elle ait parlé sans élever la voix, M^{me} Quiquou l'a entendue. — « Vous cherchez un travail de broderie pour Bécassine? dit-elle... Tenez, voilà une demi-douzaine de serviettes-bavoires que M^{me} la baronne Lémable vient de choisir pour son petit garçon. Il faut broder dessus : *Bébé déjeuner*. »



— « Et, dit la cliente qui s'est approchée, je vous demanderai de faire cela vite. Je repasserai ici ce soir, à 5 heures. Pourriez-vous avoir fini? — On y tâchera, Mame la baronne, » répond Bécassine avec une belle révérence.

M^{me} Lémable lui caresse la joue en souriant d'un joli sourire indulgent : « Très gentille, votre nouvelle employée, dit-elle à M^{me} Quiquou... Du reste, mon amie M^{me} de Grand-Air m'a parlé d'elle. »

Bécassine est rentrée en coup de vent dans l'atelier : « Faut que je travaille, et vite, et bien, crie-t-elle. Une commande de M^{me} la baronne Lémable... une ben jolie dame, et gentille, et qui connaît M^{me} de Grand-Air. Dodo, tu vas m'aider. »



Dodo lui donne un album contenant des modèles de lettres pour broderie, y joint quelques explications aussi claires que brèves, et termine en ces termes : « Maintenant, m'laisser tranquille. » Pauvre Dodo ! depuis l'arrivée de Bécassine, elle est obligée de parler, de remuer. Elle est à bout de forces.

Bécassine travaille avec autant d'application que si son existence était en jeu. Quand elle a fini la première serviette, elle la montre à Dodo, qui ouvre un œil, prononce un « Bien » languissant, et rentre aussitôt dans sa torpeur.

Il a fallu beaucoup de temps pour faire la première serviette ; les cinq autres, au contraire, sont enlevées avec une rapidité prodigieuse. Cette fois, Bécassine n'a pas osé de nouveau déranger Dodo. Elle empaquète soigneusement son travail...



... un peu gênée par le regard ironique de Princesse. Celle-ci a suivi la broderie du coin de l'œil, mais s'est gardée de toute observation. Elle est jalouse de voir Bécassine travailler pour une cliente noble ; il ne lui déplaît pas qu'elle commette une bévue.

Et Princesse ne manque pas de se trouver présente quand Bécassine remet le paquet à la baronne Lémable, revenue exactement à l'heure convenue. — « C'est très bien, mon enfant, dit celle-ci en regardant la première serviette ; le modèle est bien choisi, la broderie est soignée... » Mais une vive surprise se peint sur sa figure quand elle aperçoit les autres serviettes.

Sur chacune d'elles est brodé un seul mot : *idem*. « Qu'est-ce que cela, ma petite ? *Idem* !... pourquoi *idem* ? — Ben, répond Bécassine d'une voix tremblante, j'ons fait comme mam'zelle Vif-Argent sur le livre de commande ; on met *idem*, qu'elle m'a dit, pour pas répéter tout le temps les mêmes mots »



D'un coup d'œil, la baronne voit le sourire narquois de Princesse, l'air mécontent de M^{me} Quiquou et de Vif-Argent, l'émotion de Bécassine prête à éclater en sanglots ; M^{me} Lémable, qui est la bonté même s'empresse de déclarer qu'elle est enchantée, que l'idée est très originale. Et Bécassine, rassurée, regarde Princesse d'un air triomphant... Elle n'a pas été grondée.

Tout de même, quand, une après, Bogozier est venu s'enquérir des bêtises nouvelles dites par la « drôle de petite bonne femme » M^{me} Quiquou a répondu : « Aujourd'hui, il y en a une qui peut compter pour deux. — Parfait ! Parfait ! Ça avance ! » a dit l'aubergiste en se frottant joyeusement les mains.

Pinchon



Bécassine est maintenant l'enfant gâtée du Palais des Dames. Elle est si bonne, si complaisante, qu'on lui pardonne ses bévues. Et elle égaie la maison. A la veillée, on lui fait raconter ses souvenirs d'enfance et toutes rient de bon cœur, même Dodo que, jusque-là, on n'avait jamais vue rire.

Princesse lui témoigne un peu de froideur, mais M^{me} Quiquou et Vif-Argent seraient désolées de se séparer d'elle. Les voici en grande conférence, cherchant quel genre de travail on pourrait lui confier. — « Essayons-la à la machine à coudre », dit M^{me} la Directrice.



— « C'est pas difficile, déclare Bécassine, quand Dodo lui a expliqué le mécanisme. Et c'est amusant. Y a qu'à pédaler, comme à bicyclette... Justement que le médecin me recommande toujours l'exercice ! »



Avec ardeur, elle se met à la tâche : travail d'essai, une piqûre à faire sur un morceau d'étoffe sacrifiée... C'est moins facile qu'elle ne le croyait ; la piqûre zigzague en tous sens. Et puis, c'est fatigant à faire tourner cette mécanique.



— « Voyons ! Dodo a dit que quand c'est dur, on met de l'huile dans c'petit trou. J'vas quérir de l'huile à la cuisine. » Elle rapporte la ménagère, verse une copieuse quantité d'huile, puis donne quelques coups de pédale.



— « Toujours aussi dur ! J'vois ce que c'est ; faut ajouter du vinaigre — et peut-être aussi un peu de poivre et de sel. Ça se met toujours avec de l'huile. » Heureusement Dodo arrive juste à point pour empêcher le désastre de s'accomplir.



Après examen, elle déclare que ce qui fatigue Bécassine, c'est d'être assise trop bas — « Mets quelque chose sur ta chaise », lui dit-elle. — Quoi mettre ? se demande Bécassine quand Dodo, retournant à son travail, l'a laissée seule. Un tabouret ? C'est dangereux, on ne tient pas en équilibre.



Un coussin ? C'est trop mou... Le plus commode, ça serait un livre comme celui sur lequel M^{me} la Directrice écrit les comptes. Sans hésiter, Bécassine court au bureau et en rapporte le Grand Livre.



A la bonne heure ! c'est un vrai plaisir de travailler si bien installée. Mais Bécassine entend des allées et venues, des bruits de voix, M^{me} Quiquou entre, suivie de plusieurs employées qui, toutes ensemble, répètent : « Non, madame, nous ne savons pas où il est. »

— « Bécassine, dit-elle, je cherche partout mon Grand Livre. Tu ne l'aurais pas vu ? — Si, madame. C'est moi que je l'ai. Le v'là... Même qu'on est fameusement bien dessus. »



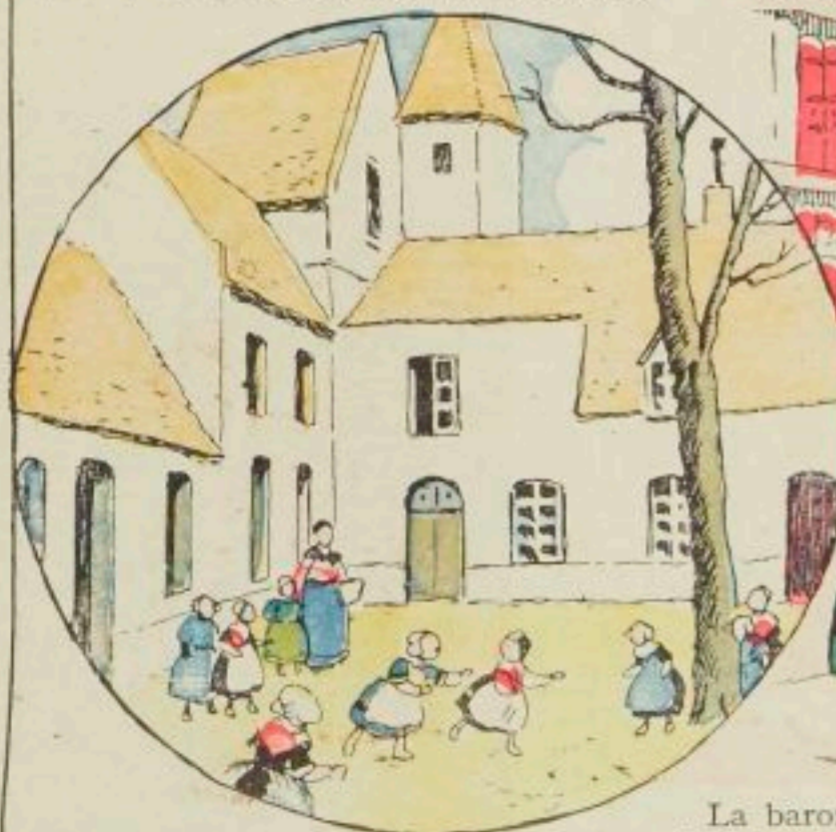
En un tour de main, M^{me} Quiquou a fait descendre Bécassine de sa chaise et a saisi le registre tant cherché. Une sévère semonce, qui provoque un flot de larmes chez la coupable, est la conclusion de l'incident.



Et voici de nouveau Bécassine seule, réduite à sa chaise trop basse, s'escrimant sur sa machine, suant à grosses gouttes. Décidément, c'est trop dur ; il faut un autre livre. Mais où le trouver ?



Soudain elle se lève, illuminée par une idée.



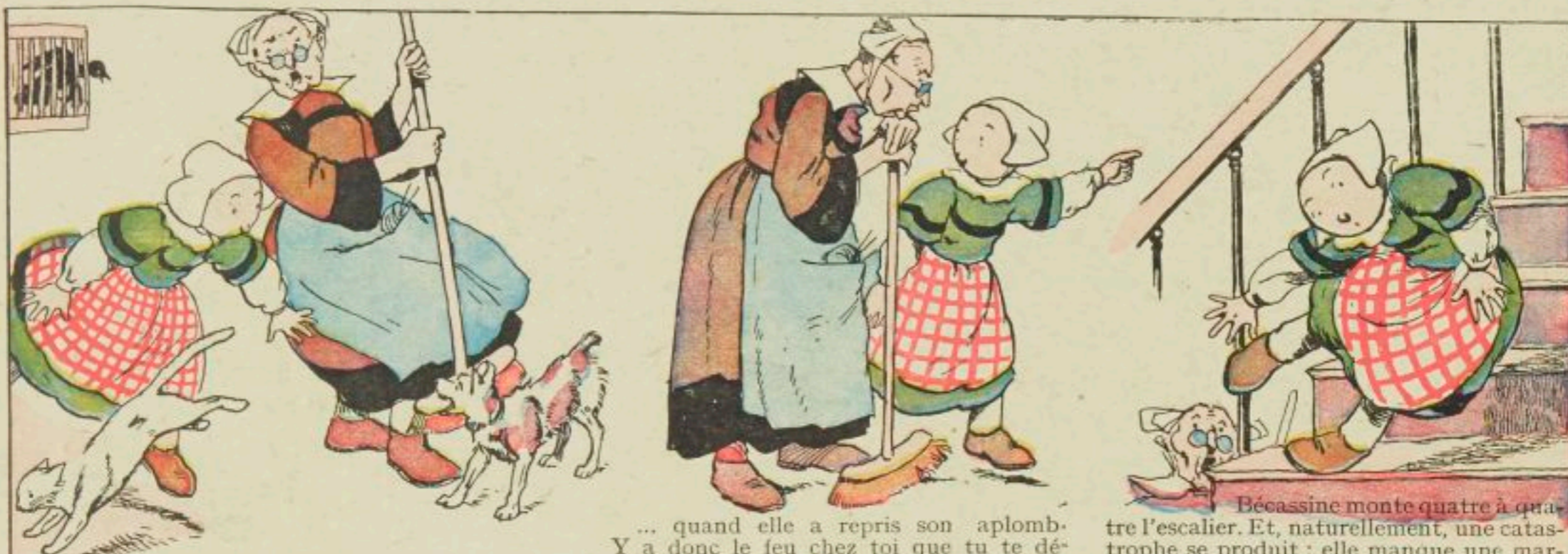
Le dimanche précédent, M^{me} Quiquou l'a présentée au patronage de la paroisse. Elle revoit la grande cour où, tout l'après-midi, elle a joué avec Dodo et d'autres fillettes.

La baronne Lémable, qui est la présidente du patronage, lui a fait visiter la maison. En apercevant les nombreux livres qui garnissent la bibliothèque, Bécassine lui a demandé si elle était libraire. La baronne a ri et a répondu : « Nous ne vendons rien ; nous prêtons. Quand tu voudras un livre, viens le demander. »



Voilà le souvenir qui brusquement a surgi dans la cervelle de Bécassine. Elle sort du Palais par la porte de service, et, aussi vite qu'elle le peut, afin que son absence ne soit pas remarquée, elle court vers le patronage.

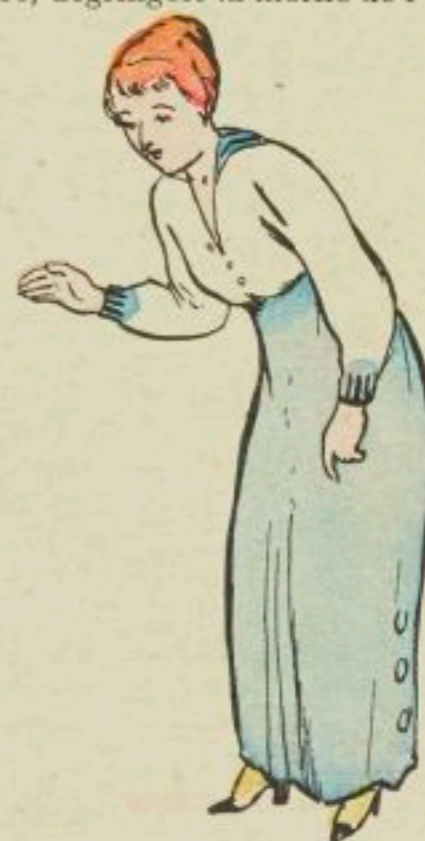
B. Inchoy



Bécassine se presse tellement qu'en arrivant au patronage, elle donne tête baissée contre la concierge, la brave mère Grinchu. — « En v'là-t-y des manières, grommelle celle-ci...

... quand elle a repris son aplomb. Y a donc le feu chez toi que tu te dépêches tant? — Faites excuse, mame Grinchu; j'vous avions point vue. Y a l'feu nulle part, mais faut que je parle tout de suite à mame la présidente. Elle est là? — Oui, dans la bibliothèque. — J'y vas. »

Bécassine monte quatre à quatre l'escalier. Et, naturellement, une catastrophe se produit : elle manque une marche, tombe, dégringole la moitié de l'étage.



Au bruit, la baronne Lémable, la présidente, est accourue sur le palier. Elle pousse un cri d'effroi. Mais Bécassine ne s'émeut guère pour une simple chute. Tout en frictionnant sa jambe endolorie, elle souhaite le bonjour, et explique : — « C'est pour un livre que je viens. Me faut un livre vite, vite... »

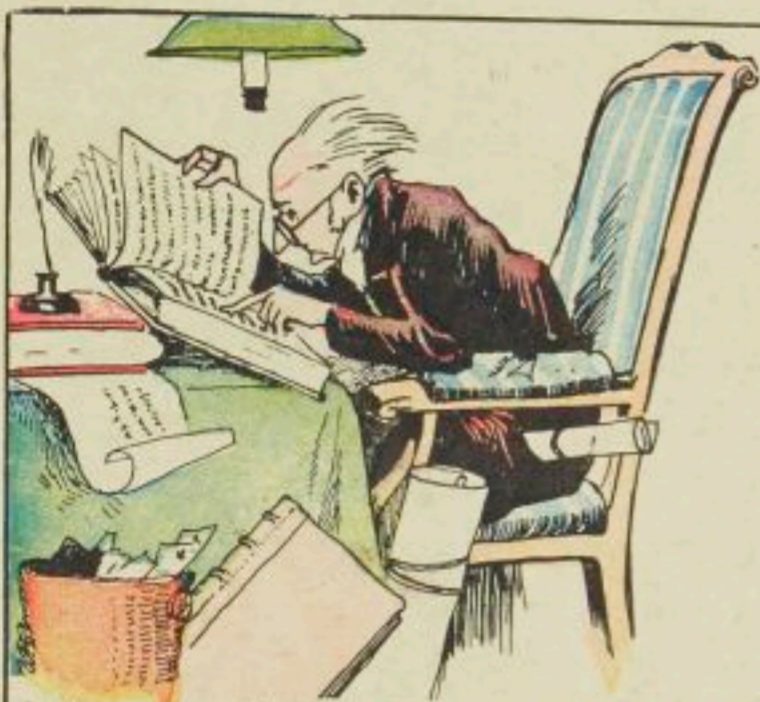
« ... sans ça, je serai grondée. — Quel livre, mon enfant? — J'sais pas, mame la baronne. — Un livre amusant? — C'm'est égal. — Un livre instructif? — C'm'est égal. — Un livre d'histoire? De géographie? — Un livre illustré? — C'm'est égal. »



La présidente sait qu'avec Bécassine il ne faut jamais s'étonner. Elle la fait entrer dans la bibliothèque, ouvre une vitrine et lui dit : — « Tiens, petite, choisis toi-même. Il n'y a ici que de bons livres. Prends celui que tu voudras. »

Bécassine n'a pas une seconde d'hésitation. « J'prends celui-là, dit-elle. Maintenant, mame la baronne, ben le merci et ben le bonjour. J'm'ensauve au Palais aussi vite comme j'en suis venue. »

Et elle sort, pliant sous le poids de son livre. C'est un énorme volume in-folio. Il porte ce titre un peu compliqué : *Quelques remarques relatives à l'influence exercée par la forme des écailles de sardines sur l'architecture bretonne du moyen âge.*



Son auteur, M. de la Haute-Science, lui a consacré dix ans de sa vie, ne quittant sa table de travail que pour aller examiner, jusque dans les villages les plus reculés, des vestiges de monuments anciens. Son livre a été couronné par deux académies...



... mais personne n'a eu le courage de le lire, pas même les académiciens qui lui ont décerné des prix. L'un d'eux a essayé : il a dû s'arrêter à la page 3, pris d'un sommeil qui menaçait de la léthargie. Et la tentative n'a pas été renouvelée.



M. de la Haute-Science le sait et s'en afflige. Avoir un lecteur est le grand désir de son existence. Il a donné un exemplaire de ses *Remarques sur l'influence...* etc., aux diverses bibliothèques publiques de Quimper. Chaque jour, il en fait la tournée. — « Toujours lecteur ! » lui disaient les bibliothécaires, et il se sentait navré.



Aussi, la baronne Lémable l'attend avec impatience. Il n'a pas franchi le seuil que déjà elle lui crie : « — Grande nouvelle, cher maître. On a emprunté votre livre, — Qui cela ? » murmure d'une voix faible...



... M. de la Haute-Science, que l'émotion a forcé de s'asseoir. — « Une jeune employée du Palais des dames, Annaïk Labornez, surnommée Bécassine. — Je connais ce nom. Mais oui, j'ai vu cette Bécassine à Clocher-les-Bécasses. Bonne et chère enfant... Une lectrice ! Ma première lectrice ! Baronne, je cours l'embrasser. »



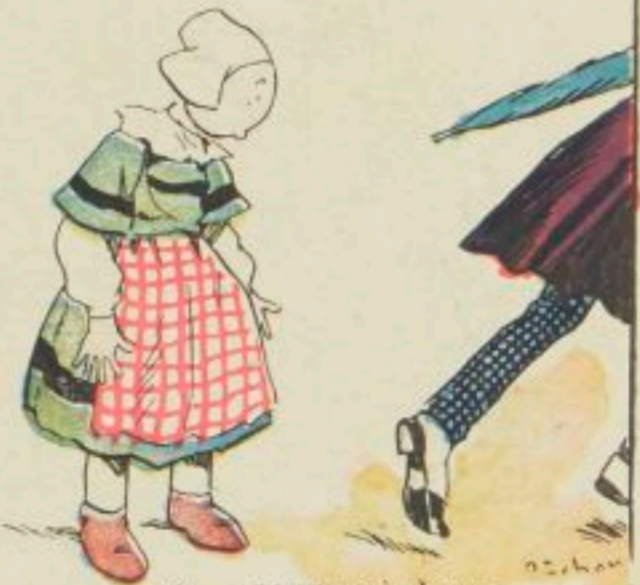
M^{me} Quiquou fut très flattée quand l'éminent savant entra dans son magasin ; mais elle fut fort surprise quand celui-ci manifesta le désir de voir Bécassine, et la surprise se changea en stupéfaction lorsqu'il ajouta : « Je tiens à féliciter cette jeune personne de son goût pour les ouvrages de haute érudition »



Elle envoya chercher Bécassine : — « Dans mes bras, mon enfant ! » lui dit M. de la Haute-Science. Il l'embrassa sur les deux joues, puis commença à la questionner : — « Vous étiez très pressée, paraît-il, d'avoir mon livre... »



« ... Vous avez commencé à le lire ? — Non, m'sieur. — Oui, vous n'avez pas eu le temps, mais vous le lirez ce soir ? — Non, m'sieur. — Demain alors ? — Non, m'sieur, j'ai point dessein de le lire. » Surpris et déçu, M. de la Haute-Science posa une dernière question : — « Si ce n'est pas pour le lire... »



« ... pourquoi donc avez-vous emprunté mon livre ? » Franche comme toujours, inconsciente de sa cruauté, Bécassine répondit : — « M'sieu, c'est pour m'asseoir dessus. »





M^{me} de Grand-Air est venue voir Bécassine. Elle ne lui a pas trouvé très bonne mine : « Cette enfant, a-t-elle dit à M^{me} Quiquou, est habituée à la campagne. Elle a besoin d'air, d'exercice. Ne pourriez-vous, chère madame, l'employer à faire des commissions ? »



— « C'est bien facile, » a répondu M^{me} Quiquou. Et aussitôt, elle a fait venir Vif-Argent et Princesse, et leur a donné des instructions conformes aux désirs de M^{me} de Grand-Air.

— « Eh bien ! nos commissions seront bien faites ! » a dit dédaigneusement, en rentrant dans l'atelier, Princesse, qui reste fort peu indulgente pour sa jeune camarade.



Mais il faut obéir. Ayant besoin d'agrafes et d'œillets, elle enjoint à Bécassine d'aller en chercher.



Dix minutes après, celle-ci reparaît portant bien dans une main une boîte d'agrafes, mais dans l'autre elle tient un bouquet de fleurs. — « Pour les agrafes, dit-elle, j'ons ben trouvé. Pour ce qui est des œillets, la fleuriste n'en avait pas. Alors, j'ons pris des jacinthes. »



Ce n'est pas un début très heureux. La suite est meilleure. On a successivement envoyé Bécassine chercher du fil, des aiguilles, des boutons, un passe-lacet. Eh bien ! vous le croirez si vous le voulez, elle a rapporté tout cela très exactement. Vif-Argent en était stupéfaite.



Et Palais aime Bécassine, ces actions d'éclat ont rempli de joie la directrice et ses employées. Bécassine a été félicitée et embrassée. Dodo, réveillée par la joie, lui a sauté au cou avec une impétuosité qu'on ne lui avait jamais vue.



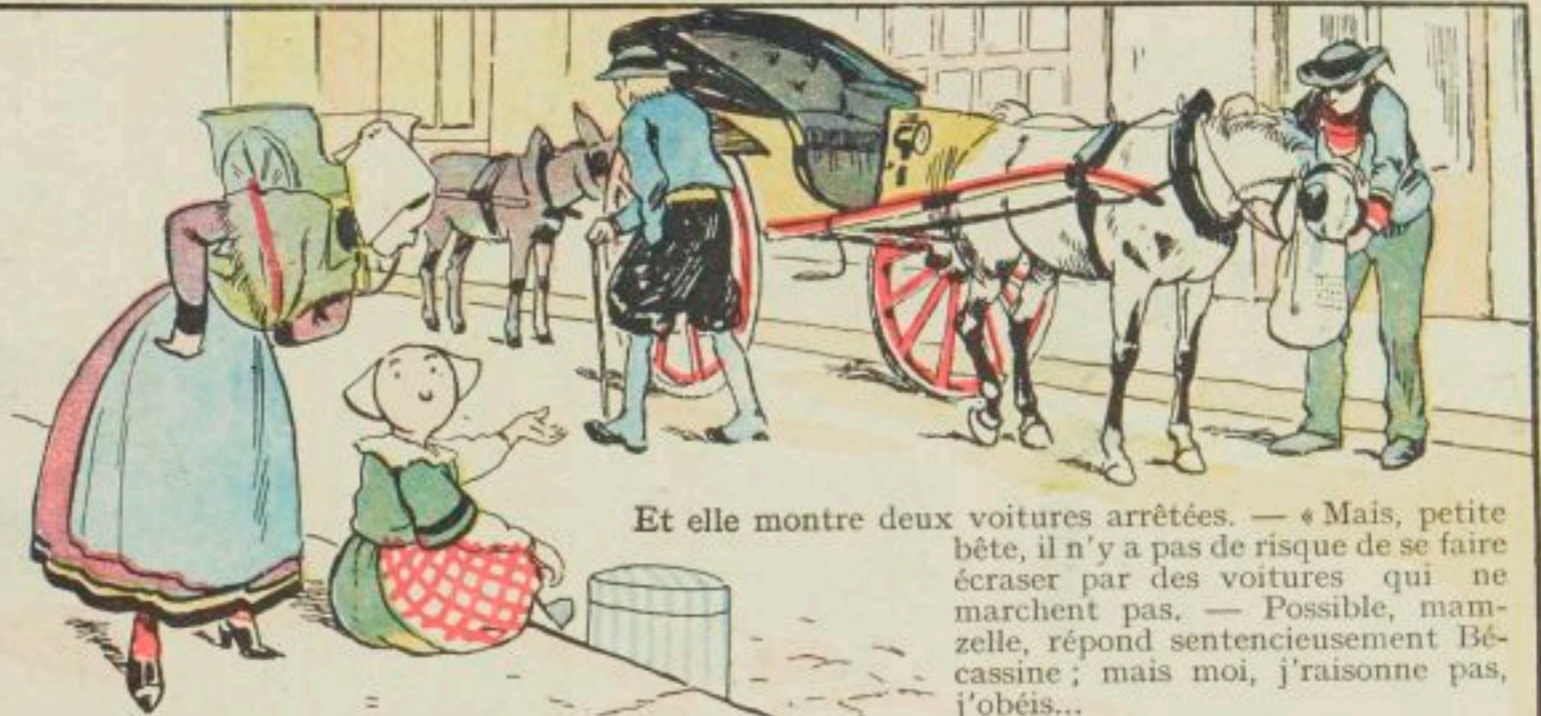
Il y a eu ensuite une conférence entre M^{me} Quiquou et Vif-Argent. Elles ont été d'accord pour décider qu'on confierait à Bécassine des missions plus importantes. Pour commencer, elle ira porter un chapeau chez une cliente.



— « Sois bien prudente, lui recommande la directrice ; ne te fais pas écraser. Ne traverse pas tant qu'il y aura des voitures dans la rue. — Voui, Madame. » Et Bécassine part.



Au bout d'une demi-heure, elle n'est pas de retour. Cependant la cliente demeure dans une rue toute voisine du Palais. M^{me} Quiquou est inquiète : — « Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident ! Voudriez-vous aller voir, ma petite Vif-Argent ? »



Et elle montre deux voitures arrêtées. — « Mais, petite bête, il n'y a pas de risque de se faire écraser par des voitures qui ne marchent pas. — Possible, mamzelle, répond sentencieusement Bécassine ; mais moi, j'raisonne pas, j'obéis... »

Celle-ci n'a guère loin à aller. De la porte, elle aperçoit Bécassine assise sur le trottoir, son carton posé près d'elle : — « Qu'est-ce tu fais-là ? — Ben, mamzelle, j'obéis : Madame m'a dit de ne pas traverser tant qu'il y aura des voitures dans la rue. J'attends que celles-là s'en aillent. »



Peu s'en faut qu'elle soit renversée. Vif-Argent pousse un cri d'effroi, puis, la voyant saine et sauve, rentre au magasin.



Cependant, Bécassine, arrivée dans la rue où habite la cliente, regarde d'un air stupéfait deux maisons qui portent l'une le numéro 19 et l'autre le numéro 21.

« ... Ainsi, vous voulez maintenant que j'traverse?... C'est bon, j'traverse. » Et tandis que, depuis un demi-heure, le cheval ne bougeait pas, elle s'élançe sous son nez juste au moment où son cocher le met en mouvement.



Puis elle parcourt la rue d'un bout à l'autre, s'arrêtant devant chaque maison, considérant chaque numéro, le nommant, pour plus de sûreté, à voix haute.



Enfin, elle revient au Palais. — « Madame, crie-t-elle dès l'entrée, j'rapporte le carton : la maison de la cliente, elle n'existe pas. » Et, sur un signe de surprise de sa patronne :



« C'te maison, c'est au n° 20, que vous m'avez dit ; eh ben, j'ons pris toutes les maisons une à une. J'ons commencé au 1 : j'ons été jusqu'au 21 ; j'ons redoublé trois fois ; y a pas de 20. Ça, j'en mettrais ma main dans le feu ! » Bécassine n'a commis qu'un tout petit oubli, elle n'a pas regardé le côté des numéros pairs.



— « Madame, dit un matin Vif-Ar-gent l'ouvrière, chargée de tailler le costume de M^{lle} Mar-tial, a perdu le papier où étaient inscrites les mesures. Il faut les reprendre. Mais je n'ai pas le temps d'aller chez la cliente, Princesse non plus... »

«... si on y envoyait Bécassine? — C'est peut-être un peu compliqué pour elle, rétorque M^{me} Quiquou. Cependant, essayons tout de même. » Et Bécassine part, fière de cette mission de confiance...

... contente aussi d'aller voir Lucie, la fille du capitaine Martial, qui est de son âge, gentille et gaie.



Le capitaine et M^{me} Martial sont sortis. L'ordonnance Jean-Marie introduit Bécassine dans la salle d'étude où Lucie travaille sans enthousiasme à un problème compliqué sur le système métrique. — « Salut, mamzelle, dit Bécassine. J viens pour prendre vos mesures. » Lucie, malicieuse, saisit avec joie cette occasion d'abandonner son problème, et aussi de mystifier Bécassine.

— « Quelles mesures? demande-t-elle en réprimant une forte envie de rire. Mesures de longueur? de superficie? de volume? Et en quelle unité? Mètre, centimètre? Are ou hectare peut-être? — J'savons pas, mamzelle. — Il faut savoir, Bécassine, c'est très im-portant. Va t'informer au Palais. — J'y allons, mamzelle. »

Bécassine rentre au Palais, rouge et essouffée, car elle s'est beaucoup pressée : — « Mamzelle Vif-Ar-gent, crie-t-elle, la petite demoiselle, elle demande en quoi qu'y faut prend e ses mesures, si c'est en centimètres, en lard, nectar, ou bien en autre chose. — Quelle sott e que cette Bécassine! » dit Prin-cesse.



— « Mais non, réplique Vif-Ar-gent, toujours indulgente c'est ma faute: j'aurais dû mieux lui expliquer. Regarde, Bécassine; on prend les mesures avec un mètre, de cette façon: longueur de jupe, taille, manche, tour de cou. » Vif-Ar-gent fait la démonstration sur Dodo. — « J ons compris, dit Bécassine. Mamzelle Lucie ne pourra plus me faire des farces »

La voici de nouveau chez le capitaine, mais en en-trant, elle se rap-pelle qu'elle n'a pas pris de mètre. C'est en-nuieux de retourner au Palais, qui est à l'autre bout de la ville. — « Dites-moi, m'sieur Jean-Marie, demande-t-elle, est-ce que vous avez un mètre? »



Fâcheux effet des sy-non ymes : Jean-Marie comprend maître et non mètre : — « Bien sûr, dit-il que j'ai un maître, et un rudement bon, même. — Il est ici? — Non, il est à la caserne. — C'est bien plus près que le Palais... Vous me per-mettez d'aller le quérir? — Fais à ton idée. — Merci, m'sieur! » et Bécassine s'clance.



Même confusion à la porte de la caserne. — « Le maître de Jean-Marie, dit le planton, oui, il est là. Viens avec moi. » Il la conduit dans la cour, où le capitaine fait manœuvrer ses hommes. — « Mon capitaine, v'là une petite bonne femme, Bécassine qu'elle s'appelle, qui vous demande, »

Le capitaine regarde Bécassine qui, à l'imitation du planton, s'est mise dans la position réglementaire et salue militairement. — « Qu'est-ce que tu me veux, petite? — Rien du tout, mon capitaine. C'que je veux, c'est le mètre de Jean-Marie. — Eh bien, c'est moi. »



Alors un large rire épanouit la figure de Bécassine: — « Ça, dit-elle, c'est encore une farce, mais j'sommes point si bête. J'savons ben qu'on prend les mesures avec un mètre et pas avec un officier. » Le quiproquo apparaît au capitaine et l'amuse. Il envoie chercher le mètre du caporal tailleur...

... et le remet à Bécassine qui s'en va contente: « C'que c'est que de savoir s'expliquer! » dit-elle. —



Préoccupée du temps passé dans ses allées et venues, Bécassine, de retour près de Lucie, ne se laisse pas aller à causer. Elle prend ses mesures avec beaucoup de soin; mais entre chaque application du mètre, elle s'arrête plusieurs minutes, sourcil froncé, comme si elle se livrait à un difficile calcul.



« Veux-tu du papier et un crayon? lui demande Lucie. — Non, merci, mamzelle. Le papier, ça se perd. J'aime mieux mettre ça dans ma cervelle. » Puis, Bécassine s'en va, après avoir déposé le mètre dans la main de Jean-Marie, fort surpris de ce cadeau.



— « Comme tu as été longue! lui dit Vif-Argent quand elle rentre au Palais. Enfin, tu as ces mesures? — Oui, mamzelle. Ça fait deux mètres vingt-cinq. — Quoi, deux mètres vingt-cinq? Qu'est-ce qui fait deux mètres vingt-cinq? — Eh ben, toutes les mesures ensemble... »



Et Bécassine explique: — « Danie, c'était difficile de retenir tant de chiffres. Alors j'les ai additionnés au bout les uns des autres. Comme ça, j'ai eu qu'un seul nombre à me rappeler. » Et, triomphante: — « C'est une bonne idée, s'pas, mamzelle?... Comme c'est utile, l'arithmétique! »



Lucie Martial est très pressée d'avoir le costume dont nous avons vu Bécassine prendre les mesures. Elle doit le mettre, le jeudi suivant, pour aller à une matinée dansante. « Ne vous inquiétez pas, lui a dit M^{me} Quiquon, ce sera prêt. »



Lucie, malgré cette assurance, n'est pas tranquille : si elle n'a pas son costume, elle ne pourra pas aller danser, et ce lui sera une grande privation. Aussi, chaque jour, elle passe au Palais, se recommande à Vif-Argent, à Princesse, à Bécassine même.



« Faut pas vous tracasser comme ça, mamzelle Lucie, lui dit un matin cette dernière. Je le surveille, votre costume, je m'en occupe. Vous l'aurez jeudi avant midi; c'est Bécassine qui vous le promet. — Oh ! Une promesse de Bécassine !... »



Celle-ci s'est redressée, digne et offensée :

« Ben oui, une promesse de Bécassine !... Je la fais en levant la main et en crachant par terre. Ça, dans ma famille, c'est sacré... »



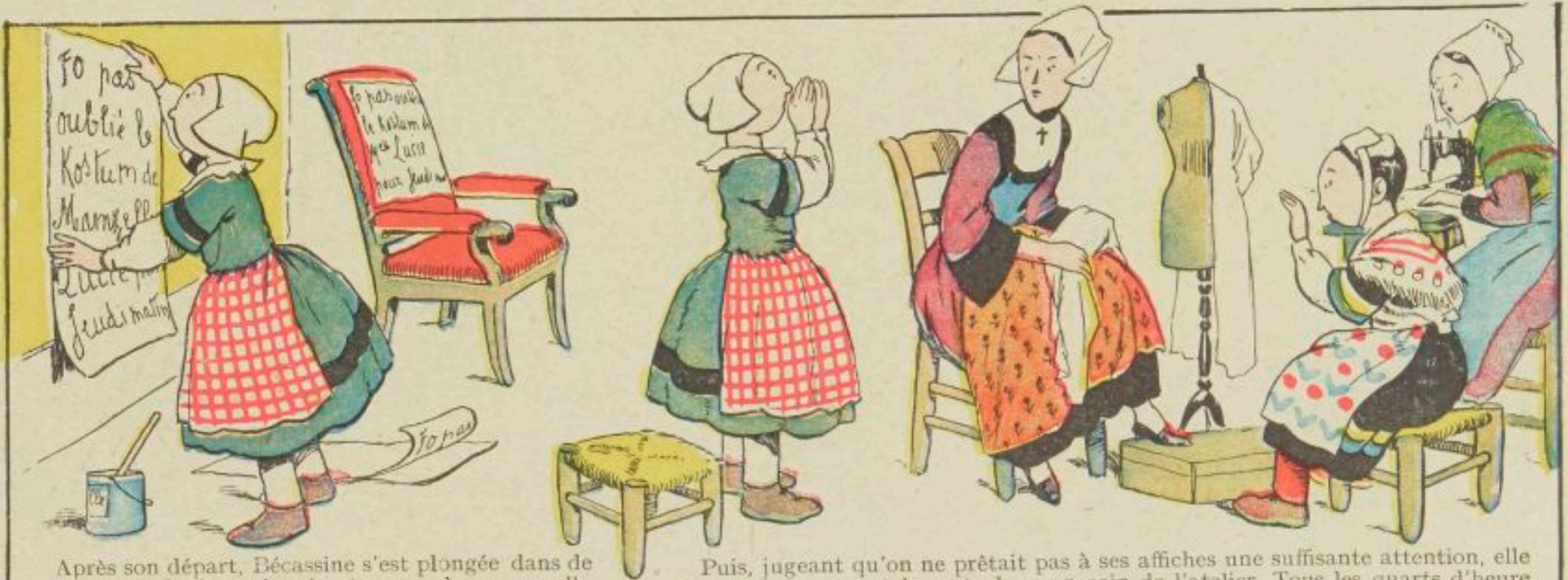
« ... Quand un Labornez lève la main et crache par terre, jamais il ne manque à sa promesse ; ça serait le déshonneur pour lui et pour tous les autres Labornez. » Et comme Lucie reste sceptique : « Tenez, Mamzelle, continue Bécassine très animée, voulez-vous t'y un exemple?... Y a une de mes tantes qui a épousé un pêcheur de morues. Le lendemain du mariage, l'oncle pêcheur a été obligé de partir pour Terre-Neuve... »



« ... La tante, désolée, lui promet en signe de regret de ne pas se débarbouiller pendant toute son absence. Elle a duré douze ans et sept mois, l'absence, vu que l'oncle a fait naufrage, s'est ensauvé à la nage dans une île déserte, *cétéra, cétéra*... Eh ben, pendant douze ans et sept mois, la tante s'a pas débarbouillée, si bien que quand l'oncle est revenu, il reconnaissait pas sa femme : il la prenait pour une négresse... »



« ... Voilà comment on tient une promesse dans la famille Labornez ; et moi, Bécassine Labornez, je vous promets, sur l'honneur des Labornez, votre costume pour jeu-li-avant midi. » Cette saisissante histoire a enfin donné confiance à Lucie.



Après son départ, Bécassine s'est plongée dans de profondes réflexions, cherchant par quels moyens elle pourrait tenir sa solennelle promesse. D'abord elle a collé sur les murs de l'atelier des papiers portant ces mots : « FÔ PAS OUBLIÉ LE KOSTUME DE MAMZELLE LUCIE POUR JEUDI MATIN. »

Puis, jugeant qu'on ne prêtait pas à ses affiches une suffisante attention, elle s'est assise sur un tabouret, dans un coin de l'atelier. Tous les quarts d'heure elle se levait et criait : « Perdez pas de temps. Faut que le costume de mamzelle Lucie soye prêt ! »



Mais, quand elle a eu répété ce manège quatre ou cinq fois, Princesse s'est fâchée lui a déclaré qu'elle l'énervait, que si elle continuait elle allait la faire sortir. « C'est bien, a dit Bécassine, je me tais, j'obéis... mais si y a une tache sur l'honneur des Labornez, ça sera vot' faute, mamzelle Princesse. »



Bécassine a eu quelques autres idées non moins ingénieuses. Un soir, elle a caché tous les costumes autres que celui qui l'intéressait, pensant qu'ainsi on ne travaillerait que pour Lucie. Il a fallu une énergique intervention de la Directrice pour lui faire rendre ce qu'elle avait enlevé.



Le soir suivant dans la louable intention de faciliter la tâche des ouvrières, elle a voulu leur préparer des aiguilles tout enfilées. Mais elle a embrouillé les fils, la soie, les teintés et les grosseurs. Des bobines ont roulé partout, et Princesse a failli se donner une entorse en mettant le pied sur l'une d'elles.



L'atelier est en révolution. Bécassine a lassé la patience de ses compagnes les plus endurantes qui lui décernent des épithètes peu flatteuses. Dodo elle-même, sa grande amie, l'a appelée *Dinde cranbournite*. « Toi aussi !... » s'est écriée Bécassine avec l'accent que dut avoir César en voyant Brutus parmi ses assassins.

Puis, levant les yeux au ciel d'un air de martyre au supplice, elle a ajouté : « Dodo, t'as tort... Si tu étais à ma place, tu ferais pareil à moi... Tout ce que je fais, c'est pour l'honneur des Labornez ! »



Le jeudi fixé pour la livraison du costume de Lucie Martial est arrivé. Levée dès l'aube, Bécassine a réveillé Vif-Argent, Princesse et Dodo. Non sans récriminer, elles se sont levées, habillées en hâte, et, les yeux bouffis de sommeil, se sont mises au travail, rattrapant le temps perdu par les maladroits excès de zèle de leur compagne.



Celle-ci consent à ne pas intervenir Elle est immobile et muette, mais combien anxieuse !... Sa promesse sera-t-elle tenue ? L'honneur des Labornez sera-t-il sauf ? Elle ne quitte pas des yeux la pendule dont les aiguilles marchent trop vite à son gré.



A onze heures, elle va chercher la caissette qui sert aux livraisons. Ses mains tremblent d'émotion... Onze heures et demie... Midi moins vingt... Non, jamais on ne sera prêt !... Un sombre désespoir l'envahit.



« Fini ! » disent ensemble, juste à ce moment, Princesse qui donne un coup de fer au corsage, et Dodo qui fait le dernier point à la jupe. Bécassine bondit sur le costume, l'emballe avec une rapidité étonnante, et disparaît en criant : « J'ai pu encore arriver avant midi, mais faut courir ! »

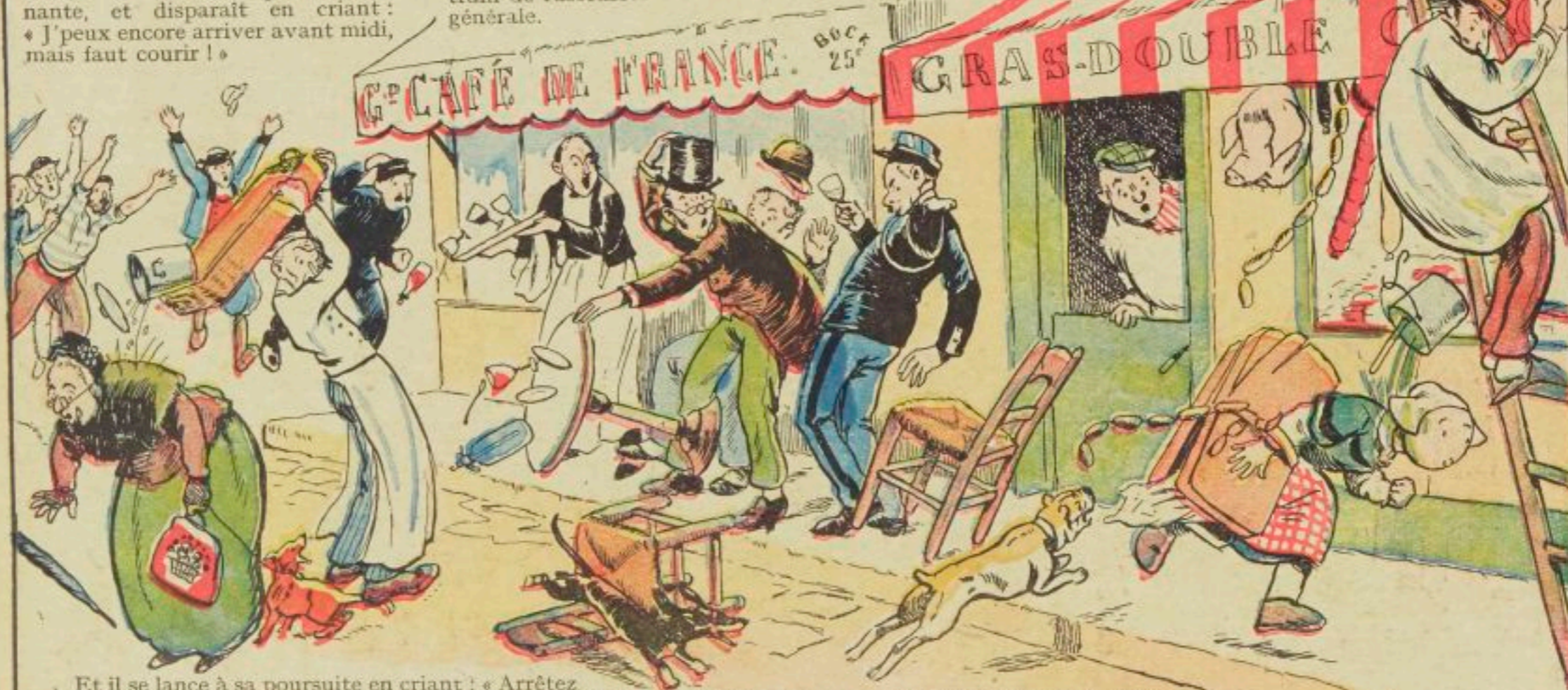


Dans la rue, elle va d'une allure de train rapide, la caisse brimbalant à son bras, sans se préoccuper des obstacles. C'est d'abord une tranchée creusée pour poser des conduites de gaz. Bécassine saute. Un bond superbe, mais qui s'achève sur un terrassier en train de rassembler ses outils. Culbute générale.



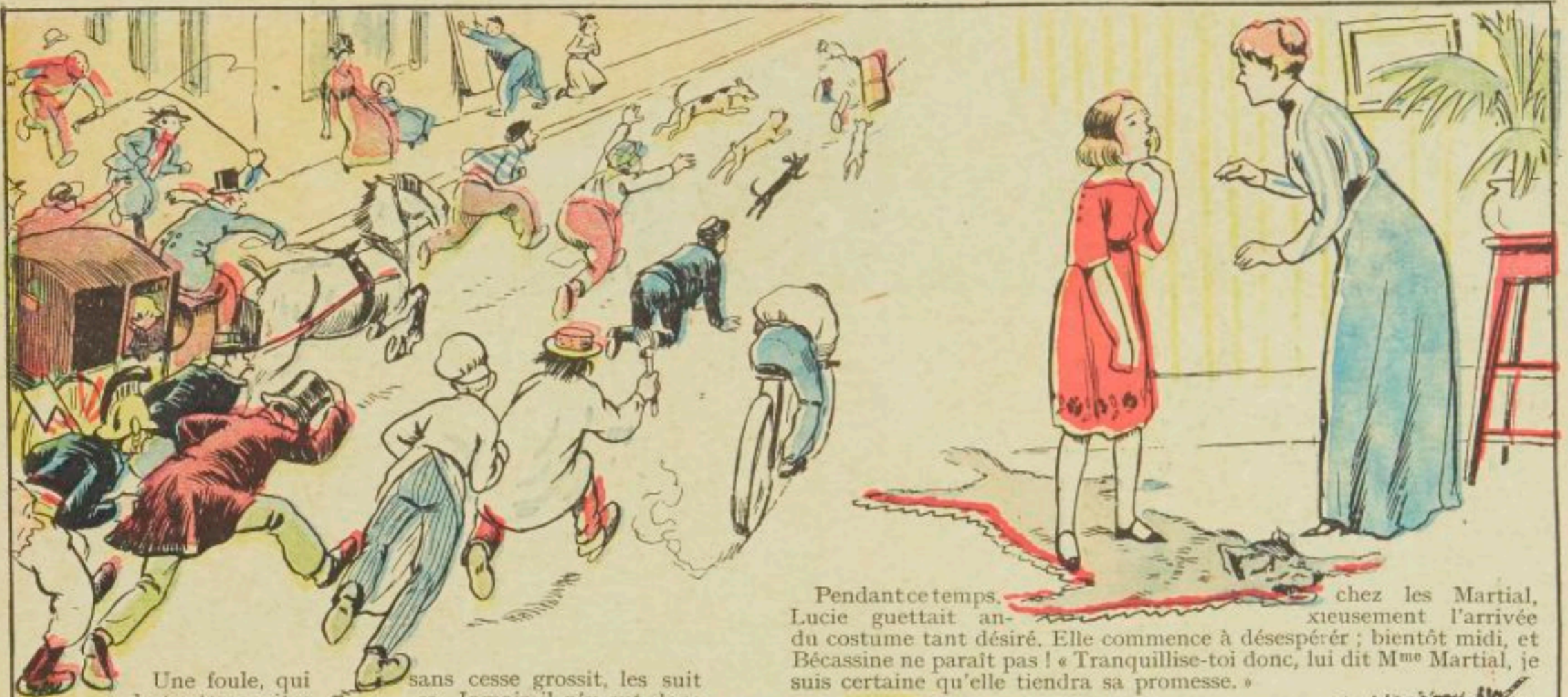
Bécassine se relève en un clin d'œil et reprend sa course

sans avoir lâché la caisse par le choc. « Quelque folle ! » dit l'ouvrier en se remettant sur ses jambes. Puis, entendant des clameurs dans la direction qu'elle a prise : « Ça serait-il qu'elle égorge du monde ?... Faut aller voir »



Et il se lance à sa poursuite en criant : « Arrêtez la folle ! » Des gamins, puis d'autres passants se joignent à lui, criant et courant sans savoir pourquoi. Une poursuite effrénée commence. Bécassine semble avoir des ailes. C'est une trombe qui renverse tout sur son passage. Les consommateurs attablés à la terrasse du café de France ont vu soudain choir les verres posés devant eux.

Puis Bécassine a donné de toute sa force dans l'étalage de Gradouble, le charcutier. Un chapelet de saucisses s'est pris dans la courroie de la caisse. Le chien du charcutier court après les saucisses, et Gradouble court après son chien.

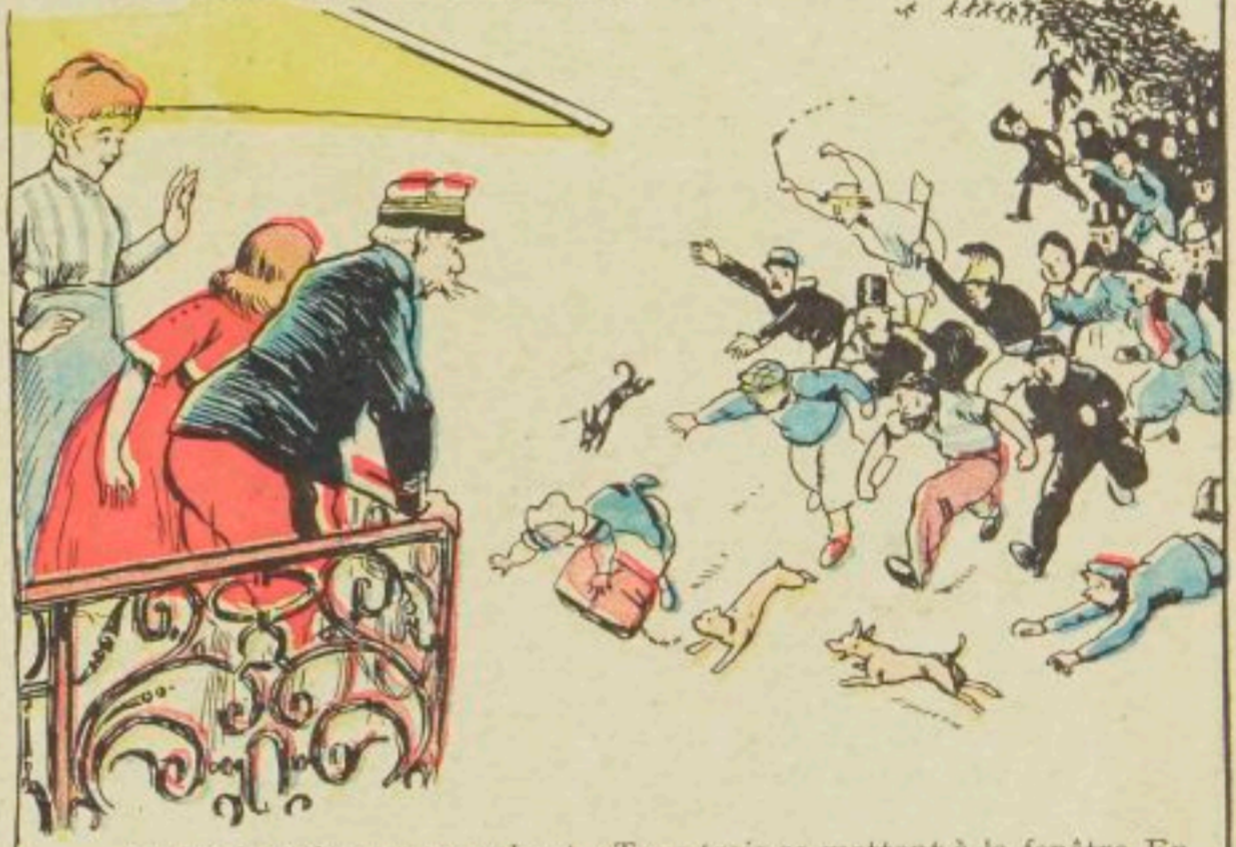


Une foule, qui de toute sa vitesse les calmes rues de Quimper tant d'agitation et de cris. Des marchands, entendant de loin ce vacarme, prennent peur et ferment leurs boutiques.

Pendant ce temps, Lucie guettait anxieusement l'arrivée du costume tant désiré. Elle commence à désespérer ; bientôt midi, et Bécassine ne paraît pas ! « Tranquillise-toi donc, lui dit M^{me} Martial, je suis certaine qu'elle tiendra sa promesse. »



Le capitaine, qui vient de rentrer, les rejoint. Il est soucieux. « Je ne sais ce qui se passe, leur dit-il ; on entend des cris, le bruit d'une foule qui court... On dirait une émeute. Je me demande si je ne devrais pas aller faire prendre les armes à mes soldats. »



...Tenez, les cris se rapprochent, Tous trois se mettent à la fenêtre. En une seconde, la place qui s'étend devant la maison s'est remplie d'une foule hurlante. « Mais c'est à Bécassine qu'ils en veulent ! s'écrie Lucie. Mon Dieu ! ils vont la tuer ! » Le capitaine se précipite juste au moment où...



... derrière Bécassine ses poursuivants vont envahir la maison. A grand'peine, aidé de son ordonnance, il les empêche d'entrer, les calme, obtient qu'ils se dispersent.



Dans le salon, Bécassine, s'est effondrée sur sa caisse complètement démolie, et qui laisse passer des morceaux d'étoffe froissés, souillés, que le chien du charcutier, tenace, achève de déchirer. Elle est à bout de forces et ne peut parler... Mais le premier coup de midi sonne à l'église voisine.



Alors Bécassine se dresse, comme galvanisée. « Mamzelle Lucie, dit-elle d'une voix encore haletante, le pauvre costume, je crois qu'il n'est pas en très bon état. Tout de même, vous l'avez eu avant midi. L'ons tenu ma promesse. »



La folle course de Bécassine à travers Quimper a provoqué dans la ville un vrai scandale. « Cette fois, a dit à ses clients Bogozier, l'aubergiste du Soleil d'or, cette fois, M^{me} Quiquou ne voudra plus garder son employée. Je vais tenter mon désir d'acquiescer à mon petit bonhomme de drôle de femme. »



Mais au Palais, où il court s'informer, la réponse n'est pas ce qu'il attendait : « J'ai promis à M^{me} de Grand-Air d'être patiente, lui dit M^{me} Quiquou; je serai patiente jusqu'au bout. Du reste, malgré ses bévues, Bécassine est très aimée des clientes. Elles s'en amusent et la réclament sans cesse... »



« ... Vous ne l'aurez pas encore cette fois, mon compère. — J'attendrai, ma commère. » Et Bogozier s'en va après avoir donné une tape amicale sur la joue de Bécassine qu'il rencontre en traversant le magasin.



M^{me} Quiquou a pris une décision hardie, peut-être téméraire : puisque la clientèle aime tant Bécassine, elle va essayer de faire d'elle une vendeuse. « Pour commencer, lui dit-elle, tu seras attachée au rayon des gants. Vas-y. Je t'y rejoins dans quelques instants. »



Au moment où la directrice entre à la ganterie, Vif-Argent, Princesse et Dodo entourent en riant Bécassine. « Riez tant que vous voulez, dit celle-ci ; ça m'est égal ; j'su s obéissante, moi ; j'fais ce qui m'a été commandé. » M^{me} Quiquou remarque alors qu'elle a noué à sa ceinture une cordelette dont le bout traîne à terre. « Qu'est-ce que cela ? lui demande-t-elle. — Tiens, répond Bécassine, Madame m'a dit que je serais attachée au rayon ; alors j'ons mis d'avance la corde après moi. »



M^{me} Quiquou lui explique qu'elle peut retirer la corde, que c'était une façon de parler. « C'est-y drôle, remarque Bécassine, à la ville, on dit tout le temps des mots qui veulent pas dire ce qu'ils disent. »



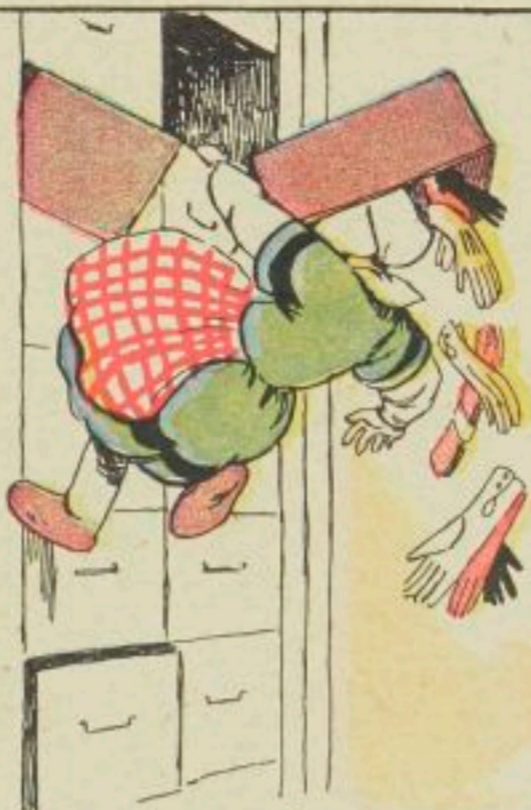
Elle a de la chance pour ses débuts. La première cliente qu'elle a à servir est l'indulgente baronne Lémable. « Te voilà donc vendeuse, Bécassine ? dit celle-ci. Je vais te donner une bonne commande. Il me faut des gants, un peu de tous les genres : pour la ville et la campagne, pour des courses et des visites. Montre-moi tout ce que vous avez. »



— « Voilà, mame la baronne, voilà !... » fait Bécassine empressée. Elle court à l'étalage, y prend pêle-mêle des gants de soie, de fil, de chevreau, sans s'occuper des pointures, les met en tas devant la baronne : « Et puis, y en a encore bien d'autres ! » ajoute-t-elle.



En un clin d'œil, elle a grimpé le long des rayons. Se cramponnant comme elle peut, elle tire des cartons au hasard. Mais elle est trop chargée et en équilibre instable : une catastrophe se produit.



Bécassine tombe sous une véritable avalanche de gants. La baronne pousse un cri de frayeur.



Mais déjà Bécassine s'est relevée. Elle ramasse les gants à poignées, tout en répétant son refrain : « Voilà, mame la baronne, voilà ! »



La baronne, après s'être assurée qu'elle n'a pas de mal, l'aide à tout remettre en ordre pour qu'elle ne soit pas grondée. « Mais, lui dit-elle, pourquoi n'avoir pas sorti seulement les gants de ma pointure ? — Ben, c'est parce que Mame la baronne a dit qu'elle voulait voir tout ce que nous avons. Elle a pas parlé de pointures. »



Après avoir fait son choix, se servant, plutôt que servie par l'étrange vendeuse, la baronne demande des gants en peau de Suède. « Ça, répond Bécassine avec assurance, c'est sûr qu'y en a pas ici ; et j'vas vour dire pourquoi : c'est qu'au Palais on vend des articles de la Bretagne... »



« ... Alors on vend des gants en peau de chevreau, en peau de chèvre en peau de daim ou même de chien. On vend pas des gants en peau de suède, vu que le suède, c'est pas un animal breton. Moi qu'ai gardé toutes les bêtes possibles, j'ons jamais vu celle-là. »



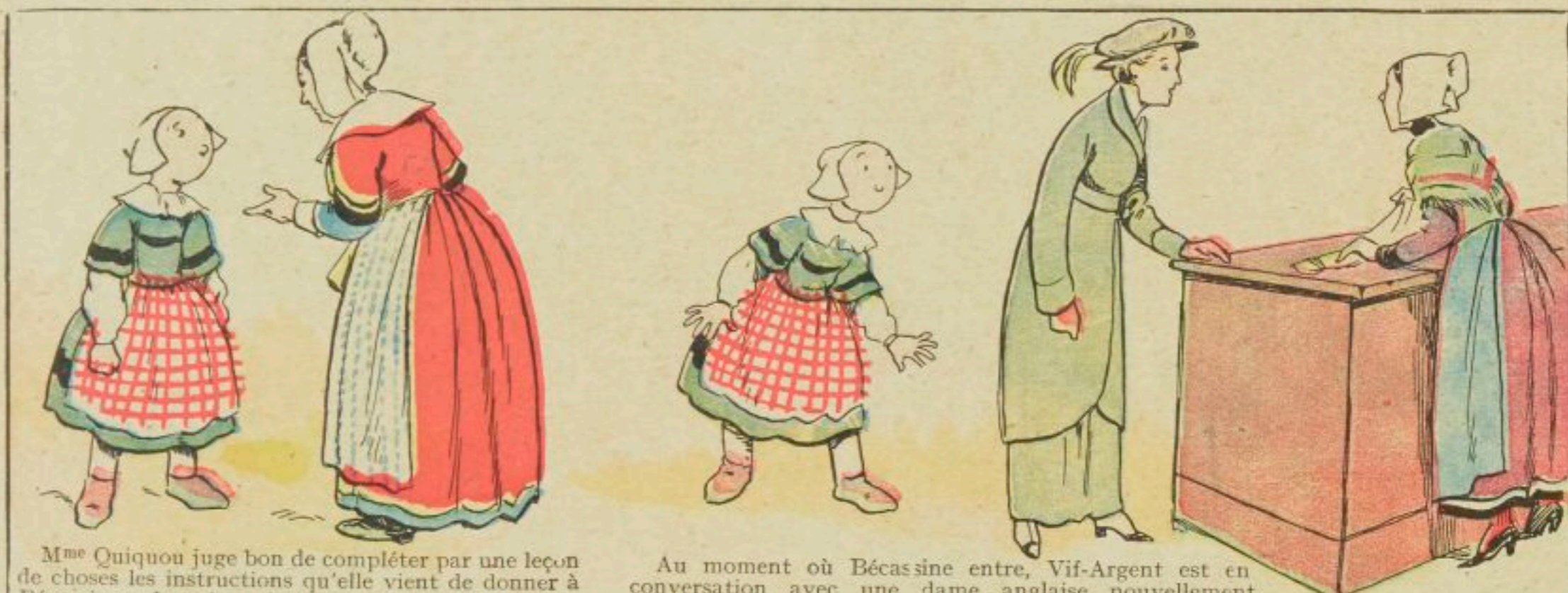
La baronne rit de bon cœur et ne peut faire autrement que d'expliquer le motif de son hilarité à M^{me} Quiquou qui survient. Celle-ci s'empresse de donner l'article demandé. Puis, quand la baronne est partie...



... elle dit à Bécassine : « Il ne faut jamais dire : nous n'avons pas tel article. S'il manque, ou si tu ne peux pas le trouver, dis : Il doit y en avoir à la réserve. Si Madame veut donner son adresse, nous lui en enverrons chez elle. Et après cela, viens me prévenir. »



« J'ons compris, madame, répond Bécassine, j'dirons comme vous. » Et gravement, elle répète la phrase deux fois, en scandant les mots, pour se les bien mettre dans la tête.



M^{me} Quiquou juge bon de compléter par une leçon de choses les instructions qu'elle vient de donner à Bécassine. « Je vais te faire remplacer au rayon des gants, lui dit-elle; va à celui des parapluies et des ombrelles, où est Vif-Argent. C'est ma meilleure vendeuse; regarde bien comment elle s'y prend. »

Au moment où Bécassine entre, Vif-Argent est en conversation avec une dame anglaise nouvellement installée à Quimper. Tout en enveloppant les emplettes de la cliente, elle répond à une question posée par celle-ci avant l'arrivée de Bécassine. « Non, madame, dit-elle, nous n'en avons plus depuis longtemps. »



Vif-Argent et la dame la regardent, fort étonnées; mais déjà Bécassine, continuant à se conformer aux recommandations reçues, a couru prévenir M^{me} Quiquou. « Tu as dû te tromper, dit celle-ci. Vif-Argent, toujours si adroite, n'a pas pu répondre cela. — Elle l'a dit, Madame. — Nous allons voir. »

« Eh bien! pense Bécassine, si la patronne entendait ça, elle serait contente! » Et, obéissant aux ordres reçus quelques instants auparavant, elle se précipite en criant: « Il doit y en avoir à la réserve. Si Madame veut donner son adresse, nous lui en enverrons chez elle. »

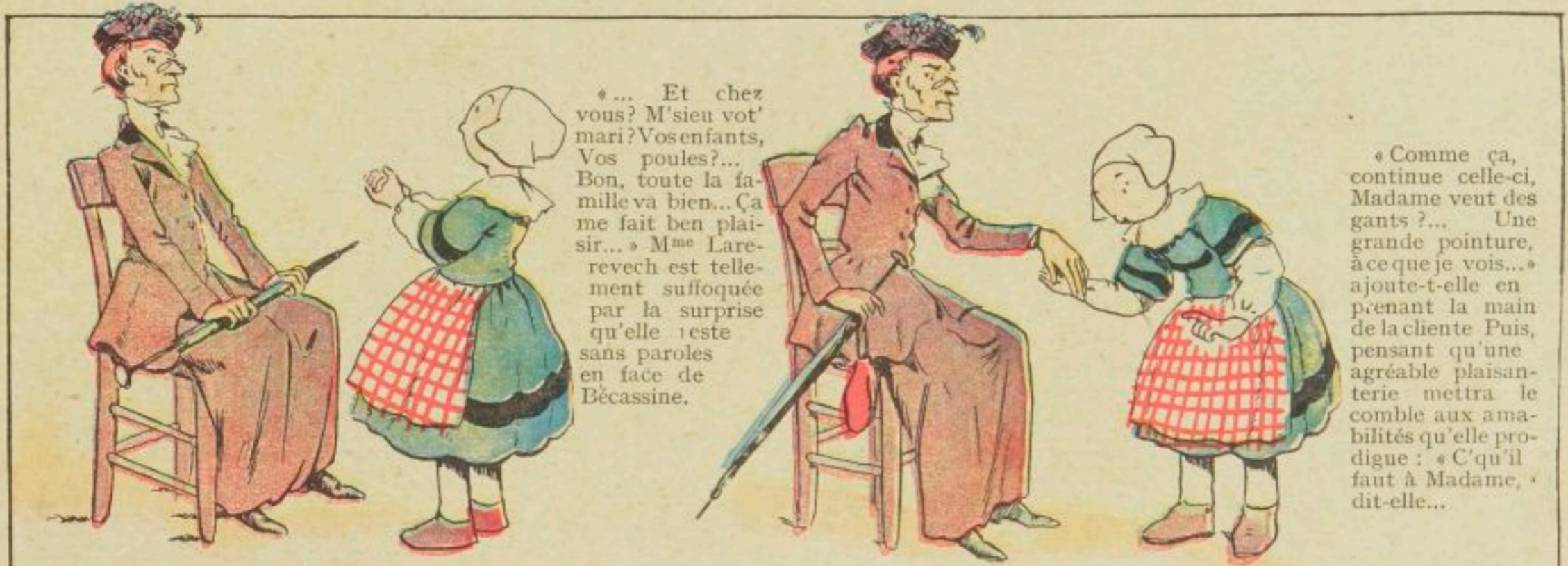
La directrice trouve Vif-Argent et sa cliente riant aux larmes. « Oh! lui dit l'Anglaise elle était très drôle, cette Bécassine. Je demandais à miss Vif-Argent s'il y a eu cette saison de la pluie à Quimper... Et la petite a dit qu'il y en a à la réserve et qu'elle en enverra chez moi... Ne la grondez pas: elle est si grandement comique! »



L'incident ayant bien tourné, Bécassine n'a pas été grondée. Mais à ce moment, on l'appelle au rayon des gants que sa remplaçante est obligée de quitter. « Fais attention, lui dit tout bas celle-ci; sois très aimable, je te laisse une cliente pas commode. »

Larevech, la cliente en question, est redoutée des employés du Palais à cause de son caractère hautain et désagréable. Elle répond à peine par un sec petit signe de tête à la belle révérence que lui fait Bécassine.

« Je veux des gants! » dit-elle. Mais Bécassine juge un peu froid ce début de conversation. On lui a recommandé d'être aimable elle va l'être. « Vos santé, Madame, demande-t-elle, ça va-t-y à votre idée?... Ça doit être oui, puisque vous dites pas non... »



«... Et chez vous? M'sieu vot' mari? Vos enfants, Vos poules?... Bon, toute la famille va bien... Ça me fait ben plaisir... » M^{me} Larevech est tellement suffoquée par la surprise qu'elle reste sans paroles en face de Bécassine.

« Comme ça, continue celle-ci, Madame veut des gants?... Une grande pointure, à ce que je vois... » ajoute-t-elle en prenant la main de la cliente. Puis, pensant qu'une agréable plaisanterie mettra le comble aux amabilités qu'elle prodigue : « C'qu'il faut à Madame, » dit-elle...



«... c'est ce que mon oncle Corentin appelé du 14 de gendarme. » Elle éclate de rire, enchantée de ce trait d'esprit. Mais M^{me} Larevech, revenue de sa stupéfaction, s'est levée, furieuse : « Insolente, malapprise, crie-t-elle, je me plaindrai à la directrice, je vous ferai renvoyer. »

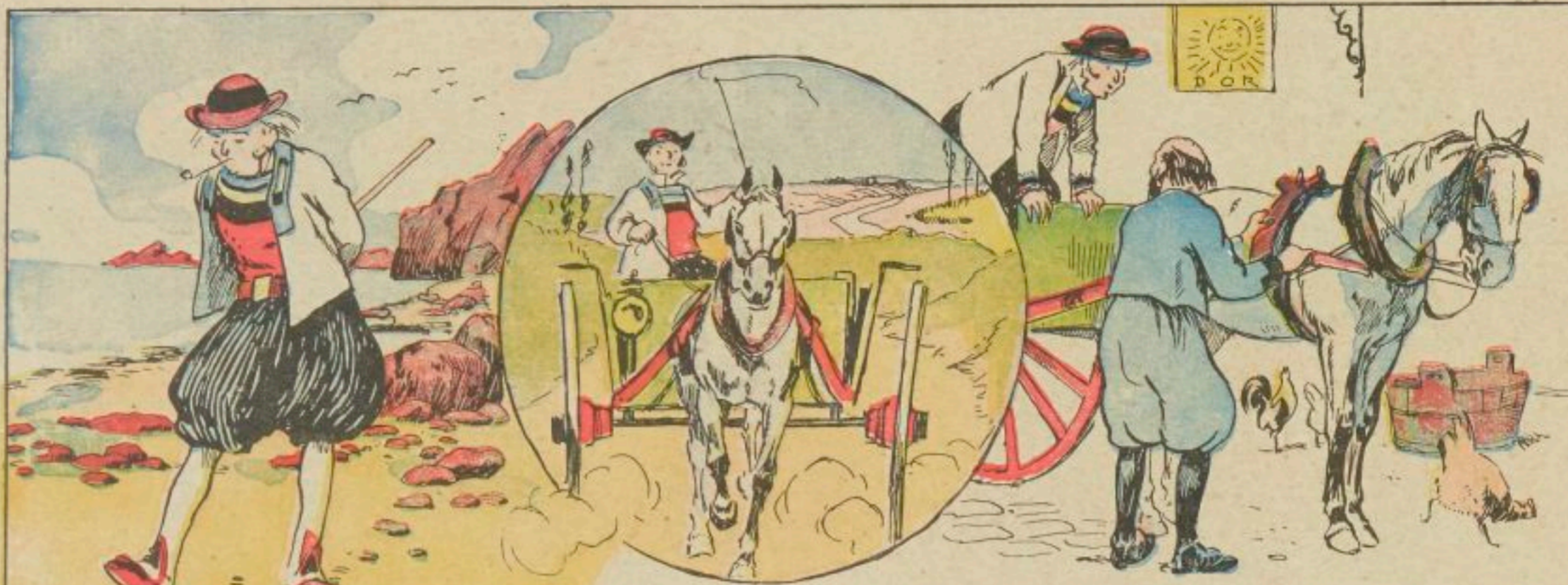
« Nô, madame, vous ne devez pas faire ainsi. Cette petite, elle ne faisait pas exprès... et elle était si réellement comique ! » C'est la dame anglaise qui vient d'entrer, accompagnée de Princess, et qui prend la défense de Bécassine. En présence de ce renfort, M^{me} Larevech n'ose pas insister. Elle sort.



« Oh ! continue l'Anglaise, chère miss Princesse, vous devez enseigner à cette comique petite comment elle doit dire aux clientes. Petite, nulle dame ne veut avoir de grandes mains. Miss Princesse, comment auriez-vous dit à la dame si en colère ? »

Princesse réfléchit un instant, puis : « Je lui aurais dit : Madame a une main charmante. Je vais cependant lui présenter une grande pointure, parce qu'on porte les gants très larges en ce moment. — Très bien, » approuve l'Anglaise. Mais Bécassine proteste...

... avec indignation. « Alors, faut tout le temps mentir quand on est vendeuse. Moi, j'veux pas mentir, j'aime mi-ux pas vendre. » Et la dame anglaise, de plus en plus enchantée d'elle, l'a embrassée sur les deux joues.



Depuis le départ de Bécassine, son oncle Corentin Labornez s'ennuie beaucoup à Clocher-les-Bécasses. Il n'a plus de goût à rien. Il ne chasse plus; il a renoncé à sa partie de manille. On le voit sans cesse se promener, d'un air las et rentrogné, sur la grève.

L'oncle Corentin a grande envie de revoir sa nièce, mais il juge au-dessous de sa dignité d'avouer que l'absence d'une petite fille est la cause de son marasme. Il prétexte donc des achats urgents à faire à Quimper, et part un beau matin, revêtu de ses habits du dimanche.

Suivant sa coutume, il se rend d'abord au *Soleil d'Or* pour y remettre sa charrette. « Si tu t'attends à recevoir des compliments au *Palais*, lui dit son vieil ami Bogozier, tu te trompes beaucoup. Ah! ta nièce en fait de belles!... Chaque jour une sottise nouvelle...



« ... M^{me} Quiquou est bien patiente, mais elle se lassera, et bientôt, tu seras trop heureux de me donner Bécassine comme servante. »

L'oncle Corentin a attribué ces propos à la plus basse jalousie, et il a quitté froidement son ami.

Au *Palais*, un fâcheux incident se produit. L'oncle Corentin apporte en cadeau une paire de superbes canards. Malheureusement, ceux-ci ont été mal attachés. Dès que le couvercle du panier qui les contient est soulevé, les canards s'échappent, volent çà et là, semant la confusion dans le magasin et l'effroi parmi les clientes.

M^{me} Quiquou est mécontente...



... et cela se marque dans sa réponse à l'oncle Corentin, qui sollicite une journée de congé pour sa nièce: « Emmenez-la tant que vous voudrez, dit-elle. Pour ce qu'elle fait ici!... On ne peut rien lui apprendre. »

« Ça ne m'étonne pas, répond naïvement l'oncle: elle sait quasiment tout. » Tous deux partent très satisfaits.

« Où allons-nous, Bécassine? — A la foire, oncle, si vous voulez bien. » La foire se tient depuis quelques jours. Bécassine y est venue déjà, mais, faute d'argent, en simple spectatrice. Elle entraîne rapidement son oncle vers une baraque...



.. et lui montrant un grand vase peinturé de couleurs criardes : « C'est y beau, oncle ! C'que j'serais contente d'avoir ça dans ma chambre... Et puis, c'est pas cher; y a qu'à donner deux sous et à tourner c't'affaire ronde. Du reste, c'est écrit : à tous les coups on gagne. »

L'oncle donne les deux sous. D'une main vigoureuse, Bécassine met la roue en branle « Gagné ! » dit le marchand. Déjà Bécassine a saisi le vase convoité, mais le forain l'arrête : le vase, c'est un gros lot; elle n'a droit qu'à un petit, parce que l'aiguille n'est pas sur un ruban rouge.



« Bon, dit Bécassine, j'vas recommencer. » Cette fois, elle pousse doucement la roue jusqu'à un des rubans. « V'là l'aiguille sur le ruban, j'ons droit au gros lot, crie-t-elle triomphalement. Donnez-moi le vase, m'sieur ! » Mais le marchand ayant déclaré que « ça n'est pas de jeu », une dispute violente s'engage entre eux. Déjà la foule s'amasse. L'oncle se hâte d'emmener sa nièce.



Elle est dégoûtée des jeux de hasard : « C'est tout voleurs, dit-elle. J'aime mieux les jeux d'adresse. » Justement, ils passent devant un billard anglais. Au nombre des lots, il y a un vase presque aussi beau que celui de l'autre boutique. Bécassine, rendue prudente, se fait minutieusement expliquer la règle. Elle aura son vase, si, avec une seule bille, elle abat les cinq quilles.



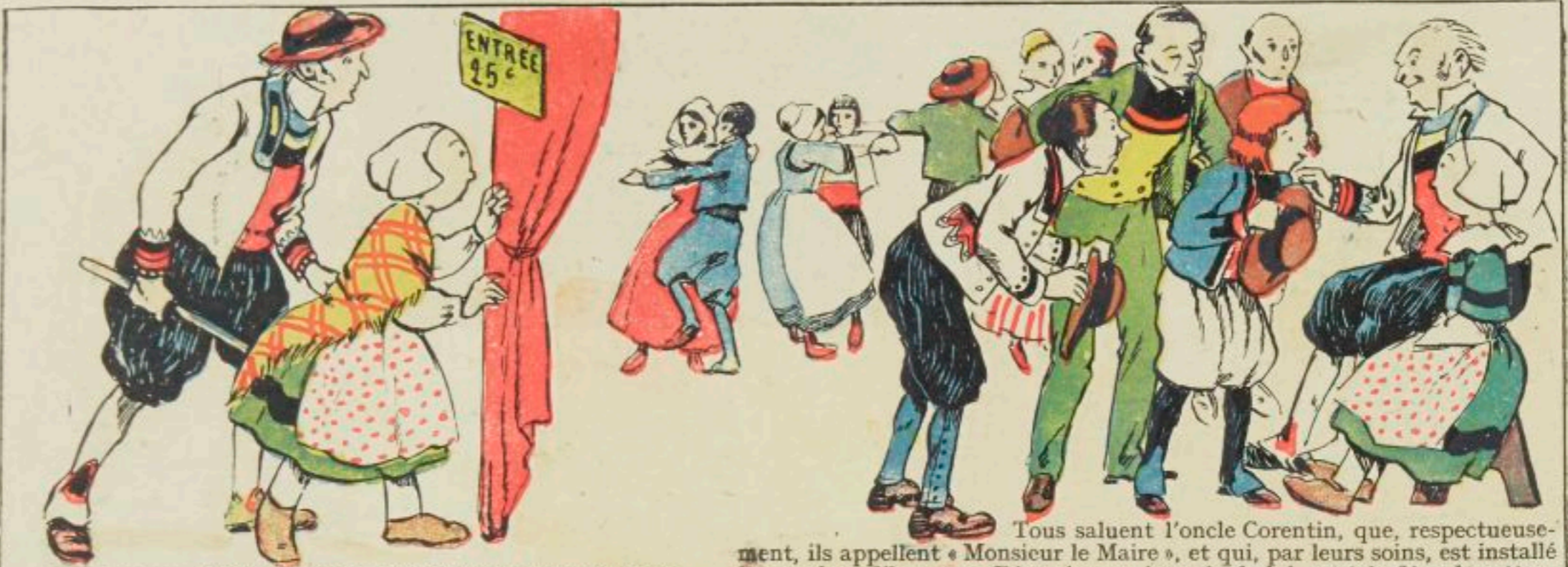
« J'vas pousser fort, dit-elle à son oncle. Ça me donnera plus de chances. » Et joignant le geste à la parole, elle lance un coup aussi violent...



... que s'il s'agissait de percer une montagne. Hélas ! la bille saute hors du billard. Elle vient s'abattre sur le beau vase qu'elle met en pièces. Bécassine n'en a que les morceaux, et l'oncle doit payer 3 fr. 75. Ces divertissements lui paraissent d'un prix un peu trop élevé.



Pour l'éloigner de ces dangereuses baraques, il propose à Bécassine d'aller voir le bal, qui vient de commencer et dont on entend la musique. Bécassine, déjà remise de sa déception, accepte avec joie.



« C'te chance, dit Bécassine en entrant dans la grande tente qui sert de salle de bal : y a tout Clocher-les-Bécasses ici. V'là François, Michel, et Yann, et Yvonnec. » Venus à Quimper pour la foire, ils s'accordent une heure de récréation.

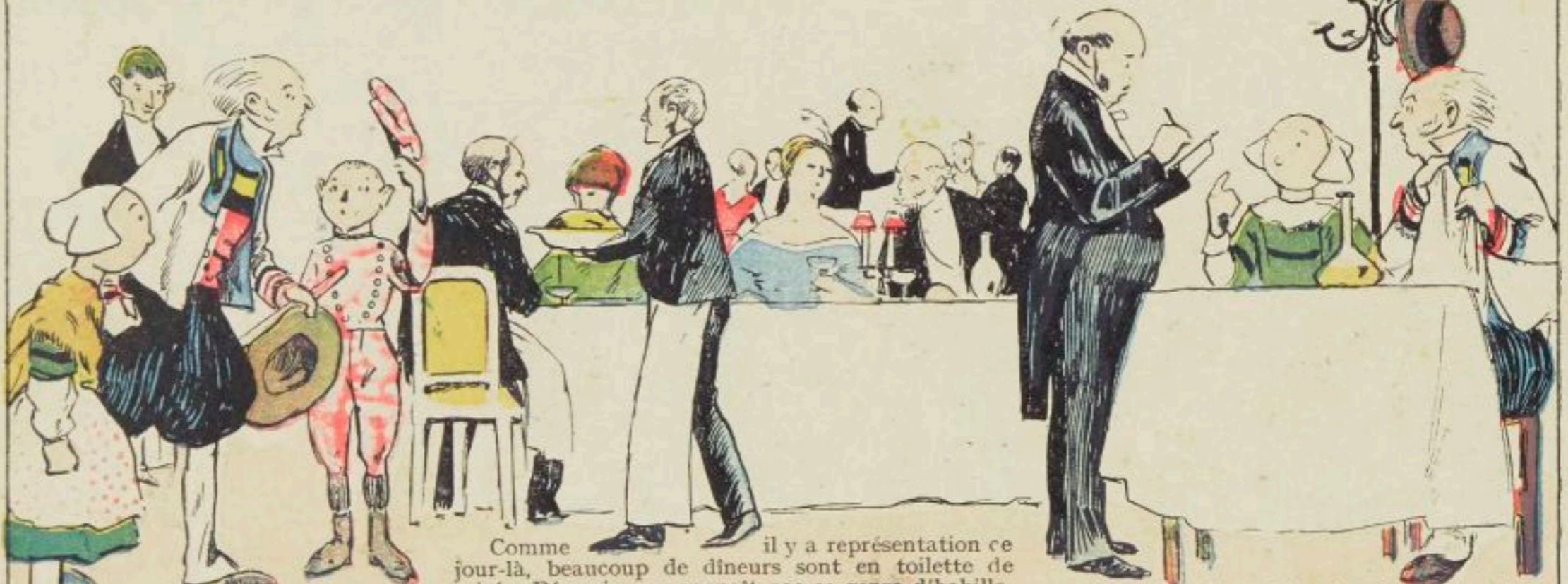
Tous saluent l'oncle Corentin, que, respectueusement, ils appellent « Monsieur le Maire », et qui, par leurs soins, est installé à une place d'honneur. Bécassine, assise près de lui, est très fière des attentions dont ils sont l'objet.



Yvonnec l'invite à danser. Ne doutant pas que la nièce tienne, autant que son oncle, à la correction et aux belles manières, il veut lui montrer qu'il connaît, lui aussi, les usages du monde : « Faut m'excuser, lui dit-il, j'pensais pas venir au bal... »

« ... aussi, j'ons pas de gants. » Bécassine tient à ne pas être en reste d'amabilité. Avec son plus gracieux sourire, elle répond : « Ça ne fait rien : j'me laverons les mains après, et j'vas protéger ma robe. » Et elle attache son mouchoir autour de sa taille.

On ne peut pas dire que Bécassine soit, en dansant, un modèle d'élégance. Elle manque fréquemment la mesure, marche sur les pieds de son danseur et bouscule les couples. Cela ne l'empêche pas de s'amuser beaucoup, et de trouver que le temps a passé trop vite quand son oncle lui dit qu'il est l'heure d'aller diner.



« Nous n'irons pas au Soleil d'Or, ajoute-t-il : Bogoziar a eu des mots qui ne me plaisent pas. Je vais te payer le restaurant du Théâtre : c'est le plus élégant de toute la ville. »

Comme il y a représentation ce jour-là, beaucoup de dineurs sont en toilette de soirée. Bécassine ne connaît pas ce genre d'habillement. Aussi, en entrant dans la salle, elle manifeste sa surprise : « Vrai, dit-elle, pour un grand restaurant, c'est des drôles de convives : rien que des garçons de café et des dames sans chapeaux !... » Non sans peine, ils trouvent une table, s'installent.

L'oncle a dit à Bécassine de commander. Elle examine la carte, puis elle fixe son choix sur un potage printanier, de la Moussaka, et des tournedos Parmentier. Ces noms mystérieux lui plaisent. Aussi sa déception est-elle grande quand on leur sert...



... du bouillon aux légumes, un hachis de bœuf aux tomates, et encore du bœuf avec des pommes de terre. Cependant, en même temps que le dessert, on a posé devant elle un cure-dents.

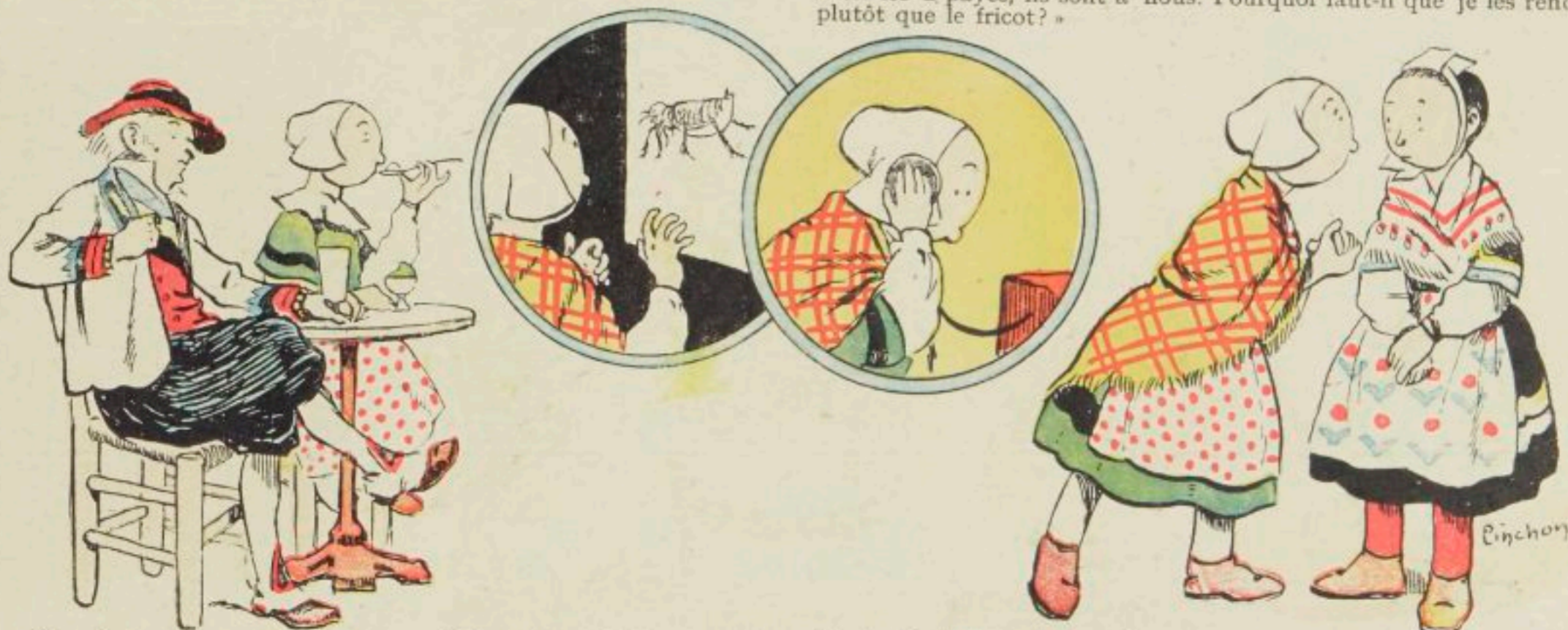
Cet objet bizarre l'intrigue fort. Ça doit être fameux, et cher, pour qu'on en ait si peu donné. Vainement elle essaie de le couper. Ensuite, elle le suce et ne lui trouve aucune saveur appréciable. Alors, elle appelle le garçon et, d'une voix courroucée :

« Dites donc, m'sieu, crie-t-elle, c'est-y que vous vous moquez de nous? Vous nous donnez des petits os au dessert, c'qui déjà n'est guère poli, et en plus vous avez enlevé la moelle de dedans. »



Lorsque le garçon apporte l'addition, qui monte à 9 fr. 50, l'oncle Corentin paye sans marchander, mais Bécassine s'indigne de nouveau : « Ma Doué, ce que c'est cher ! A la ferme, on mangerait huit jours avec cet argent-là... Et tout ça pour des choses ben ordinaires : du bouillon, du bœuf et un petit os !... »

« ... Mais faut être juste : couverts, o fr. 60, ça c'est pas de trop, parce qu'ils sont jolis, les couverts. Et c'est toujours utile. » Elle les essuie soigneusement et s'appête à les mettre dans sa poche. Le garçon l'arrête, les lui reprend. Bécassine est furieuse : « Puisque mon oncle les a payés, ils sont à nous. Pourquoi faut-il que je les rende plutôt que le fricot? »



L'oncle Corentin, au fond, trouve qu'elle a raison. Mais pour éviter un scandale et ne pas compromettre sa réputation d'homme du monde, il entraîne sa nièce au café attendant au restaurant. Là, Bécassine a mangé une glace ; elle a vu un cinéma et entendu un phonographe. Elle est émerveillée, ravie.

Il est très tard, près de 10 heures, quand son oncle la reconduit au Palais. « Tu t'es bien amusée? lui demande Dodo qui l'attendait. — Oh oui ! répond Bécassine. Je te raconterai cela demain. » Puis, avec un air de supériorité : « Mais c'était trop beau ; tu n'as jamais rien vu de pareil... Tu ne comprendras pas!! »

Pinchon



Pendant la nuit qui a suivi sa sortie avec l'oncle Corentin, Bécassine a mal dormi. Le bon dîner, l'énervernement résultant de tant de plaisirs ont fait fuir le sommeil. Vainement, elle se tourne et retourne dans son lit.



Elle a soif, elle a un peu de fièvre ; elle s'ennuie. A six heures du matin, n'y tenant plus, elle se lève, boit un grand verre d'eau...



... fait sa toilette, et descend au magasin.



Là, silence et solitude : le Palais n'ouvre qu'à huit heures. Bécassine n'aime pas rester inactive. Elle retire les volets de la devanture...



... puis balaie ; et, en brave fille qu'elle est, elle se réjouit de l'agréable surprise que la femme de ménage éprouvera en arrivant. Tandis qu'elle s'active à sa besogne, la bonne d'une cliente entre :



« Quelle chance ! dit-elle, c'est déjà ouvert chez vous ! — Non, mamzelle, rectifie Bécassine, y a encore que moi d'ouverte. — Bon, ça me débarrasse de mon paquet que j'aurais eu à porter pendant mes courses en ville. Tu le remettras à Mme Quiquou. »

La bonne, pressée, va sortir ; Bécassine l'arrête.



— Ah ! si, j'oubliais. C'est la jupe que ma maîtresse avait donnée à arranger. Tu diras qu'elle ne peut pas la mettre, parce qu'il y manque les reprises perdues. — Quoi qu'il y manque ? — Les reprises perdues, je te dis. C'est pas difficile à comprendre. »



Bécassine ignore totalement ce que cela signifie, mais elle se garde bien de le demander. Sa seule idée, c'est qu'il y a eu quelque chose de perdu, quelque chose d'important puisque, faute de cela, la jupe ne peut pas être mise.



« C'est grave, murmure-t-elle en hochant la tête ; qui que c'est qu'a pu faire c'te bêtise ? Faut le savoir. » Elle se précipite au seuil du Palais. « Mamzelle, crie-t-elle, qui c'est l'ouvrière qu'a travaillé sur la jupe ? — C'est Dodo, » répond la bonne qui, déjà, est presque au bout de la rue et s'éloigne rapidement.



Dodo !... Cette réponse consterne Bécassine. Dodo, son amie chérie, responsable de cette faute, de cette perte importante ! Dodo risque d'être grondée, renvoyée peut-être !. C'est affreux.

Heureusement, elle est là, elle, Bécassine ; et elle a une heure encore pour réparer le désastre... Mais, au fait, peut-être que Dodo se rappellera, lui donnera une indication utile. En trois bonds, Bécassine monte dans la chambre de Dodo.

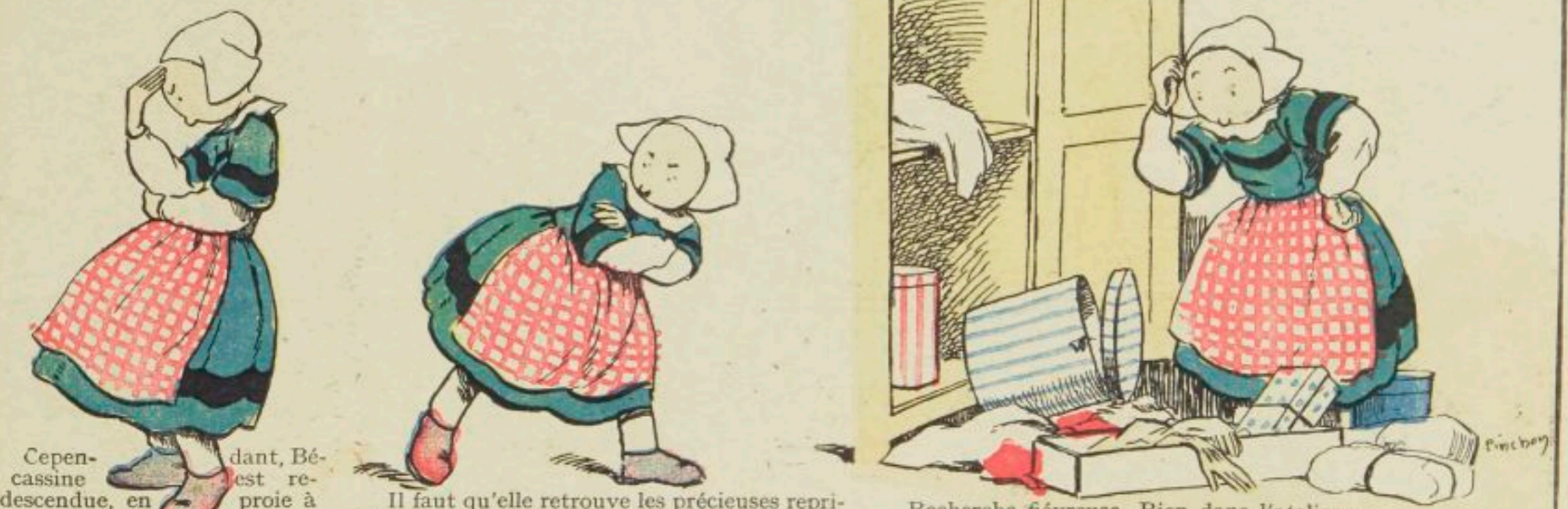
« Réveille-toi ! » lui dit-elle d'une voix angoissée, mais basse, en la secouant comme un prunier... Peine perdue : allez donc réveiller, dans son lit, quelqu'un qui dort debout, qui dort en travaillant, en mangeant, qui passe sa vie à dormir.



Autant vaudrait secouer une statue de pierre. Dodo ne bronche pas, n'ouvre pas un œil, même quand Bécassine, dans une suprême tentative, lui envoie à la figure la moitié du contenu de son pot à eau.

(J'ouvre ici une parenthèse pour vous confier qu'une demi-heure après, à son réveil, Dodo a été fort étonnée de trouver sa figure et ses cheveux inondés...)

Et, attribuant ce phénomène à une sueur nocturne anormale, indice peut-être d'une grave maladie, elle a été demander un médicament au pharmacien.)



Cependant, Bécassine descendue, est revenue à un sombre désespoir, que remplace bientôt une résolution inébranlable : A tout prix, elle sauvera Dodo.

Il faut qu'elle retrouve les précieuses reprises perdues avant que M^{me} Quiquou soit informée ; et elle se fera hacher en petits morceaux plutôt que de dire un seul mot d'un incident si dangereux pour son amie.

Recherche fiévreuse. Rien dans l'atelier ; rien dans le magasin. Bécassine ouvre les armoires, fouille les tiroirs, non sans y laisser un désordre qui témoigne de son passage. Rien ! toujours rien !



Où peuvent-ils être, ces maudits objets perdus?... Peut-être les a-t-on ramassés, sans les voir, avec les balayures, et jetés... La mère Fanny, la femme de ménage, vient d'arriver. Fort surprise de trouver le ma-



gasin ouvert... inquiète même (on parle tant de cambrioleurs !), elle n'a osé entrer qu'escortée de quelques commères des environs. La vue de Bécassine la rassure. « Quoi donc qu'y a, petite, que tu t'es levée à si bon matin? — J'cherche des choses perdues, Mame Fanny. Peut-être que je les retrouverai dans les ordures. Où qu'on les met? »



« Là, dans cette grande boîte, devant la porte... Mais quoi qu'est, ces choses perdues? Et qui les a perdues? — Ça, Mame Fanny, j'peux pas le dire. Vous m'offririez un million, j'le dirais pas. » La mère Fanny, qui est curieuse, grommelle avec dépit.

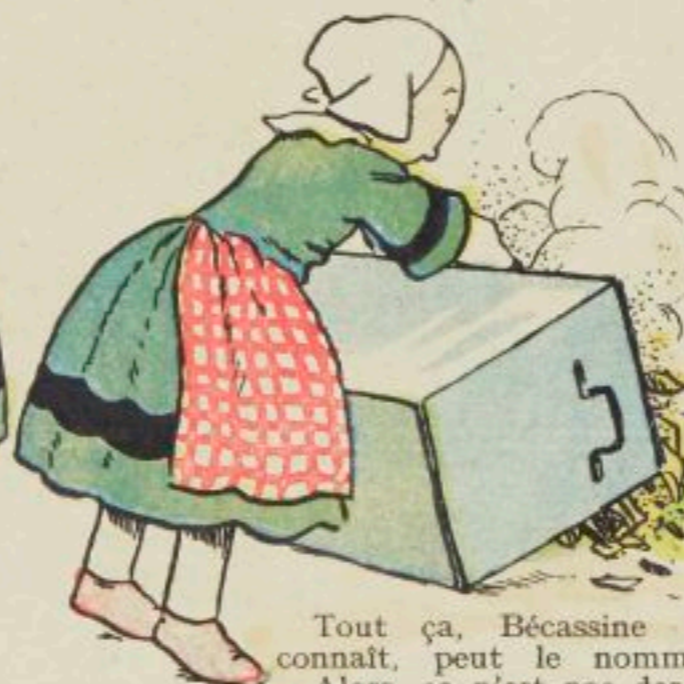
Toutefois, elle ne tente pas l'offre d'un million, la jugeant au-dessus de ses moyens. Les commères, déçues, se dispersent, allant à leurs affaires ou à leur ménage, non sans commenter vivement cet incident mystérieux.



Bécassine s'est assise sur le bord de la boîte, pour mieux réfléchir, car une difficulté s'est présentée à son esprit : Ce qu'elle cherche, elle ne sait pas de quelle façon c'est fait : alors, comment le reconnaître? Le résultat de sa méditation ne tarde pas. Elle le résume en cette formule claire et précise : « J'le reconnaitrai à ce que j'le reconnaitrai pas comme quelque chose que j'connais. »



Et à l'œuvre maintenant. Bien-tôt, une partie du contenu de la boîte s'étale en bel ordre sur le trottoir. Il y a une bouteille cassée, des chiions, des débris ménagers.



Tout ça, Bécassine le connaît, peut le nommer : Alors, ça n'est pas des reprises, les reprises perdues. Il faut chercher plus au fond, et le plus simple lui paraît être de retourner la boîte, pour la vider d'un coup.



A ce moment, surviennent les boueux. Ils ne sont pas contents de voir leur travail augmenté. Enfin, connaissant Bécassine, ils ne diraient trop rien, si celle-ci, lorsqu'ils veulent ramasser les ordures, ne se dressait en déclarant qu'ils ne toucheront à rien, rien absolument.



Dispute, invectives. Au bruit, un agent de police accourt. Il est brave homme, mais bourru, très à cheval sur le règlement. Il prononce des phrases menaçantes : « Tapage dans la rue... Infraction à l'ordonnance de M. le maire... Soumission immédiate, ou sinon... »

Et le résultat est que Bécassine, s'entêtant à ne pas céder, s'obstinant à ne pas révéler ce qu'elle cherche, est conduite au poste. Comme elle a essayé de lui échapper, l'agent la tient par le bras. Et les gamins et gamines du quartier, laissant l'école s'ouvrir sans eux, leur font cortège.



Bécassine tremble : dans le cinéma qu'elle a vu la veille, il y avait une terrible histoire de prisonnier enchaîné dans un sombre cachot, n'ayant, pour se nourrir et s'abreuver, que du pain noir et l'eau d'une cruche. Elle s'attend à un traitement pareil : mais, héroïque, elle ne se justifiera pas, elle ne compromettra pas Dodo.



Et lorsqu'elle est amenée devant le commissaire, elle tend ses mains : « J'ai rien vous dire, m'sieur. Mettez-moi la chaîne, donnez-moi le pain noir et la cruche. — La cruche, c'est toi, » répond en riant le commissaire, qui n'attache pas à l'incident plus d'importance qu'il n'en a... Après une sermon paternelle, il fait mettre en liberté Bécassine.



En rentrant au Palais, celle-ci a rencontré Mme Quiquou et Dodo qui, toutes deux très émues, allaient la réclamer... Elles n'ont pu obtenir de Bécassine aucune explication ; mais heureusement, la bonne qui avait apporté la jupe est arrivée sur ces entrefaites, et...

... grâce à elle, on parvient non sans peine à deviner ce dont il s'agissait... Maintenant que tout est découvert, Bécassine juge qu'elle peut, sans inconvenient, poser une question : « Madame, demandez-t-elle, ces fameuses reprises perdues, comment que c'est fait au juste ? — Ce sont des reprises... »

« ... Et fines qu'on ne les voit pas. — Si on ne les voit pas, dit Bécassine, c'est impossible à retrouver. » Et, se tournant vers Dodo : « Tâche de plus en perdre, Dodo. Tu vois tous les embrouillamini que t'as faits avec ton manque de soin. »



« Tout le monde est sens dessus dessous au Palais. Paraît qu'il va y avoir une grande fête à notre Patronage, pour célébrer son cinquième anniversaire. On ne sait pas ce que ce sera : on cherche à deviner, on cause, on discute. »



« Aujourd'hui, Mme la baronne Lémable, la présidente du Patronage, est venue. On l'a toutes entourée, questionnée : « C'est-y vrai, madame, qu'y aura une fête ? » « Qu'est-ce que ça sera ? » Elle a répondu : « Ce sera une représentation théâtrale. Vous aurez toutes un rôle. On va jouer *Esther*. »



« J'étais contente, et ça m'a donné l'idée d'une farce. J'ai toujours aimé ça, et depuis que je suis allée dans le grand monde, au bal, au restaurant, avec mon oncle Corentin, je suis bien plus dégourdie. Je me suis avancée au milieu du groupe et j'ai dit : « Alors, c'est une pantomime qu'on va jouer ! »



« Personne ne comprenait ; Mlle Princesse, qui fait toujours celle qui sait tout, expliquait : « Mais non... *Esther*, c'est l'histoire d'une reine juive qui épouse le shah de Perse. » Et patati, et patata... Moi, j'ai repris : « J'ons bien entendu Mme la baronne. Elle a dit : *On va jouer ET S'TAIRE*. Alors c'estr une pantomime qu'on va jouer. » Et j'ai éclaté de rire. Je croyais que les autres en feraient autant ; pas du tout. »



Elles ont dit seulement : « Tiens, un calembour !... Bécassine qui fait de l'esprit ! » Dodo a été plus gentille. Elle m'a embrassée en me disant : « Y a mieux ; » mais, pour un début, ça n'est pas mal. »

Après, Mme Quiquou a dit qu'il fallait que la représentation fasse honneur au Patronage, de bien nous appliquer, qu'on aurait congé tous les jours une heure, après le déjeuner, pour les répétitions. On a toutes crié : « Vive mame la baronne ! Vive mame la Directrice ! »



Et puis, on a voté pour désigner les actrices. Mme la baronne craignait de faire des jalouses en choisissant elle-même. Elle a dicté les noms des personnages ; nous avons écrit en face celles que nous voulons pour les représenter ; et on a mis les papiers dans une boîte, comme j'ai vu faire à Clocher-les-Bécasses un jour d'élections.



« Y a eu de l'émotion quand madame Quiquou a donné le résultat. Esther, ça sera M^{lle} Princesse. Son mari ça sera Fanny, la vendeuse de la chaussure. Elle est grande et forte comme un homme. Je lui ai dit : « Tu seras très bien en « Russe. » Elle n'a pas compris. C'est pourtant clair, puisque le mari d'Esther s'appelle Assué-Russe.



« ...Moi je ferai Élise, une camarade d'école de la reine, à ce qu'il paraît. J'ai commencé tout de suite à apprendre mon rôle. Y en a long. Je lis tout haut en me bouchant les n'êtes pas trop les courants de ce qui se prépare.



oreilles pour ne pas être distraite. Ça clientes, vu que tout Quimper est au



Le lendemain. — « Je ne ferai pas Élise. Voilà ce qui s'est passé. Je suis arrivée très contente à la première répétition, parce que je savais mon rôle sur le bout du doigt. Je l'avais récité le matin, sans manquer un mot, à Dodo, qui en ouvrait, d'admiration, une bouche comme un four.



« M^{me} la baronne dit : « C'est Esther qui commence ». J'écoutais pas Esther, vu que je me répétais mon rôle tout bas. « Eh bien ! à toi, Bécassine, » dit M^{me} la baronne. Alors je m'avance, et je leur débite mon affaire joliment bien, tout d'une traite, sans seulement souffler, d'un bout à l'autre la scène I, la scène II...



« ... Je fermis les yeux pour mieux me rappeler. Je sentais bien qu'on me tirait, qu'on me bousculait, mais je croyais que c'était dans la pièce ; et il me semblait qu'on me parlait, mais je criais si fort que je n'entendais pas les autres. Après la scène II, il a bien fallu m'arrêter pour respirer. Alors, j'ai vu que tout le monde était après moi.



« On me disait : « C'est pas comme ça. Faut attendre les répliques ; faut parler chacune à son tour. » Est-ce que je pouvais deviner, moi ? On ne m'explique pas, et puis après on dit que je fais des bêtises ! même, j'étais pas trop contente. M^{me} la baronne m'a dit gentiment : « Ne te fais pas de chagrin ; on va recommencer...

« ...Laisse parler Esther, je te ferai signe quand ce sera à toi » Là-dessus, Esther — M^{lle} Princesse, je veux dire — raconte son histoire, et en faisant des mines, des sourires, une voix comme si elle chantait. De l'écouter, ça me fait perdre le fil.



« M^{me} la baronne me fait signe ; j'ouvre la bouche, mais sans pouvoir trouver un mot : j'avais tout oublié. Alors M^{me} la baronne a décidé que je ferai une jeune Israélite du chœur. J'aime mieux ça parce qu'on répète toutes ensemble la même chose. C'est plus facile.



« Ça n'est pas si commode que je croyais, mon nouveau rôle, et y a eu toutes sortes d'anicroches pendant les répétitions... Nous autres, les jeunes Israélites du chœur, on doit entrer en disant : *La reine nous appelle. Allons, rangeons-nous auprès d'elle. La première fois, on est entrées bien en rang, en marchant au pas : une, deux ! une, deux !*

« Mme la baronne a dit : « Ça n'est pas ça. Vous n'êtes pas des soldats, ne marchez pas comme un bataillon ; et prenez un air naturel ; tenez l'air que vous avez quand Mme Quiquou vous appelle... Recommencez. » On a recommencé. Les autres sont toutes entrées bien calmement, sans se presser. Ça me faisait bouillir : quand Mme Quiquou nous appelle, nous avons peur d'être grondées,...

« ... alors nous arrivons en courant et nous disons : « Qu'est-ce qu'il y a pour le service de Madame? »... C'est ce que j'ai fait... et on m'a dit que c'était mal. C'est drôle, j'obéis toujours et on n'est jamais content.



« Après ça, le chœur chante une espèce de cantique. Faut être juste, j'ai pas une jolie voix, je le sais. Mais on m'avait dit de chanter, j'ai chanté, et de toute ma force encore. Seulement, aussitôt que j'ai eu la bouche ouverte, toutes les jeunes Israélites se sont mis les mains sur les oreilles en criant : « Quelle horreur ! c'est faux ! »

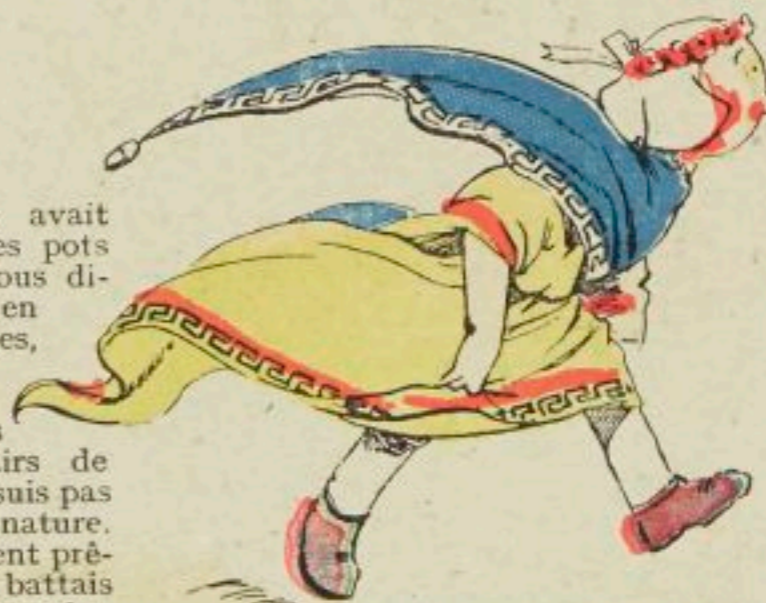


« Pour les calmer, Mme la baronne m'a dit de faire seulement semblant de chanter. M^{lle} Princesse voulait même m'empêcher de jouer. Mais Mme la baronne a dit : « Ça lui ferait de la peine. Attendons la répétition en costumes pour voir si on peut la garder. »



« Pour cette répétition-là, on avait arrangé la grande salle comme un vrai théâtre, avec des décors et des lumières partout, qu'on en était ébloui. Nous, les jeunes Israélites, on s'habillait toutes ensemble dans la pièce d'à-côté. M^{lle} Vif-Argent nous avait distribué nos costumes, qui étaient des espèces de robes flottantes.

« Elle nous avait aussi donné des pots de rouge en nous disant de nous en mettre aux joues, parce que, sans ça, aux lumières, nous aurions des airs de Pierrot. Moi, j'suis pas vive de ma nature. Les autres étaient prêtes que je me battais encore avec ma robe, sans savoir dans quel sens la passer.



« Dépêche-toi donc, qu'elles me disent ; c'est le moment d'entrer en scène. » Et elles partent... Je me débrouille comme je peux avec ma maudite robe. Je mets du rouge au hasard, et me voilà à courir vers la scène, où déjà j'entendais le chœur réciter *La reine nous appelle...* etc.



« J'entre, toujours en courant... Et aussitôt le chœur cesse de parler... Esther, Elise, les Israélites, tout le monde se tord... Il paraît que j'aurais pas dû garder ma coiffe, ni relever ma jupe de façon à laisser voir mes bas, et puis que mon rouge était mal mis... Est-ce que je pouvais savoir? C'est la première fois de ma vie que j'étais jeune Israélite.

« Mme la baronne m'a dit : « Ça n'est pas possible de te laisser jouer... Tu t'occuperas des accessoires. Voici la liste. Veille à ce que rien ne manque. »

« Madame peut compter sur moi, » que j'ai dit, et je vous assure que, grâce à moi, ça a joliment bien marché aux répétitions suivantes. J'étais de faction à côté de ma table aux accessoires : personne n'entrait en scène sans avoir ce qu'il lui fallait. Il n'a rien manqué... Du moins, je le croyais.



« C'est le soir même de la représentation, cinq minutes avant le commencement, que j'ai vu qu'on avait oublié un accessoire important... Pour m'occuper, je me répétais le rôle qu'on m'a enlevé, le rôle d'Elise. J'arrive à la septième ligne : Là, tu verras d'Esther LA POMPE et les honneurs.

« Bon, que je me dis, Esther doit avoir une pompe, et personne n'y a pensé. Heureusement que je suis là. » Je me précipite chez le père Zéphyrin, le concierge, qui est aussi jardinier. Je lui demande : « Avez-vous une pompe? Il en faut une pour le théâtre. — Une pompe, qu'il répond, y en a une dans la cour, mais ça serait dur à démonter. Vous pourriez pas vous arranger avec un arrosoir? »

« N'est-ce pas, ça valait mieux que rien. Je prends l'arrosoir et je remonte quatre à quatre. Esther était en scène, mais elle ne parlait pas, elle écoutait Elise. J'appelle doucement : « Mame la reine... » ; je passe mon arrosoir en disant : « Prenez vite ça... pour remplacer la pompe. »



« Et je file dans la salle pour juger de l'effet. Tous les spectateurs riaient, Elise se tordait... Enfin, c'était un grand succès : on voyait que tout le monde s'amusaient bien... excepté Esther, qui était tout empotée avec son arrosoir et qui paraissait vexée. Ah ! elle n'est pas commode à contenter, M^{lle} Princesse !

« Après le spectacle, elle m'a fait une scène à tout casser, en disant que j'avais fait exprès de la rendre ridicule, et puis un tas d'autres méchancetés. Pourtant, je ne cherchais qu'à lui être utile... J'avais pensé un moment à me faire actrice, mais j'y renonce : le théâtre, c'est trop compliqué pour moi. »



« Le lendemain de la grande représentation d'Esther, j'ai demandé à M^{me} Quiquou quel travail elle allait me donner maintenant. Elle m'a répondu : « Tu feras un peu de tout. » Moi, j'aime bien savoir comment les choses s'appellent.



« Alors j'ai couru après M^{me} Quiquou qui s'en allait, et je lui ai dit : « Siou plaît, Madame... Quand on fait un peu de tout, on n'est ni ouvrière, ni vendeuse, ni comptable... Quoi qu'on est ? » Elle a dit en riant : « On est factonton. » Du moins, il m'a semé entendre ce mot-là.



« J'ai cru d'abord que c'était un poste important, quelque chose comme une surveillante. J'ai commencé à tourner dans le magasin et l'atelier en regardant les autres travailler et en leur faisant des observations quand elles perdaient leur temps.



« Mais elles m'envoyaient toutes promener, et même quelquefois pas bien poliment. M^{lle} Princesse, qui est encore plus méchante pour moi depuis l'histoire de l'arrosoir, m'a dit : « Tu n'as pas bientôt fini de nous ennuyer ? Quand on n'est pas capable de faire quelque chose, on laisse au moins les autres tranquilles. »



« Je lui ai répondu : « Mamzelle, je fais mon emploi de factonton. » Elle a pris son grand air de princesse : « Factonton ! qu'elle disait aux autres... Vous l'entendez ! Elle ne sait pas même prononcer le français et elle se croit quelque chose !... »



« ... Mais tu ne vois donc pas, petite niaise, que M^{me} Quiquou est trop bonne pour te renvoyer, et comme tu n'as fait que des bêtises partout où elle t'a essayée, elle préfère te nourrir à ne rien faire. »



« Ça m'a donné un grand coup parce que j'ai bien compris, à l'air des autres, qu'il y avait du vrai là-dedans. Dode a vu que j'avais envie de pleurer, et elle est venue gentiment m'embrasser, mais ça ne m'a pas consolée.



« Je suis remontée dans ma chambre. J'ai fait mes réflexions, j'ai vu qu'en effet j'ai pas gagné beaucoup d'argent à cette bonne M^{me} Quiquou depuis que je suis à son service. « Je ratrapperai ça par un coup d'éclat, » que je me suis promis. Alors je me suis sentie toute rassérénée, comme on dit



« ... et je suis redescendue pour chercher l'occasion de mon coup d'éclat. J'ai trouvé M^{me} Quiquou en train de regarder un trousseau de mariée que l'ouvrière de la blanchisseuse rapportait. C'est pour la fille de la plus riche cliente du Palais. Quel beau trousseau !



« De la toile si fine, et des dentelles, et des petits plis, et des broderies. Un trousseau de reine, quoi ! Je trouvais ça superbe, mais M^{me} la Directrice n'était pas de mon avis. Elle disait : « C'est mal blanchi ; le linge est tout jaune. On aurait dû le passer au bleu. » Elle a appelé M^{lle} Vif-Ar-gent qui a parlé comme elle.

« Bien sûr, a-t-elle dit, la cliente ne voudra pas le trousseau comme ça. Il faut absolument le passer au bleu. » Mais l'ouvrière a répondu que chez elle on ne pouvait pas s'en charger, vu que sa patronne, la blanchisseuse, est malade. M^{me} Quiquou et M^{lle} Vif-Ar-gent répétaient : « Quel ennui ! C'est la saison des étran-gers ; toutes les blanchis-seuses ont de l'ouvrage plus qu'elles n'en peuvent faire »



« Et elles sont parties en ville chercher des ouvrières pour ce fameux passage au bleu... Je ne disais rien, et je riais en dedans, bien contente, parce que je tenais l'occasion de mon coup d'éclat. Ah ! elle aime le linge bleu, la cliente ; eh bien, j'allais arranger le trousseau à son goût, et moi toute seule, sans me faire aider de personne.



« J'ai pris la pièce de cinq francs que l'oncle Corentin m'a donnée quand il est venu à Quimper, et j'ai couru chez M. Pintou, le marchand de couleurs. « M'sieu, que je lui ai dit, il me faut un plein seau de bleu, et du beau, du meilleur ; je regarde pas à la dépense. » Il m'a arrangé ça tout de suite.



« Je suis rentrée par la petite porte ; j'ai monté mon seau et le trousseau dans le grenier, pour pas être vue, parce que je veux que ça soit une surprise. J'ai trempé la lingerie dans la couleur, et j'ai étendu le tout sur des ficelles.



« C'est un peu poissant ; j'ai dû pas mal me barbouiller, et y aura à faire un bon nettoyage sur le parquet où ça égoutte. Mais c'est d'un bleu magnifique. On peut pas voir plus bleu.



« J'écris ça au coin de la fenêtre, en guet-tant le retour de M^{me} Quiquou pour l'appeler tout de suite et jouir de sa surprise. Comme elle sera contente !... »



M^{me} Quiquou rentrait au Palais, satisfaite d'avoir trouvé une blanchisseuse habile qui voulait bien se charger de mettre au point le trousseau. Elle s'entendit appeler par une voix qui semblait venir du ciel. Elle leva la tête,

Le corps à demi sorti d'une lucarne, Bécassine criait : « Madame, ça serait-il un effet de votre bonté de monter au grenier tout de suite ? J'vous ons préparé une surprise. — Qu'est-ce encore inventer ? » se deangoisse M^{me} Quiquou.

Elle monta. Bécassine l'attendait dans l'escalier... une Bécassine radieuse et méconnaissable, dont la figure, la coiffe, la robe disparaissaient sous une couche visqueuse de peinture bleue. Sans laisser à sa patronne le temps de parler, elle cria triomphalement : « Plus besoin de blanchisseuse, Madame... »

« ... j'ons fait ce qu'il fallait au trousseau. Regardez si c'est bien passé au bleu. » Et elle ouvrit toute grande la porte du grenier... Devant le lamentable spectacle qui s'offrit à elle, M^{me} Quiquou faillit s'évanouir.

Elle se laissa tomber sur une chaise et ne put que répéter d'une voix désolée : « Ah ! mon Dieu ! » Bécassine la regardait, d'abord stupéfaite de ne pas recevoir de compliments, peu à peu prise d'inquiétude, commençant à se demander si ce qu'elle avait fait était bien le coup d'éclat rêvé.

Cependant quelques ouvrières montèrent à leur tour ; leurs exclamations attirèrent leurs camarades.

Tout le personnel du Palais fut bientôt réuni dans le grenier. Et les langues marchèrent ; et les reproches tombèrent drus comme grêle sur la pauvre Bécassine. Ce trousseau, on y avait travaillé avec joie. Il était si joli ! Il ferait tant d'honneur à la maison !... Et tout cela perdu, saccagé en une heure par cette petite sotte ! Toutes ses compagnes, furieuses, l'invectivaient.

Ce fut M^{me} Quiquou qui prit sa défense : « Allons, laissez-la. Elle ne l'a pas fait exprès... Son intention était bonne. » Et Bécassine qui, sous les invectives, s'était rebiffée comme un coq en colère, fut si touchée de l'indulgence de sa patronne qu'elle fondit en larmes.



Elle gagna sa chambre, se nettoya comme elle put, d'un croûton de pain, trop honteuse pour vouloir se montrer dans la salle à manger. Quand des bruits de pas dans le couloir lui eurent appris que les employés de M^{me} Quiquou avaient gagné leurs chambres...



... elle alla frapper à la porte de Princesse : « Qu'est-ce que tu veux ? dit sèchement celle-ci. Quelle bêtise as-tu encore faite?... » Mais elle lui vit une figure si bouleversée, des yeux si gonflés de larmes, qu'elle eut honte de sa dureté.



« Mamzelle, dit Bécassine, je suis venue vous demander quelque chose... Les autres, elles sont trop gentilles, elles ne me diraient pas la vérité... Vous, vous me la direz. Voilà : Croyez-vous qu'en m'appliquant bien, j'pourrai gagner ma vie au Palais et rendre à M^{me} Quiquou tout l'argent que je lui ai coûté ? » Princesse héchécée... Mais on lui demanda la vérité, elle la dit.



« Merci, Mamzelle, reprit Bécassine. Alors, faut que j'm'en aille d'ici, vu que M^{me} Quiquou est trop bonne pour me renvoyer. » Elle allait sortir, Princesse la retint, l'embrassa en lui disant : « C'est très bien, Bécassine, tu as de la conscience et du courage. » Presque timidement elle ajouta :



« Il ne faut pas m'en vouloir si j'ai été parfois injuste pour toi. » Et en parlant ainsi elle avait des larmes aux yeux ; car Princesse n'est pas méchante, un peu vaniteuse et sèche seulement. Cependant, rentrée dans sa chambre, Bécassine écrivit longuement...



... ensuite elle emballa avec soin ses hardes.



A la pointe du jour, elle descendit l'escalier à pas de loup, sortit de la maison, regarda le Palais avec émotion, envoya des baisers dans la direction de la chambre de Dodo, puis s'éloigna à grands pas.

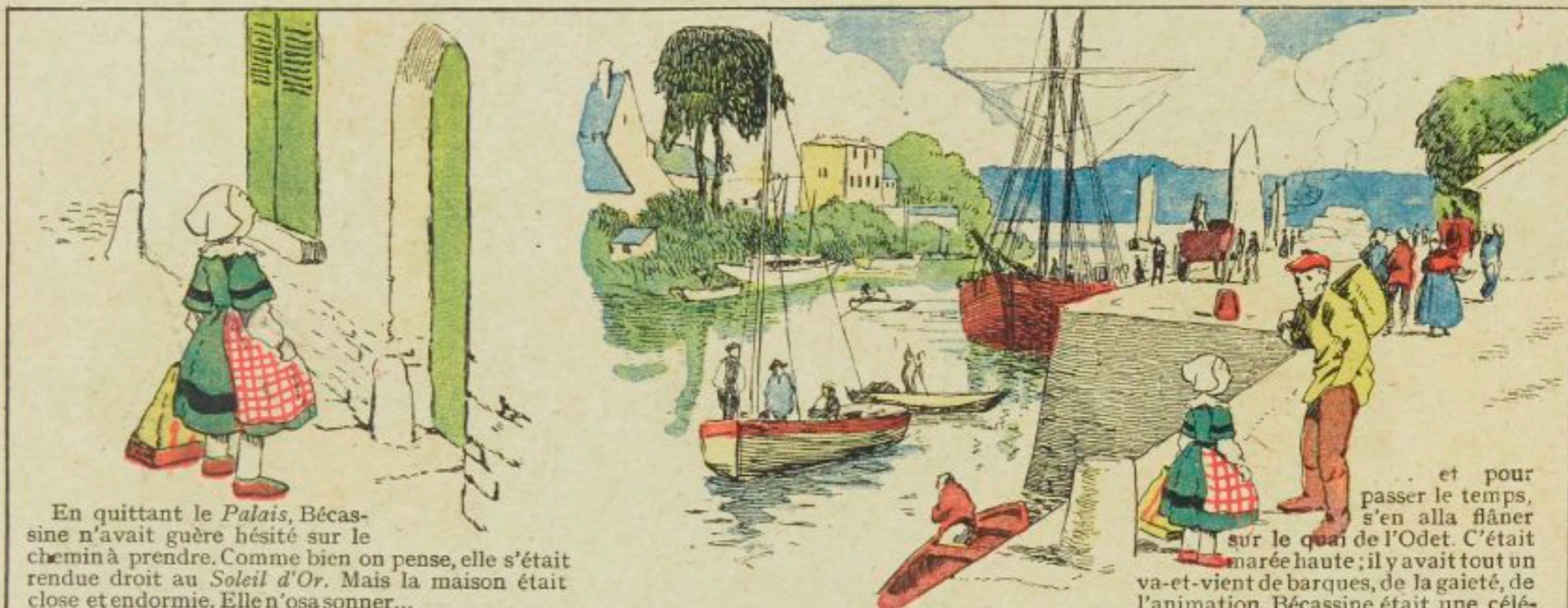


Deux heures après, M^{me} Quiquou entra dans la chambre de Bécassine. Une lettre était placée bien en évidence sur la table. « Pauvre petite, dit la directrice après avoir lu, elle a un cœur d'or. Elle m'a coûté cher, et pourtant je la regretterai ».



Elle appela Vif-Argent, Princesse, Dodo, leur remit la lettre, puis sortit pour télégraphier aux parents de Bécassine et à M^{me} de Grand-Air. Nous reproduisons la lettre de Bécassine.

Respiquetée Madame
 Je m'en va, rapport
 que je veu pa ka coze
 de moi' votre, l'ô palet
 y soye ruine, et que je
 gagne pa votre bon
 friko, et que vou zavé
 la bonté de me gardé
 tou de m'aimé et que je
 vou zen remerci ben.
 Je vou salut ben
 Madame et sa compagni
 votre devoué
 Bécassine



En quittant le Palais, Bécassine n'avait guère hésité sur le chemin à prendre. Comme bien on pense, elle s'était rendue droit au Soleil d'Or. Mais la maison était close et endormie. Elle n'osa sonner...

et pour passer le temps, s'en alla flâner sur le quai de l'Odet. C'était marée haute; il y avait tout un va-et-vient de barques, de la gaieté, de l'animation. Bécassine était une célé-

brité, tout au moins une curiosité de Quimper. Qui ne l'y connaissait? Un pêcheur l'interpella: « Un coup de main, petite, pour décharger notre poisson? En récompense, tu mangeras la soupe avec nous.»



Manger enfin un repas qu'elle aurait gagné, c'était le rêve de Bécassine. Elle accepta l'offre avec enthousiasme, s'activa, fit de bon ouvrage, reçut des compliments.

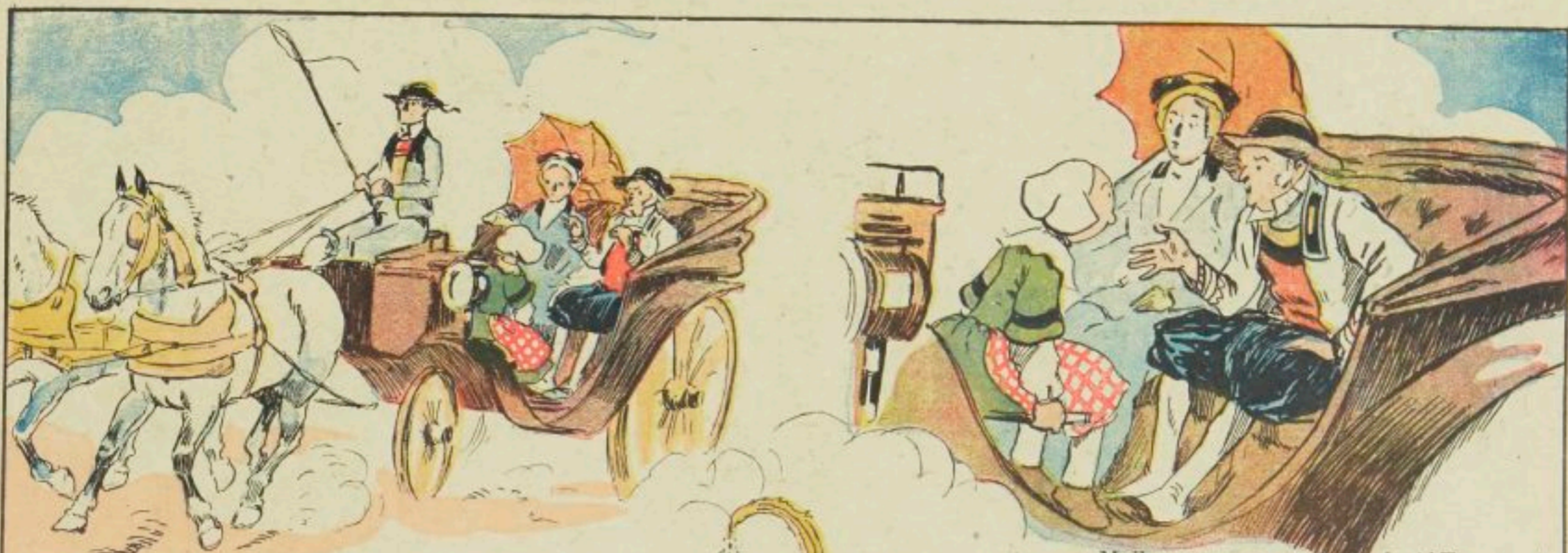
La savoureuse soupe de poissons, cuite et mangée en plein air, lui parut délicieuse. Son grand chagrin s'était évanoui. Elle se reprenait à sa gaieté habituelle et, de nouveau, voyait la vie en rose.



« Encore trop tôt pour aller au Soleil d'Or, se dit-elle quand les pêcheurs la laissèrent seule. J'ons guère fermé l'œil de la nuit, j'vas faire un somme. » Elle s'installa dans le fond d'un bateau et s'endormit du sommeil du juste.

Une horloge sonnait dix heures la réveilla en sursaut. Elle sauta sur ses pieds, effarée. La marée basse avait échoué le bateau. Non sans peine, elle grimpa sur le quai...

... puis, courant de toute sa vitesse, elle prit le chemin de l'auberge Bogozier. Elle se pressait tant qu'à un tournant de la rue, elle faillit être renversée par deux chevaux fringants, attelés à une jolie victoria.



Bécassine entendit des cris d'épouvante : elle se sentit saisie par des mains vigoureuses, enlevée... Et, comme dans un rêve, elle se retrouva assise sur le strapontin de la voiture en face de son oncle Corentin et de la marquise de Grand-Air.

« Malheureuse enfant ! Tourment de mon existence ! » commença l'oncle. Il dit l'émoi que lui avait causé la dépêche de M^{me} Quiquou. « Remercie M^{me} la marquise, ajouta-t-il ; c'est pour toi à Quimper, et elle a daigné offrir une place » L'ex-



M^{me} de Grand-Air coupa court aux remerciements en se faisant raconter les scènes qui avaient décidé Bécassine à quitter le Palais. « Et maintenant, petite, demanda-t-elle, que comptes-tu faire ? — Dame, mame la marquise, avec votre permission...



« ... et celle de mes parents, j'entrerai au service de M. Bogozier, puisqu'il est assez bon pour me prendre. » On arrivait au Soleil d'Or et l'on apercevait sur le seuil M^{me} Quiquou, inquiète de la brusque disparition de son ancienne employée, Bogozier, rayonnant...



... de voir son désir enfin accompli, et sa femme, un peu renfrognée, s'attendant à bien des bévues de la part de sa nouvelle servante. L'oncle Corentin faisait une assez triste mine. Que sa nièce devint fille d'auberge, cela ne flattait guère son amour-propre.



M^{me} de Grand-Air insista pour qu'on ne lui fit servir que des clients bien élevés et convenables. M^{me} Bogozier rassura la marquise en lui promettant d'emmener Bécassine dans un petit hôtel de famille qu'elle tenait à Bénodet pendant la saison des vacances.

Et, les choses étant ainsi convenues, on se sépara après de grandes embrassades. M^{me} Bogozier resta seule avec Bécassine. « Voyons, petite, dit-elle, à quoi vais-je t'employer ? Sais-tu faire un peu de cuisine ?

« Pour sûr, ma Bécassine : à la ferme de mes parents, c'était toujours moi qui cuisais les pommes de terre pour les cochons. » A sa grande surprise, sa maîtresse ne parut pas enthousiasmée de cette preuve de savoir-faire.

Cinchon



La conversation que Mme Bogozier a eue avec Bécassine ne lui a pas inspiré une grande confiance dans les talents de sa nouvelle bonne. Elle se décide cependant à tenter un essai et l'emmène dans la cuisine.



« Tu vois, lui dit-elle, c'est bien propre, bien en ordre, n'abîme rien... Pour commencer, tu vas laver la vaisselle : il y en a justement un grand tas. Tâche de n'en pas casser. » A ce moment, par la porte laissée entr'ouverte, se faufile un beau chien griffon. « C'est Faraud, reprend Mme Bogozier, une brave bête, bien douce. Tout de même, s'il t'ennuie, ne te gêne pas pour le renvoyer. »



Mais déjà Bécassine, qui a la passion des animaux, caresse Faraud, et celui-ci lui manifeste une vive amitié : « On s'entendra bien nous deux, dit-elle, et je suis bien aise d'avoir de la société. »



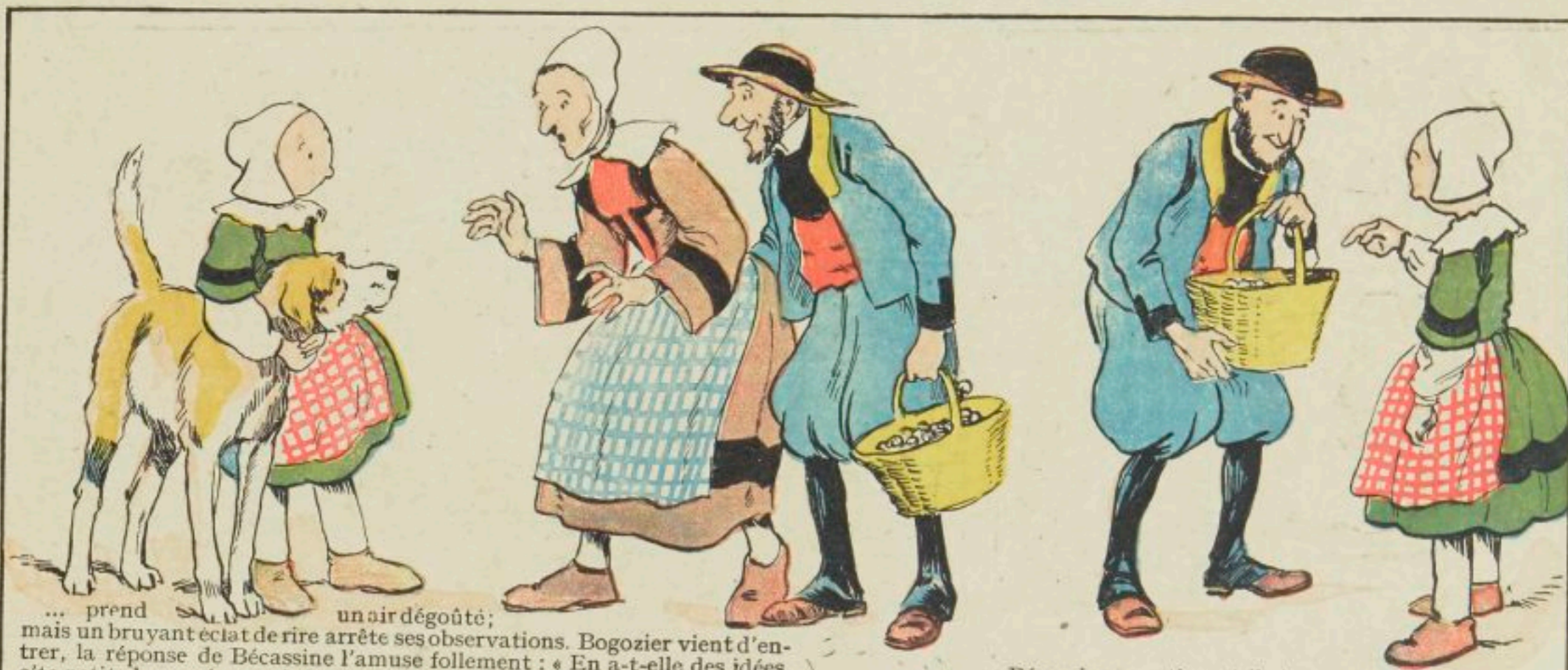
Mme Bogozier laisse Bécassine vaquer à sa besogne. En maîtresse de maison consciencieuse, elle fait une tournée d'inspection dans la salle à manger, au poulailler...



... à l'écurie, puis revient au bout d'un quart d'heure.



« Il y a déjà un bon nombre d'assiettes nettes et luisantes sur le buffet ; Bécassine en tient une qu'elle frotte avec ardeur. Le reste de la vaisselle est étalé par terre, où Faraud la lèche pièce à pièce, consciencieusement. « Eh bien ! ça va ! dit Mme Bogozier, plus satisfaite qu'elle ne s'y attendait... Mais, reprend-elle, après avoir regardé de tous côtés, je ne vois pas d'eau. Avec quoi laves-tu donc tes assiettes ? — Avec ça, madame, répond triomphalement Bécassine en montrant la langue du chien. Faraud lèche les assiettes et j'ons plus qu'à les essuyer. Ça économise l'eau et on ne risque pas de salir la cuisine. » Mme Bogozier, qui est la propreté même...



... prend un air dégoûté; mais un bruyant éclat de rire arrête ses observations. Bogozier vient d'entrer, la réponse de Bécassine l'amuse follement : « En a-t-elle des idées, c'te petite bonne femme ! s'écrie-t-il. Pas moyen de s'ennuyer avec elle ! »

« Bécassine, continue-t-il, tu vas me faire un petit plat pour moi tout seul : les escargots que voilà... Je te montrerai à les assaisonner. Mets chauffer de l'eau dans la grande marmite, et nettoie bien soigneusement les coquilles... »



« ... Quand l'eau commencera à bouillir, tu y jetteras les escargots et tu m'appelleras. C'est compris? — Ben sûr, m'sieur. » Mme Bogozier, malgré cette assurance, voudrait surveiller l'opération, mais son mari l'emmène : il tient à ce que son plat favori soit confectionné par Bécassine seule.



Bogozier a été fumer sa pipe dans la cour, en causant avec des fournisseurs ou des clients. Bientôt il entend Bécassine l'appeler. Il se précipite à la cuisine, où sa femme entre en même temps que lui

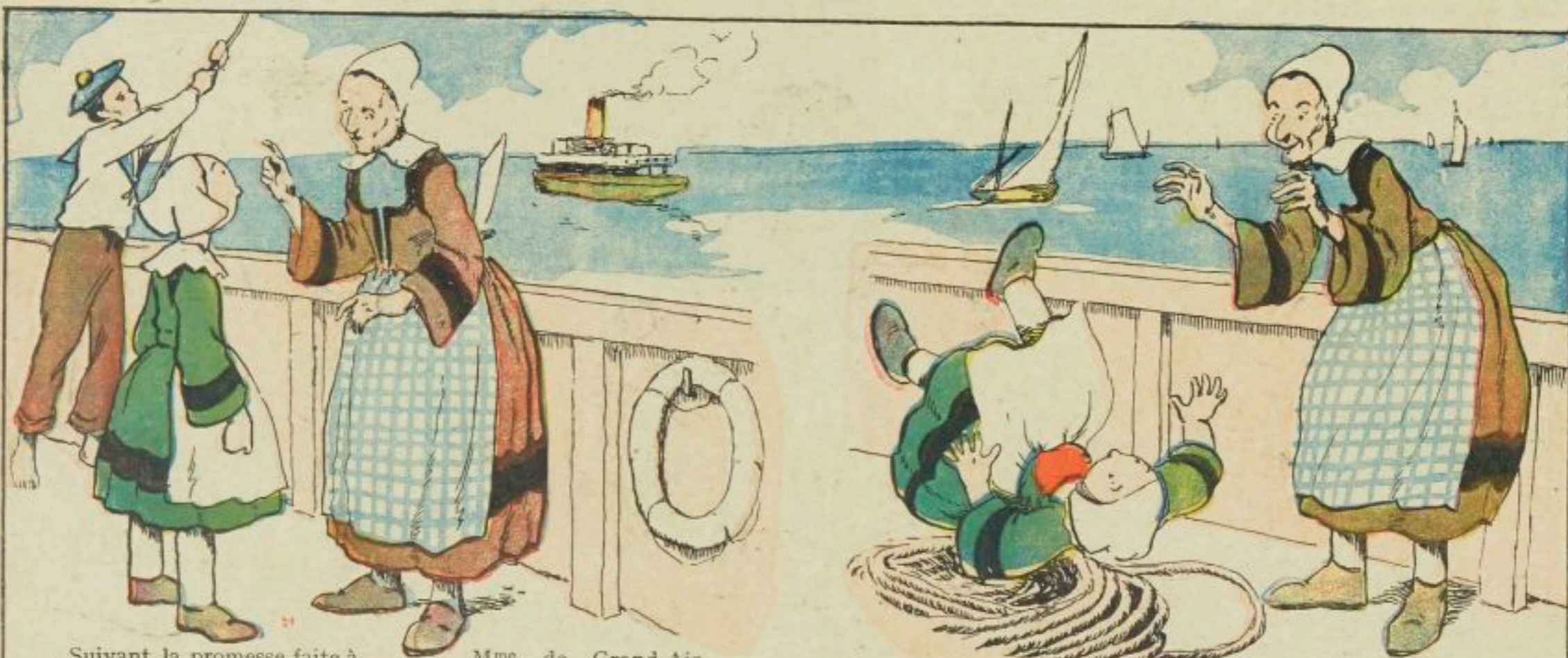


« Voyons, dit-il, tout me paraît bien. L'eau bout à pleins bouillons : les escargots sont dedans... Les as-tu nettoyés soigneusement? »

« — Ben sûr, répond Bécassine. J'ons point craint ma peine. J'les ons récurés avec le savon noir et la brosse de chien-dent, et j'ons retiré les sales petites bêtes qu'étaient dedans. Même que les poules qui picoraient dans la cour s'en sont ben régales. »

« — De si beaux escargots perdus ! » soupire Mme Bogozier. Mais le patron du *Soleil d'Or* rit de nouveau aux éclats. Tout ce que fait Bécassine le réjouit. « Un peu d'amusement, conclut-il avec philosophie, ça vaut mieux qu'un plat d'escargots ! »

Finchoy



Suivant la promesse faite à M^{me} de Grand-Air, quinze jours après l'entrée de Bécassine au *Soleil-d'Or*, M^{me} Bogozier est partie avec elle pour Bénodet. Le voyage s'est effectué au moyen d'un petit vapeur qui fait le service. « Tu n'auras pas peur d'aller en bateau ? » demande M^{me} Bogozier.

— « Peur, moi ! fait Bécassine d'un ton de fierté offensée, ça me connaît, les bateaux, et puis j'ons le pied marin. » A ce moment, le vapeur démarre, et Bécassine, qui ne s'y attendait pas, perd l'équilibre et roule sur un paquet de cordages.



Un matelot l'aide à se relever, mais elle est horriblement vexée, d'autant plus que M^{me} Bogozier ne s'est pas gênée pour rire. « J'ons été surprise, explique Bécassine. A Clocher-les-Bécasses, c'est point comme ça qu'on fait. Ici, ils ne savent point s'y prendre.



Elle se met à fureter dans le bateau, gêne tout le monde, se fait renvoyer de l'un à l'autre et réussit enfin à se faufiler près de la chaudière. Le chauffeur, furieux de l'intrusion de Bécassine dans son domaine particulier, l'expulse d'une façon que nous ne saurions approuver.



Bécassine veut battre en retraite, mais, dans sa précipitation, elle fait un faux pas et tombe dans la soute à charbon. On la repêche, noire des pieds à la tête, et on la ramène auprès de M^{me} Bogozier, inquiète de son absence et qui lui défend de la quitter.



Le reste du trajet s'effectue sans autre incident. En débarquant, les voyageurs ont le plaisir de rencontrer M^{me} de Grand-Air et sa fille Yvonne. La famille de Grand-Air, en effet, loué à Bénodet une villa pour l'été. Bécassine est ravie de revoir Yvonne avec qui elle a joué dans sa petite enfance, et la marquise renouvelle à M^{me} Bogozier...



... ses recommandations au sujet de la jeune servante. Puis ces dames continuent leur promenade, tandis que M^{me} Bogozier et sa compagne se rendent à la succursale du *Soleil-d'Or*.



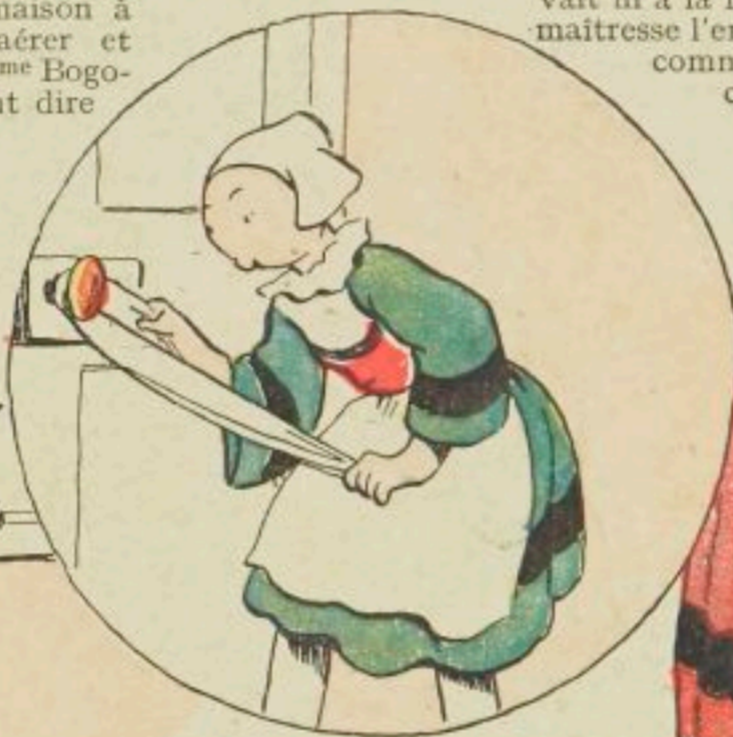
M^{me} Bogozier fait visiter toute la maison à Bécassine, puis elles commencent ensemble à aérer et nettoyer. « Il nous faudrait de l'eau chaude, dit M^{me} Bogozier. Va allumer le gaz. — Le gaz? madame veut dire le fourneau? »



— Mais non, je veux bien dire le gaz; cela ira plus vite. » Bécassine prend un air profondément ahuri et avoue qu'elle ne sait pas ce que c'est que le gaz. En effet, on ne s'en servait ni à la ferme, ni au Palais des Dames. Sa maîtresse l'emmène à la cuisine et lui montre comment s'allumer le réchaud.



Bécassine considère l'opération avec une admiration mêlée d'une vague terreur. C'est tout juste si elle ne croit pas sa maîtresse un peu sorcière. Celle-ci met de l'eau dans une casserole, sur le fourneau, et recommande à Bécassine de la lui apporter quand elle sera chaude,



Lorsque l'eau bout, Bécassine s'acquitte de la commission, puis elle reprend les nettoyages; elle fourbit les boutons de porte avec une ardeur qui lui vaut des compliments. Deux heures se passent ainsi.



Soudain un coup de sonnette retentit. C'est une dame anglaise, miss Spikinglich, qui a loué pour la saison et arrive plus tôt qu'on ne l'attendait. Cette dame n'est autre que cette cliente de M^{me} Quiquou, qui, au Palais des Dames, s'est un jour tant amusée de Bécassine.



Toutes deux sont enchantées de se revoir; miss Spikinglich demande du thé. « Va vite rallumer le gaz, Bécassine, dit M^{me} Bogozier. — Il ne s'est point éteint, madame, répond Bécassine. J'ons jamais vu un feu pareil; il a brûlé tout le temps sans que je sois obligée d'y mettre ni bois ni charbon. »



M^{me} Bogozier, qui est économe, pousse un cri d'angoisse et se précipite dans la cuisine où elle voit, en effet, le gaz brûlant copieusement à vide. Bécassine ignorait qu'il fallait l'éteindre.

Pinchou



La saison s'annonce bonne à Bénodet. Chaque jour, de nouveaux pensionnaires arrivent. Mme Bogozier est ravie et Bécassine se multiplie. Un matin, tandis qu'elle balaie la cuisine, sa maîtresse l'appelle : « Voilà ! » Bécassine sans interrompre sa besogne.

Mme Bogozier appelle de nouveau : « Voilà, voilà ! » réitère Bécassine qui achève de balayer, et se décide enfin à se rendre auprès de sa maîtresse. « Je t'ai appelée plusieurs fois, dit celle-ci, mécontente. Pourquoi n'es-tu pas venue tout de suite ? »

— « Je voulais terminer ce que je faisons. — Tu as eu tort ; quand je t'appelle il faut tout lâcher pour venir. — Bien, Madame. » Elle s'acquitte de la commission pour laquelle Mme Bogozier l'avait appelée et retourne à la cuisine.



Une demi-heure plus tard, la voix de Mme Bogozier retentit de nouveau : « Bécassine ! Bécassine ! » Celle-ci tenait une pile d'assiettes qu'elle s'appropriait à mettre dans le buffet.

Elle ouvre les bras, toutes les assiettes tombent et se brisent sur le carreau avec un grand fracas. Au bruit, Mme Bogozier et quelques pensionnaires se précipitent dans la pièce. « Petite malcommandé bonne foi ! » heureuse, s'écrie Mme Bogozier, tu as cassé la vaisselle ! — Ben, Madame m'a l'autre jour de tout lâcher quand elle m'appelle : j'ons lâché mes assiettes. » Sa est si évidente que sa maîtresse ne la gronde pas.



« Je t'appelais, lui dit-elle, pour une commission. Voici un franc ; va chez l'épicier chercher une bouteille d'alcool de menthe. » Bécassine s'élançait vers la porte...

Mme Bogozier la rappelle : « Tu achèteras aussi une balayette au bazar, voici un autre franc. » Bécassine sort en courant, mais revient cinq minutes après : « Comment, déjà de retour ? » s'écrie Mme Bogozier !

— « Faites excuse, Madame ; je reviens parce que j'ons mêlé les deux pièces. Je ne me rappelle plus laquelle qui est pour la colle démenie et laquelle pour la balayette. » Cette fois, Mme Bogozier a ri de bon cœur.



Le lendemain matin, elle dit à Bécassine : « Tu vas aller au marché : tu prendras des légumes secs et des légumes verts ; ce que tu trouveras de plus avantageux. — Bien, Madame. »

« Ne fais pas danser l'anse du panier », lui crie sa maîtresse en riant. Bécassine regarde l'anse de son panier et s'aperçoit qu'elle remue à chacun de ses mouvements.

Comment l'en empêcher ? Elle a une idée ! elle empoigne le panier à deux bras, immobilisant les anses de chaque côté, et poursuit sa marche en le serrant contre son estomac.



Heureusement, elle fait la rencontre de la marquise de Grand-Air et d'Yvonne qui s'étonnent. Elle leur explique qu'elle tient ainsi son panier à cause de la recommandation de sa maîtresse. La marquise lui fait entendre le vrai sens de la phrase et Bécassine se décide à remettre son panier au bras sur l'affirmation que ce n'est pas désobéir.



Elle arrive au marché où elle achète d'abord des lentilles ; puis elle passe l'inspection des autres étalages. Les marchandes, qui la connaissent toutes, l'interpellent : « Bécassine veux-tu des tomates ? des aubergines ? elles sont magnifiques et pas chères. » — « Bécassine, regarde donc mes beaux melons ! » — « Non, fait Bécassine, c'est de l'oseille ou des épinards qu'il me faut. »



— « Ah ! justement, il n'y en a pas, on en manque sur le marché aujourd'hui. » Bécassine finit par acheter deux laitues, une botte de poireaux et du persil, puis retourne à l'hôtel.



« Comment, fait Mme Bogozier, c'est tout ce que tu me rapportes ? J'attendais des carottes, des tomates, des melons... »



« — J'pouvais t'y deviner, moi ? Les carottes et les tomates c'est rouge ; les melons, c'est jaune... et Madame m'a commandé des légumes verts... »



Deux semaines ont passé sans incident notable. Bécassine

a cassé beaucoup de vaisselle, un bon nombre de bouteilles vides ou pleines, et a généralement gâté les plats dont elle avait à surveiller la cuisson.



Mais, en somme, rien de trop grave. M^{me} Bogozière ne lui fait guère d'observations. A chaque bévue, elle lève,

d'un air résigné, les yeux au ciel, puis note sur un carnet spécial la somme que lui coûte la nouvelle maladresse de sa bonne.



Ce jour-là, Bogozière a débarqué à l'improviste, vers 4 heures, à Bénodet. « Pas grand monde à Quimper, a-t-il expliqué à sa femme. Il fait si chaud ! J'ai confié la surveillance de l'auberge à un ami ; je suis venu respirer l'air de la mer, te voir,...



«... voir Bécassine.» Il regarde celle-ci et aussitôt éclate d'un rire sonore : « Non, ce qu'elle m'amuse, cette petite, avec sa bonne figure !... Ce qu'elle est drôle !... Plus drôle, encore qu'avant... Mais, au fait, qu'est-ce qu'elle a donc de changé?... Ah oui, j'y suis, c'est son costume.»



«— M'sieu fait erreur, riposte Bécassine. J'ons les mêmes Quimper.» Et c'est vrai, mais Bécassine, jusque-là plutôt une brusque poussée de croissance. Elle paraît vêtue de la défroque d'une petite sœur cadette. Quand son hilarité a été calmée, Bogozière a demandé à sa femme

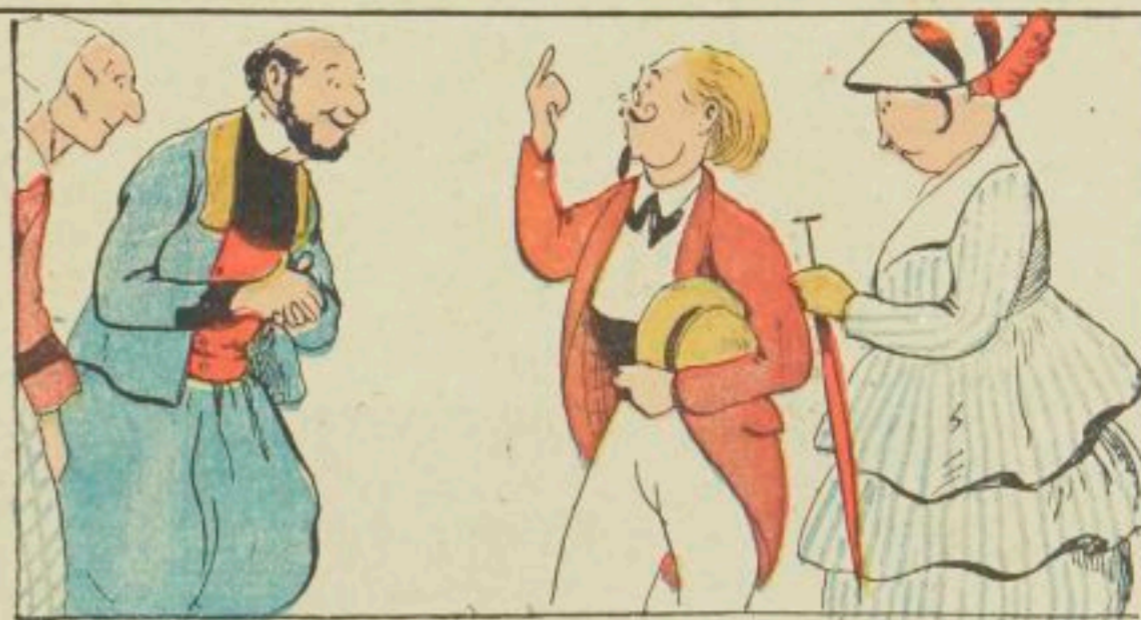
hardes qu'à nabote, a eu



« Elle fait ce qu'elle peut, a répondu celle-ci, mais elle ne peut guère. Et cela nous coûte cher. Du reste, je marque sur ce carnet. » Mais Bogozière a refusé de regarder le carnet.

« — On la formera, » a-t-il dit avec son optimisme habituel.

A ce moment, deux personnes entrent dans l'hôtel. « — Mes amis du bateau ! » s'écrie Bogozière. Cérémonieusement, il fait la présentation : « M. et M^{me} Lobjectif, des artistes ! »



Et il explique: Le ménage Lobjectif est venu à Bénodet pour donner quelques représentations cinématographiques. Bogozier les a rencontrés sur le bateau, a causé avec eux, s'est enthousiasmé, leur a fait faire la connaissance d'un concipal qui flânait sur le quai.

Grâce à lui, la grande salle de la mairie a été mise à leur disposition; ils viennent annoncer cette bonne nouvelle, remercier les Bogozier et les inviter à la représentation du soir: « Neuf heures précises! Places au premier rang... Ce sera superbe. »



Bogozier est ravi. Sa femme se sent très tentée. Pour la forme, elle présente quelques objections: « Je ne sais si je puis... Le dîner des pensionnaires à servir... La maison à garder. »

Bast! les pensionnaires, pour une fois, consentiront à dîner un peu vite; en un pays aussi sûr, la maison pourrait se garder toute seule. « Et, ajoute Bogozier, Bécassine est là! — Bien sûr! insiste celle-ci en se rengorgeant. Avec moi, y a rien à craindre. »



Mme Bogozier n'en est pas persuadée. Cependant, elle se laisse convaincre, accepte l'invitation. Les nouveaux amis se quittent après de chaleureuses poignées de mains.



Dans le tranquille petit hôtel, les pensionnaires sont presque les amis des patrons. De la meilleure grâce, ils acceptent que le dîner soit avancé. Ils mettent même les bouchées doubles.



Mme Bogozier fait dans l'hôtel une tournée d'inspection, constate que tout est en ordre. Puis elle procède à une toilette soignée: on lui a dit que les élégantes de Bénodet seraient toutes à la soirée.



A huit heures et demie, les deux époux descendent dans le vestibule, prêts à partir. « C'que vous êtes beaux, s'écrie Bécassine. On croirait que vous allez à la noce! » Et Bogozier, flatté, lui sourit avec bienveillance.



M^{me} Bogozier donne ses instructions à Bécassine : « Tu resteras, lui dit-elle, près des pensionnaires pour les servir ; quand ils monteront, ferme la maison et va te coucher. »

« — Mais, d'abord, ajoute Bogozier, brosse mes souliers et mon pantalon : j'ai à sortir demain matin. » Très grave, Bécassine récapitule les ordres reçus.

« Ça fait quatre choses : Rester près des pensionnaires... brosser les souliers et le pantalon... fermer la maison... me coucher... Bon ! c'est compris ! » A ce moment, elle s'entend appeler au salon. « On y va ! » crie-t-elle à tue-tête ; et elle se précipite en coup de vent.



C'est Miss Spikinglich qui a appelé. Elle prend du tilleul en compagnie d'une amie, et, trouvant l'infusion trop forte, désire de l'eau chaude. « — Tout de suite, miss, tout de suite ! » Bécassine court à la cuisine, en revient avec une promptitude étonnante...



... trop grande même, car elle heurte un fauteuil et répand à terre la moitié de l'eau chaude. Heureusement, aucune des deux dames n'a été éclaboussée. Bécassine se hâte d'éponger l'eau tombée sur le tapis. Miss Spikinglich et son amie reprennent leur conversation : « — Vous ne sortez pas ? Vous n'allez pas à la soirée ? »



« — Oh ! nò ! Je avais peur des voleurs, je voulais pas sortir un soir qu'il y a à Bénodet les quarante voleurs. » Toutes deux rient. Bécassine ne rit pas...

... elle est épouvantée en apprenant que quarante voleurs se sont abattus sur le pays. Mais elle n'ose poser aucune question...

Elle s'assoit sur une chaise à l'autre bout de la pièce, puis, se rappelant les ordres de Bogozier, va chercher souliers, pantalon, brosses, et se met à cirer les chaussures. « — Oh ! s'écrie Miss Spikinglich, choquée, ce travail dans le salon !... Cela est incorrect, petite. »



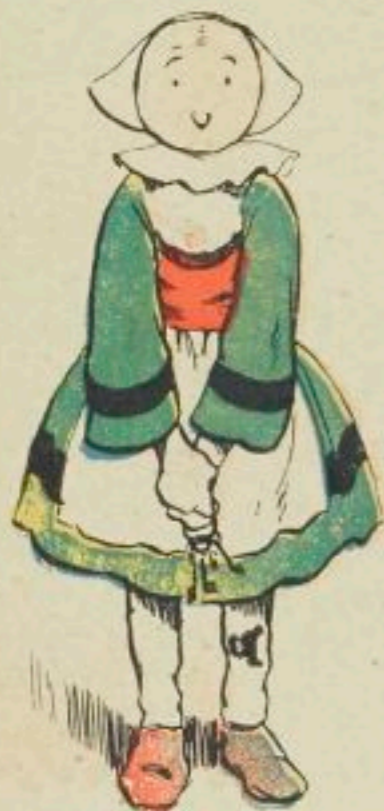
Bécassine s'excuse : « — Pas ma faute, miss ! Madame a dit que je reste près de vous, et Monsieur a dit que je brosse ses affaires. J'suis ben obligée de le faire ici. » Miss Spikinglich n'insiste pas : elle a toujours des trésors d'indulgence pour Bécassine.



Celle-ci continue donc sa besogne, mais voici qu'un trousseau de clefs tombe de la poche du pantalon qu'elle est en train de brosser. Le patron qui a oublié ses clefs !... En voilà une affaire !... Déjà troublée par la conversation sur les quarante voleurs, ce nouvel incident lui fait tout à fait perdre la tête.



Elle ne dit rien cependant ; elle souhaite le bonsoir aux pensionnaires qui regagnent leurs chambres, leur remet leurs bougeoirs.



Mais quand elle se retrouve seule dans le vestibule, elle envisage avec angoisse le difficile problème qui se pose à son esprit. On lui a dit de fermer la maison ; etc'est indispensable avec les quarante voleurs qui rôdent dans le pays.



Mais comment M. Bogozier pourra-t-il entrer puisqu'il n'a pas ses clefs ? Par surcroît, Bécassine a reçu l'ordre de se coucher, et sa chambre est à l'autre bout de la maison. Que de complications ! Soudain sa figure s'illumine : elle a trouvé ! Elle griffonne quelques mots sur un papier...



... le pique, à l'aide d'une épingle, bien en vue au milieu de la porte, côté de la rue...



... puis, terme à double tour, regagne sa chambre, le cœur allégé d'un grand poids, pas tout à fait tranquille cependant, car elle pense toujours aux voleurs.



Aussi a-t-elle soin de disposer autour de son lit, bien à portée de sa main, toutes les armes défensives qu'elle peut trouver : la broche, une vieille bêche, un fort balai... Rassurée par cet arsenal, elle se couche enfin.

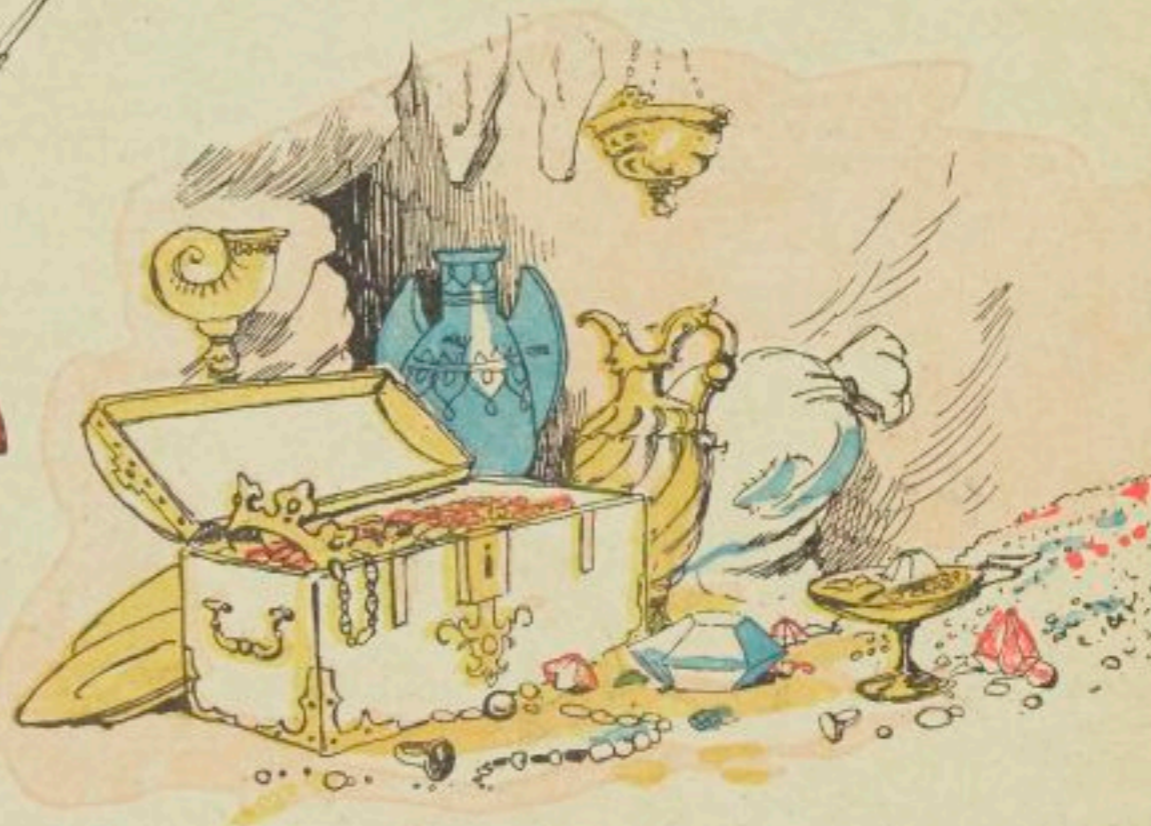


Pendant que Bécassine se débat dans les angoisses que lui cause sa mission, M. et M^{me} Bogozier savourent les joies du cinéma. L'objectif les a installés au premier rang, ce qui les rend très fiers.

A neuf heures précises, le spectacle commence. D'abord, quelques tours de prestidigitation, exécutés assez habilement par les Lobjectif, « artistes en tous genres », comme les qualifie le programme.



Puis le cinéma, un cinéma en couleurs. Il représente un drame tiré d'*Ali Baba et les quarante voleurs*. L'assistance frémit de l'aspect effrayant des voleurs...



... et se pâme d'admiration devant les trésors éblouissants de la grotte merveilleuse.

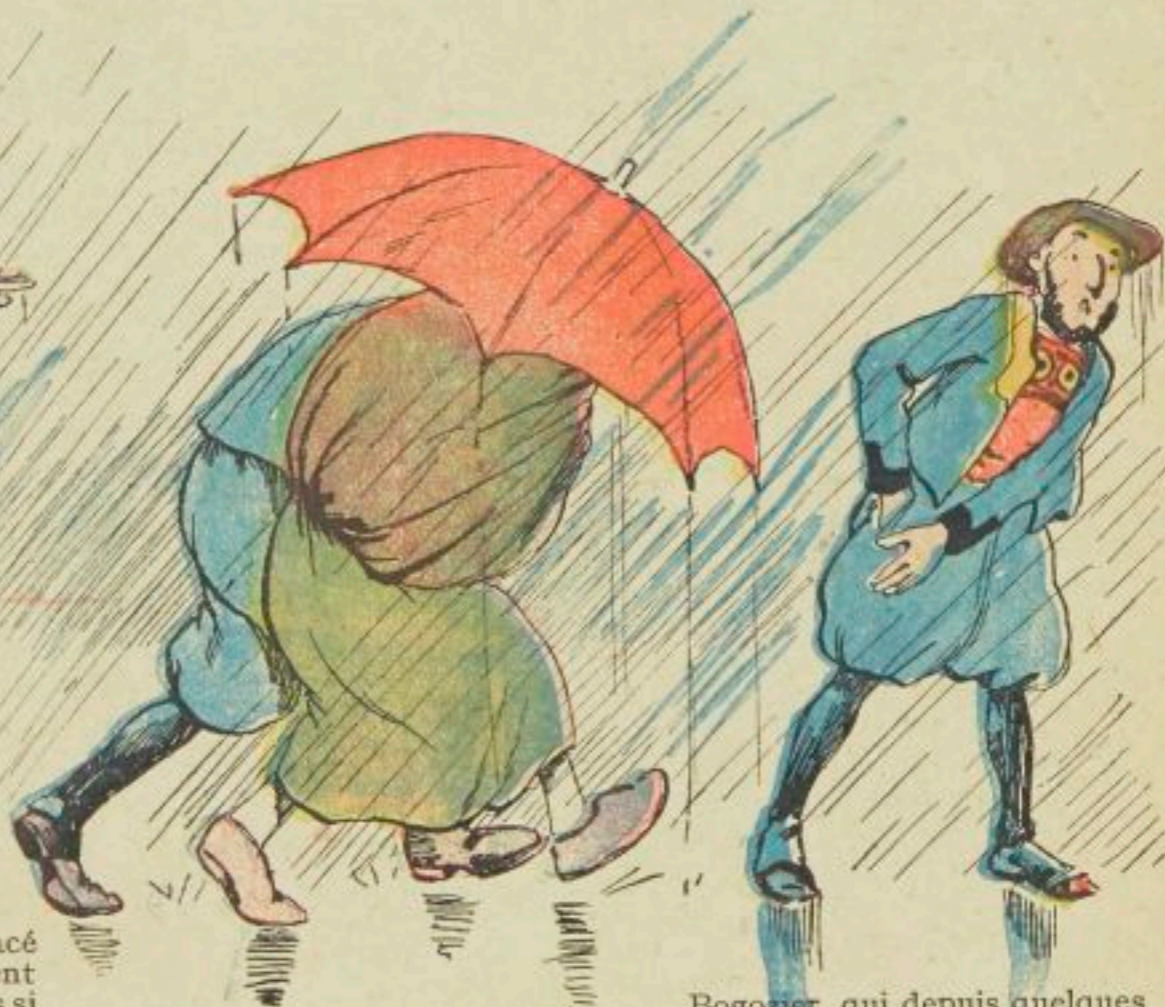


« Déjà onze heures ! dit M^{me} Bogozier quand le spectacle se termine au milieu d'applaudissements unanimes. Comme ça m'a paru court ! Rentrons vite ! »

Mais en sortant de la salle de spectacle, elle pousse un cri de désespoir.



L'orage qui a menacé tout l'après-midi vient d'éclater. Tonnerre, éclairs si violents qu'on y voit presque comme en plein jour, pluie diluvienne. M^{me} Bogozier a peur pour sa personne et pour sa belle toilette neuve.



En courant, s'abritant tant bien que mal sous son unique parapluie, le ménage se hâte vers l'hôtel.

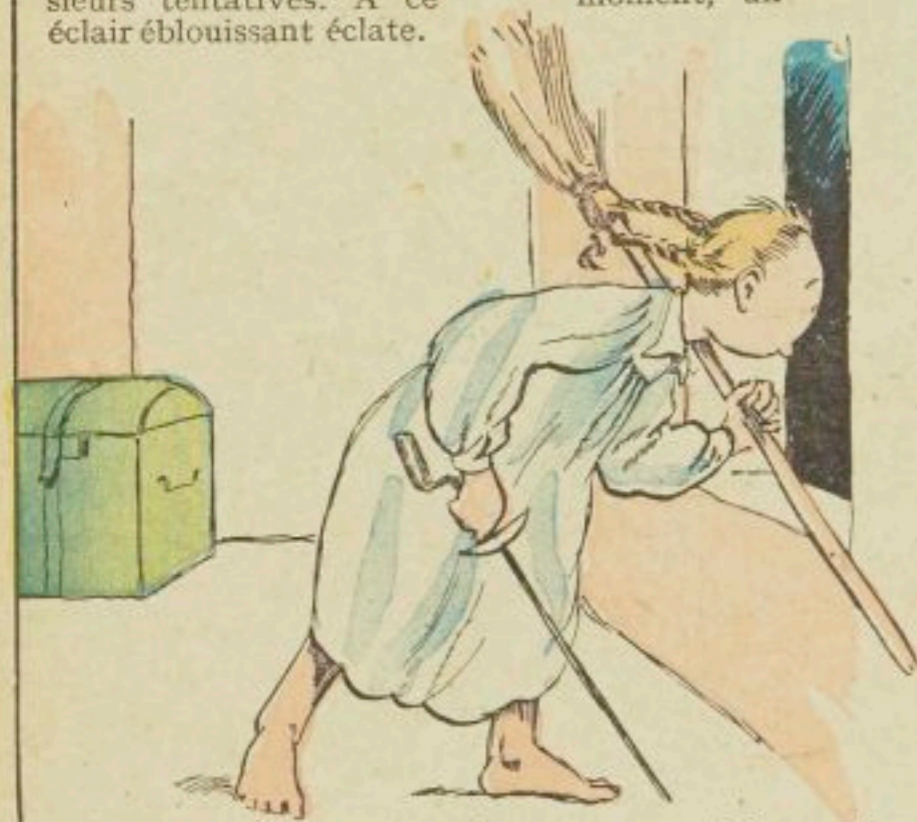
Bogozier, qui depuis quelques instants fouille fiévreusement ses poches, s'arrête brusquement : « Toutes les déveines, dit-il, j'ai oublié mes clefs. »



« Ça ne fait rien, répond sa femme, j'ai les miennes. » Les voilà devant leur porte. A tâtons l'aubergiste cherche à introduire la clé dans la serrure. « — Ça n'entre pas », dit-il après plusieurs tentatives. A ce moment, un éclair éblouissant éclate.

« — Tiens, reprend Bogozier, il y a quelque chose d'écrit sur la porte... » Et à la lueur d'autres éclairs, il lit... ce que vous lisez vous-même.

« — Quelle dinde ! hurle Bogozier, furieux... Voilà pourquoi je ne peux pas ouvrir. » Le seul moyen d'entrer est de réveiller Bécassine en jetant du sable dans sa fenêtre, et c'est ce que font les époux, au milieu de la tempête qui redouble de violence.



Il faut longuement parlementer pour faire sortir de sa chambre Bécassine, toujours apeurée, et qui ne parvient pas à comprendre que les quarante voleurs dont elle a entendu parler sont des voleurs imaginaires, ceux du cinéma.

Et quand ses patrons, ruisselants d'eau, se précipitent dans le vestibule enfin ouvert, ils trouvent une Bécassine armée comme pour une bataille, coiffée d'une casserole en guise de casque, leur présentant la pointe de la broche et les menaçant d'un balai.



Bogozier la désarme d'un revers de main, puis, avec un accent de rage contenue : « — Va te coucher, et au trot. Nous réglerons ce compte-là demain matin. »

« — Ma robe perdue ! gémit Mme Bogozier. — Si j'avais pu prévoir !... » fait piteusement son mari, dont toute la sympathie pour Bécassine a brusquement fondu sous l'averse.



Une fois de plus, l'oncle Corentin a éprouvé l'impérieux besoin de voir sa nièce chérie. Il est arrivé à Bénodet par la diligence du matin, le lendemain du drame que nous avons raconté.

« — Oh ! oncle, quelle bonne surprise ! » s'est écriée Bécassine en se jetant à son cou. Enchanté de son accueil, il l'a embrassée. Et il s'extasiait :

« — Comme tu as bonne mine ! comme tu es grande ! Te v'là jeune fille ! » Puis, la regardant plus attentivement : « Tout de même, ajouta-t-il, t'as un drôle d'air... Y a quelque chose quine va pas... »



« ... Raconte ça à ton vieil oncle. » Bécassine, émue par la scène de la veille et anxieuse de la menace de son patron, n'attendait qu'une occasion pour fondre en larmes. Elle saisit l'occasion. Ce fut un déluge...

... au cours duquel, en paroles entrecoupées, elle tenta d'expliquer son chagrin. Il fut question de quarante voleurs, de clefs tombant d'un pantalon, d'écriteau sur une porte. Le pauvre oncle n'y comprenait rien...

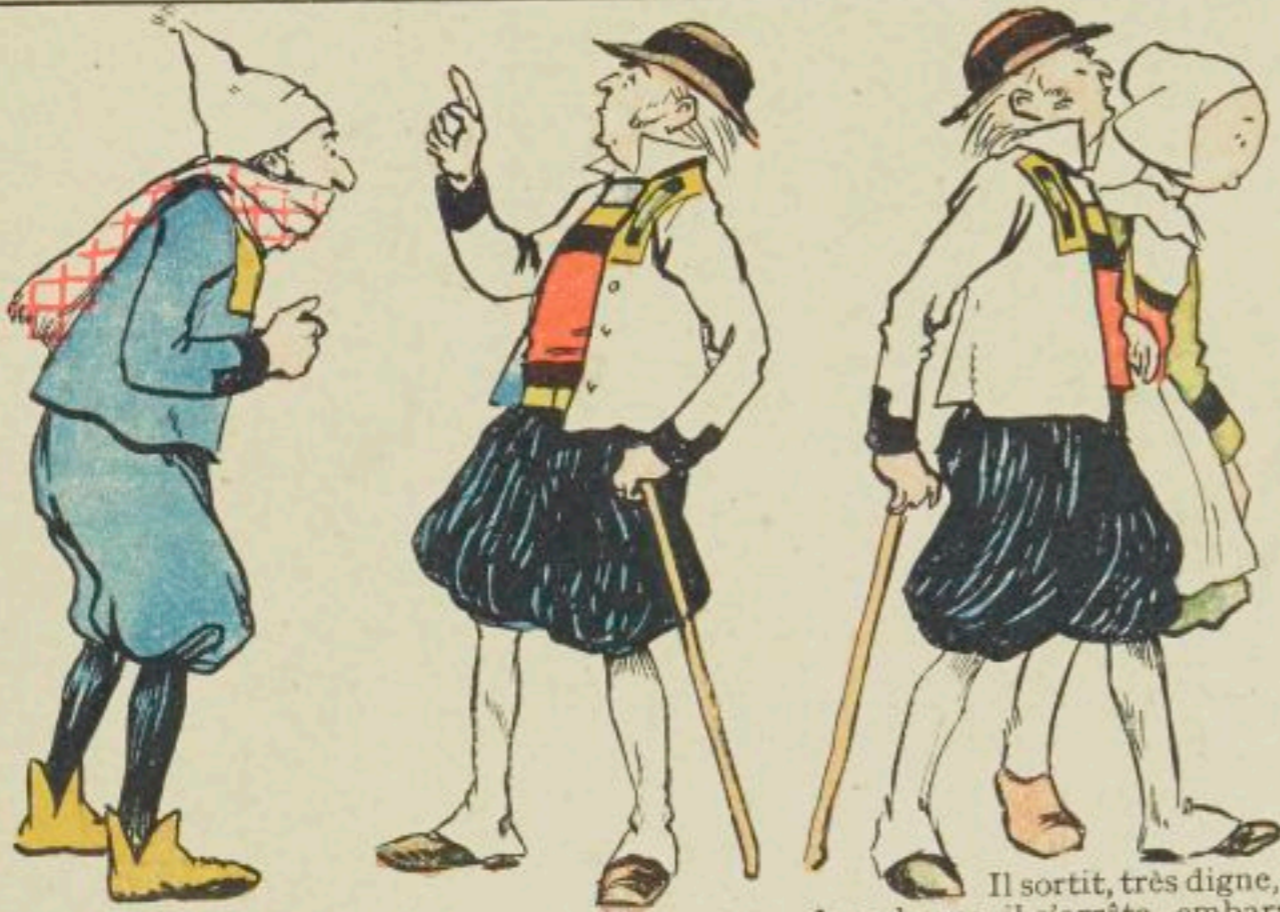
... sinon que Bécassine n'était pas d'accord avec Bogozier. L'oncle Corentin, naturellement, attribuait à ce dernier tous les torts. Il l'appela d'une voix courroucée.



L'aubergiste descendit, toussant et geignant, emmitoufflé d'un cache-nez, coiffé d'un vaste bonnet de coton. Sous la pluie, il avait pris un fort rhume, et très douillet, il se croyait à demi mort.

Depuis son réveil, il examinait avec sa femme le carnet sur lequel celle-ci avait marqué les bévues de Bécassine et le tort qu'elles avaient causé au ménage. La liste était longue, le total était gros.

Et Bogozier, toujours prompt à exagérer, n'appelait plus Bécassine la drôle de petite bonne femme. « Elle nous ruinera, elle me fera mourir criait-il d'un ton tragique. Je vas lui dire son fait je vas la flanquer à la porte. »



Mais l'oncle Corentin ne lui laissa pas placer un mot. Il prit son grand air majestueux : « Bogozier, dit-il, je ne sais pas ce que tu as fait à ma nièce, mais biensûr, tu t'es conduit en brutal, vu re comme une deleine. C'est fini de notre amitié. »

Il sortit, très digne, mais dans la rue, il s'arrêta, embarrassé. « C'est pas tout, dit-il, qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? » Il peut arriver à Bécassine d'avoir de bonnes idées. Elle répondit



Cette fois, ce fut Bécassine qui parla. Elle ne chercha pas à se donner le beau rôle. Elle raconta à peu près clairement ce qui s'était passé la veille. Elle avoua qu'à l'auberge comme au Palais, elle n'avait pas été une employée bien utile. « Des fois, conclut-elle, ça me décourage de pas mieux réussir. Tout de même... »

« ... si Mame la marquise voulait m'essayer à son service, je m'appliquerais tant que je crois ben que je pourrais la contenter. — Oh! oui, maman, prenez Bécassine ! » implora Yvonne. Et, grâce à elle, Mme de Grand-Air consentit. L'oncle Corentin rayonnait et se confondait en remerciements.



« Mais, s'écria-t-il, j'ai été injuste envers mon vieux Bogozier ; faut que j'aïlle nous raccommoder. » Il entra en coup de vent à l'hôtel. « Bogozier, cria-t-il, je sais ce qui s'est passé. Je t'apporte mes excuses, et je paierai une robe neuve à ta femme. » Non sans fierté, il ajouta :

« — Tu vois cette gamine qui n'a l'air de rien : elle entre au service de Mme la Marquise. Elle a débuté dans un Palais, elle continue dans un château. Je l'ai toujours dit qu'elle avait un brillant avenir devant elle. »

Rinchon

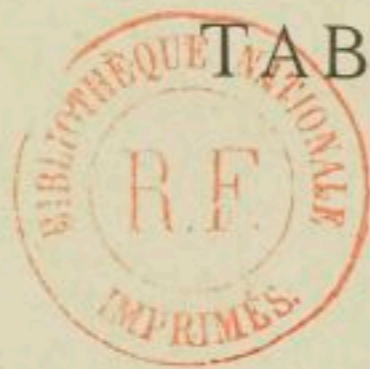


TABLE DES MATIÈRES

Bécassine en apprentissage.....	1	Bécassine au bal.....	32
Bécassine arrive à Quimper.....	2	... Et au restaurant.....	33
Répétition générale.....	3	Les reprises perdues.....	34
A la recherche du Palais.....	4	Tout pour Dodo.....	35
Première entrevue avec Madame Quiquou.....	5	Comme une lionne.....	36
L'engagement de Bécassine.....	6	L'arrestation de Bécassine.....	37
Un début qui promet.....	7	On prépare une fête.....	38
Vif-Argent, Princesse et Dodo.....	8	Bécassine joue Esther.....	39
Premier travail.....	9	Répétitions mouvementées.....	40
Compère et Commère.....	10	Bécassine renonce au théâtre.....	41
Trop bien cousu.....	11	Le factonton.....	42
Un peu de broderie.....	12	Bécassine cherche un coup d'éclat.....	43
Bécassine simplifie.....	13	L'émoi de M ^{me} Quiquou.....	44
La machine à coudre.....	14	Bécassine s'en va.....	45
A la recherche d'un livre.....	15	Sur le quai de l'Odéon.....	46
Bécassine trouve son livre.....	16	Un nouvel engagement.....	47
Bécassine et M. de la Haute-Science.....	17	De la vaisselle.....	48
Quelques commissions.....	18	... Aux escargots.....	49
Bécassine sait obéir.....	19	Bécassine navigue.....	50
Le costume de Lucie Martial.....	20	Un feu mystérieux.....	51
L'art de prendre les mesures.....	21	Un désastre.....	52
Bécassine promet.....	22	Bécassine fait le marché.....	53
L'honneur des Labornez.....	23	Une visite de Bogozier.....	54
Une émeute à Quimper.....	24	L'invitation des Lobjectif.....	55
Bécassine a tenu sa promesse.....	25	Les quarante voleurs.....	56
Bécassine vendeuse.....	26	Le trousseau de clefs.....	57
Au rayon des gants.....	27	Au spectacle.....	58
Il y en a à la réserve.....	28	Sous l'orage.....	59
Bécassine et M ^{me} Larevech.....	29	Le lendemain du drame.....	60
La visite de l'oncle Corentin.....	30	L'avenir de Bécassine.....	61
Un tour à la foire.....	31		

